

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

**ONT
COLLABORÉ**

- Carlo Suarès**
- François Bonjean**
- Ahmed Rassim**
- Maurienne**
- François Talva**
- Max Aubrey**
- Georges Sadoul**
- Roger Barbe**
- John Gawsworth**
- D. P. Mukerji**
- Georges Sabbagh**
- Charles Zahar**
- H. Soulon**



ARTE TOPALIAN
Nativité

**A CE
NUMÉRO**

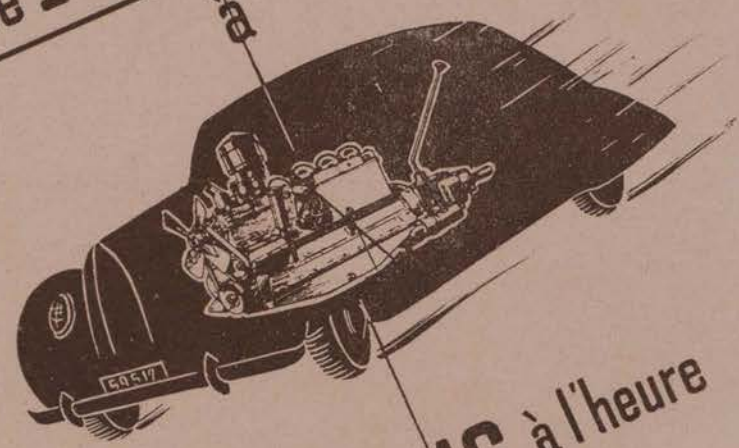
- Amalia Nicolaidis**
- Marie Jeanne Colombe**
- A. Khédry**
- Tewfik El Hakim**
- G. Cohen**
- Etienne Mériel**
- Colette Nevyne**
- A. J. Pietry**
- J. Moscatelli**
- A. Shual**
- Orion**
- Sem.**
- etc., etc.**

P.T. 10



de 10 kms à l'heure

à



100 KMS à l'heure

Le moteur de l'auto moderne demande quelque chose de meilleur que les expédients du passé. Les Huiles Autos SHELL répondent aux besoins du jour.

FAITES CONFIANCE AU



Les Trois Grands

d'Alexandrie

ROYAL (Air Conditionné)

MOHAMED ALY

== STRAND ==

Confort, Ambiance, Luxe

Sélection, Variété, Actualité

ROBES ♦ MANTEAUX ♦ FOURRURES ♦ GANTS ♦ PARFUMS ♦ CADEAUX

La joie de donner est si grande à NOËL!...

LES GRANDS MAGASINS

OROSDI-BACK

vous aideront à trouver le cadeau
qui sera le témoignage de votre
affection ou de votre amitié.

Le Caire

R.C. 302

Port-Said

TISSUS ♦ ARTICLES DE MENAGE ♦ JOUETS ♦ SPORTS

OROSDI - BACK

OROSDI - BACK



TRADITION
et
PROGRÈS



ATLAS
CIGARETTES DE LUXE
COUTARELLI

LA PERFECTION CLASSIQUE DANS UNE BOITE MODERNE

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

MESSAGE ROYAL A L'OCCASION DU NOUVEL AN DE L'HÉGIRE 1365

A l'occasion du 1^{er} jour de l'An Musulman, S.M. le Roi d'Egypte a adressé à Son peuple le message suivant, dont on admirera la haute dignité, la piété et les directives sociales et humanitaires qu'il contient :

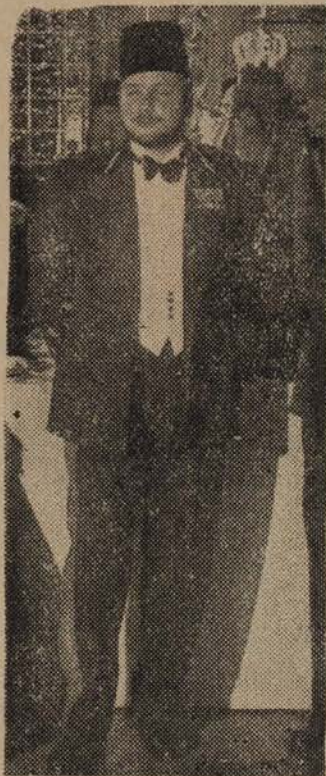
Mon Cher Peuple,

En ce jour où nous évoquons le souvenir de la glorieuse Hidjra, Je suis heureux de te féliciter, ainsi que le Monde Musulman, de cette fête bénie, qui est la fête de l'Islam et de l'humanité. Il M'est agréable d'adresser aux Peuples Arabes Mon salut de la Hidjra avec les meilleurs vœux que Je forme pour leur succès.

L'Hégire fut un événement capital; dans leur succession, les jours en montrent de plus en plus l'importance, la force et la grandeur. Car l'Hégire a changé le cours de l'histoire: il a tiré l'humanité des ténèbres de l'ignorance pour l'introduire dans l'éclat de la vérité et l'a comblée de bienfaits et de bénédictions qu'elles ignorait jusqu'alors.

Il n'y a donc rien d'étrange à ce que les hommes adoptent l'Hégire comme la plus belle fête d'entre les fêtes et la considèrent comme un événement marquant de l'Islam, événement qui consolide les principes du droit, de la liberté et de la fraternité et qui établit une nette démarcation entre l'humilité et la grandeur, la faiblesse et la force.
Mon Peuple Bien-Aimé,

En célébrant avec solennité la Hidjra, nous célébrons ce qu'elle comporte de leçons et d'exemples: nous chantons les principes et les vertus qui caractérisaient notre Prophète, que les bénédictions de Dieu soient sur Lui. Mais on ne saurait célébrer des prin-



S. M. LE ROI FAROUK 1^{er}

cipes et des idéaux sans les embrasser, sans se dévouer à leur service jusqu'au suprême degré. Et si la Hidjra, subie pour Dieu et pour la vérité, marque le début de l'année musulmane, il nous faut tendre de tout notre être à satisfaire à la vérité et à ce qu'elle nous impose: notre obligation envers Dieu de L'adorer, notre obligation envers la Patrie de la défendre, notre obligation envers l'homme de lui assurer une vie libre, notre obligation envers le Monde Arabe de l'aider à joindre son présent à son passé si grand et si prestigieux.

Que notre souci soit d'assurer la justice et la liberté à autrui, afin que la justice et la liberté nous soient assurées à nous-mêmes. Remplissons nos devoirs, c'est le moyen le plus efficace pour nous de récupérer nos droits.

Mon Cher Peuple,

La religion ne se conçoit point si elle ne se fonde sur les bons rapports qui doivent unir les hommes: traitons donc le faible avec bonté et le malade avec compassion; secourons le besogneux, instruisons l'ignorant, respectons l'ouvrier et assurons au chômeur le travail.

Que de grandeur s'attache à la Hidjra! Comme elle est digne de notre vénération! Elle est la fête de l'espérance et la fête de la foi.

Que la Paix et la Miséricorde de Dieu soient avec vous!

L'Egypte entière a célébré avec éclat la Fête de l'Hégire, nous adressons à cette occasion nos meilleurs vœux à nos lecteurs et collaborateurs Musulmans.

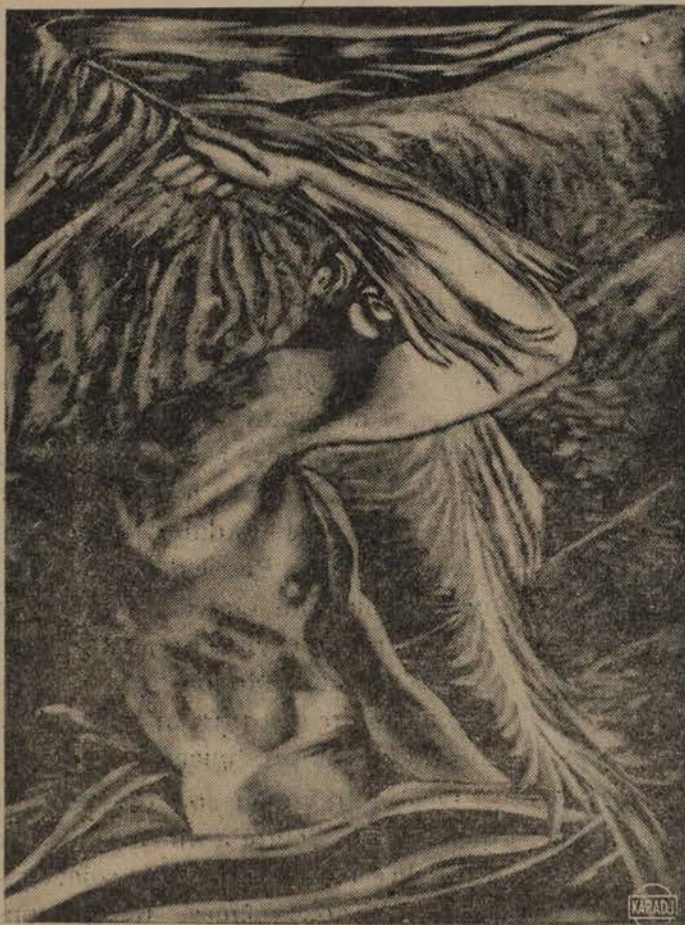
Bonnes Feuilles

BALTHAZAR

OU

LES HEURES ÉGARÉES

(MYTHE)

de **CARLO SUARÈS**

CARLO SUARÈS - L'Homme à la Palme

La carrière littéraire de Carlo Suarès a commencé il y a une vingtaine d'années lorsqu'en collaboration avec Elian Finbert il fonda et dirigea ces magnifiques Cahiers des «Messages d'Orient». Depuis, on publia à Paris une demi-douzaine d'oeuvres peu connues du public Egyptien mais qui n'ont point laissé de frapper l'élite cultivée. «On n'a pas prêté assez d'attention, — écrivait à propos de lui Jean Cassou —, à certaines manifestations de la jeunesse qui a suivi le surréalisme et qui se trouve toute prête à entendre le message de Carlo Suarès, c'est-à-dire à entreprendre une révision totale des valeurs, à tendre vers une de ces explosions morales dans lesquelles une génération joue le tout pour le tout et incarne, en une fois et d'un seul coup, le drame universel». Ceci date de 1933.

Le drame universel atroce s'est réalisé, mais Carlo Suarès s'est tu, pensant qu'il n'avait plus rien à dire. Il a peint et son exposition d'antan fut une explosion d'une grande intensité dramatique, un événement con-

sidérable auquel Etienne Mériel consacra, ici, une étude. Son oeuvre picturale est un témoignage éclatant de la puissance d'expression de notre temps. Enfin, il vient de terminer «Balthazar» qui est tout un Monde venant confirmer, sinon dépasser les espérances de Jean Cassou.

Il nous a été donné l'avantage de lire cet Essai au dynamisme atomique qui révolutionnera incontestablement les Lettres Françaises. C'est un parachevement de l'oeuvre de Proust par l'apport du facteur Espace à ceux du Temps et de la Durée. Cette courageuse auto-analyse à la recherche d'une représentation lucide de soi, d'une unité cherchant à se survivre par l'expérience jusqu'au domaine de l'irréel, s'impersonnalisant consciemment dans l'humanité stylisée des personnages d'A la Recherche du Temps Perdu, s'intégrant dans le style proustien, nous découvre un nouveau champ miraculeux des valeurs de la civilisation française pour la connaissance de l'Homme.

Il est difficile de détacher des fragments du bloc consistant de ce volume de 500 pages, mais dans cette forêt nous avons pu nous ménager quelques repères, instants de pause peu caractéristiques de l'oeuvre, se prêtant à la citation. Aussi, pourrait-on reprocher à la première amputation un ton docte et un sous-ton humoristique semblable aux guillemets de Swann, à la seconde la tendresse d'une leçon à de petits enfants et ce ne sera qu'au troisième fragment qu'on pourra juger de l'ensemble de l'oeuvre où la sensibilité, libre enfin de se retrouver en face de l'acte créateur, communique avec son destin, sa mort corporelle.

CHARLES ZAHAR

I. - JUDAS OU LA COINCIDENCE

J'appelle organisme humain le fruit de l'union charnelle de l'Amour et de Psyché. Ce fruit se révèle quadruple aussitôt que l'on découvre le véritable nom de ses parents, physiologie et psychologie, et l'un et l'autre processus étant à la fois masculin et féminin, leur cohabitation est celle de deux fois quatre combinaisons possibles à prépondérance d'un sexe ou de l'autre dans chacun de leurs domaines. L'organisme physiologique, masculin à prépondérance féminine, féminin à prépondérance masculine, masculin à prépondérance masculine, ou féminin à prépondérance féminine, qui cohabite (sans coïncider) avec un organisme psychologique féminin à prépondérance masculine, masculin à prépondérance féminine, féminin à prépondérance féminine ou masculin à prépondérance masculine, au hasard des procréations, engendre ce que d'un esprit bien léger on appelle un homme ou une femme et que j'appelle un magna (en chimie: mélange formant une masse pâteuse, épaisse et visqueuse).

Il ne faut donc pas dire, à la suite de ces romanciers si profondément frivoles du siècle dernier «psychologie masculine», «psychologie féminine» mais élaborer de nouvelles définitions.

D'un monde psychologique à prépondérance subjective, je constate qu'il est masculin. Lorsqu'il est à prépondérance objective il est féminin. Lorsqu'en une personne est la coïncidence, cette fécondation remplace le Moi.

En son état le plus pur, le processus masculin se cristallise sous forme de rêve autour du Oui inné qu'est sa réponse à soi-même. Il y a, autour de cette perception d'Innéité, tendance naturelle à assimiler les contacts avec le monde extérieur, non en fonction de l'intérêt objectif que présente ce monde, mais du mouvement intérieur qui en résulte pour le sujet. L'objet est prétexte, et si la sensation, la perception, l'émotion, la pensée que cet objet a amorcées s'intègrent dans le rêve, celui-ci l'a agréé en tant qu'allégorie ou symbole et s'en enrichit. L'objet non agréé par la Représentation est rejeté ou ignoré. Le fondement de ce processus est une constante de perception irrationnelle d'Innéité, quelle que soit la forme qu'elle assume. L'amour y acquiert l'apparence de l'Amour-en-Soi, qui, en dépit de ses amours passagères, ne cessera de leur crier qu'aucun objet ne le pourra jamais contenir et qu'en fait, il ne s'est jamais livré. Le voici insatiable et refusant toute nourriture. L'Imagination appelée à la rescousse, lui offrira l'Idéal. Il s'y jettera mais le rejette. La poésie y passera. Enfin les Mythes. Puis le Mythe des Mythes, celui des images si belles, qu'au delà il n'y en a plus. Alors, après avoir quitté le monde, l'Amour-en-Soi devra en quitter même la Représentation. Si Dieu existe, lui seul pourra le satisfaire. Certes, en cours de route, il n'aura pas été stérile: Du temps où il passait d'un idéal à l'autre, il a probablement lutté et souffert pour l'Humanité, pour l'Universel humain, avec ou sans majuscules. En fait, il ne s'est jamais incarné.

Le processus féminin est en tous points opposé au masculin. Il se cristallise autour d'une tendance naturelle à se nier en tant qu'Innéité, c'est-à-dire à se faire engendrer, au fur et à mesure de l'Expérience, par l'Empirisme. Ses contacts avec le monde extérieur se transforment en réactions vers les objets. Selon que ces contacts sont plaisants ou désagréables, il cherche à s'emparer de l'objet ou à le détruire. Là, point d'allégories ni de symboles. C'est l'objet qui intéresse, en tant qu'objet. L'amour assume l'aspect d'inclinations et de répulsions. L'amour-haine témoigne de la dualité fondamentale de ce processus; dualité d'un développement par auto-négation. En ce processus sont les sacrifices et les douleurs sans compensations, ainsi que les joies de la minute présente. L'entité est changeante, non dans sa propre représentation, mais en fait, par ses échanges avec l'extérieur. De là sa dépendance et son besoin de s'accrocher à quelque point stable, jusqu'au jour où éclatera le seul miracle qui brisera sa servitude: sa propre lucidité.

Tels sont les schémas des pôles... Entre les deux sont les mélanges, non la féconde Coïncidence... Des civilisations entières, des peuples, des groupements, des individus, (hommes ou femmes) sont et expriment un pôle ou l'autre, ou un curieux accouplement. Il arrive chez des peuples que le féminin immole l'intelligence en soumission à l'irrationnel: celui-ci, du haut de son abstraction, impose à cette civilisation là, l'ordre hiérarchique qui consacre son pouvoir. Ou, chez d'autres peuples, le subjectif, s'emparant du rationnel, dévastera le monde à la poursuite de son rêve barbare. Or, selon ses tendances, chaque civilisation pose inconsciemment dans ses Mythes, l'équation des rapports qui, selon ses vœux, devront régir les deux pôles psychologiques. Dieux et Déeses, ancêtres éponymes, légendes et traditions, représentent sous forme de drames, les comportements masculin et féminin auxquels (chaque sexe étant censé s'identifier au processus psychologique du même sexe) hommes et femmes devront se conformer, pour les besoins biologiques de cette civilisation-là. Tant qu'il y a coïncidence entre la représentation mythique et le comportement des individus, l'état social s'en nourrit. Mais qu'une rupture

se produise, de l'intérieur par épuisement ou de l'extérieur par défaite, et l'on s'aperçoit que les mythologies se sont vidées de leur substance: cette civilisation-là est morte, de nouvelles équations, de nouveaux mythes régiront les activités humaines.

Or, ce qui meurt à notre époque, ce n'est pas la civilisation Judéo-chrétienne, mais sa phase inconsciente. Il se pourrait au contraire, que cette civilisation soit sur le point de naître, mais dans sa vérité consciente, après avoir roulé dans les plus fantasques des contradictions.

De la première page de la Genèse à la dernière de l'Apocalypse, l'équation se pose, et sa solution: la Coïncidence. Il y a anathème sur le Sodome spirituel, cet amour des mondes psychologiques masculins pour les autres mondes psychologiques masculins, ces complaisances de Pontifes et d'Empereurs, ces accouplements d'abstractions subjectives résultant en domination objective. Il y a anathème sur l'Egypte spirituelle, cet écrasement fonctionnel. Il y a plus encore: la représentation tragique de la contradiction qu'est cette équation vivante. Il y a la démarche de son développement. Le pôle masculin Cain-Jacob-Jésus, le pôle féminin Abel-Esau-Judas, parcourent le cycle des assassinats spirituels par lesquels enfin ils se résoudreont l'un dans l'autre, chacun en son contraire. Il y a la courbe ascendante de la transfiguration féminine, d'Eve à Sarah, à Rebecca, à Rachel, à Marie, (plus tard à l'Immaculée Conception). Il y a la fureur des Prophètes et il y a le Peuple, ce processus femelle qui examine, qui signe des contrats, qui ne les maintient pas, qui se perd dans l'empirisme. Puis il y a la foudroyante préfiguration chrétienne de l'accomplissement, cette Mort et cette Glorification. Enfin, il y a la prescience de l'ère Messianique où le Livre sera ouvert en la chair de chacun, où, comme dit Jésus, l'esprit de vérité viendra et demeurera parmi les hommes.

II. - JEAN CASSOU OU L'ALIBI

— Je viens t'enseigner les premiers éléments de métapsychologie, me dit l'Ange. — Oh, je t'en prie, implorai-je, ne pourrais-tu laisser là ces mots boursofflés avec lesquels tu t'es déjà tant moqué de moi du temps où tu insistais pour me dicter ce que tu appelais alors une «Introduction à la Logique de l'Irrationnel» que je te soupçonne d'avoir déjà oubliée? — Je l'ai oubliée, c'est exact, me dit l'Ange, mais mon rôle, ainsi que tu le comprendras mieux tout à l'heure, est de transmettre. Or, la mémoire est l'encrassement de la transmission. — Soit, dis-je résigné, mais alterne je te prie le jargon et les paraboles, car j'aime les images. — Le premier élément de métapsychologie, reprit l'Ange de ce ton d'instituteur ironique que je lui connaissais si bien, est la loi du va-et-vient, dite loi du pendule, qui régît l'induction de ces deux courants de sens opposés que jusqu'à ce jour, et faute d'en percevoir l'origine (pourtant si simple) vous avez appelés amour et intelligence lorsqu'il s'agit de vous, Temps et Espace lorsqu'il s'agit de l'Univers. Or vous en êtes encore à un stade si enfantin que tu ne m'en voudras pas de t'expliquer ces notions élémentaires à la façon dont on dit à l'enfant: «la faim c'est quand je veux manger, le sommeil c'est quand je veux dormir». Ces définitions raccourcies de la perception et de l'acte ont ceci de bon qu'elles sont de la nourriture en purée, donnée à la cuillère. Je dirai donc: «l'amour c'est quand je m'approche d'une chose et qu'elle me prend, l'intelligence c'est quand je prends une chose en m'éloignant d'elle». Si tu comprends la portée de ce que je viens de dire et du postulat implicite et provisoire qui s'y trouve: «l'homme est un pendule», tu auras déjà appris ton premier chapitre de métapsychologie. Mais tout cela est sans doute trop simple pour que tu le comprennes seul. J'y reviendrai après l'énoncé des autres lois de cette première partie. La deuxième loi est celle de l'alternance des mouvements du pendule, en vertu de laquelle un pendule placé à une distance quelconque d'un objet ne peut pas en même temps s'approcher

et s'éloigner de lui, ce qui veut dire qu'on ne peut pas à la fois aimer un objet et le comprendre. — Mais... protestai-je. — Tais-toi, dit l'Ange, c'est moi qui fais le cours. Cette deuxième loi est particulièrement intéressante à étudier, car elle analyse l'action qu'exercent l'une sur l'autre les deux propulsions contraires, poussant le pendule à s'éloigner de l'objet de son désir quand il s'en est plus ou moins rapproché et à se rapprocher de lui quand il s'en est plus ou moins éloigné. La troisième loi est celle de la lassitude du pendule. Elle explique pourquoi ses oscillations deviennent de plus en plus lentes et courtes jusqu'à le cantonner en une zone insensible, à l'intérieur de laquelle le pendule peut continuer à osciller indéfiniment sans souffrance ni fatigue, jusqu'à la mort, en proie à cet égarement que nous appelons l'habitude, cette première nature de l'homme. On y trouve les mélomanes, les collectionneurs, les gens en deuil, les naturistes, en somme tout le monde. La quatrième et dernière loi est celle dite de l'exception solaire. Elle régit les cas bizarres des quelques rares pendules au sein desquels les forces opposées ne peuvent rien l'une sur l'autre. L'amour s'obstinant à les précipiter vers les objets et l'intelligence avec la même vigueur à les en éloigner, sans qu'ils puissent s'y perdre ni s'en arracher, le pendule devient le lieu dévasté d'un insoluble conflit. Subissant tour à tour les secousses les plus cruellement contradictoires, passant d'une chute vertigineuse vers le monde des objets qui le laisse à peu près mort à un rebondissement à perte de vue dans les espaces de la spéculation il peut lui arriver un jour de se retrouver immobile, mais comme peut s'immobiliser la masse frémissante de deux adversaires roulant à terre en une horrible confusion de membres ensanglantés, où chacun d'eux, pris par la gorge, et frappé de plus de coups qu'il n'en faut pour mourir, se découvre immortel. Cette découverte marque chez le pendule, qui cesse de l'être, un changement d'état, où le mouvement de va et vient est remplacé par un dégagement de chaleur et de lumière. Ce dégagement active la lutte interne qui, à son tour, l'active et ce processus d'auto induction est qualifié de solaire parce qu'il est celui des soleils astronomiques. Oui, tu verras bientôt se répandre sur la Terre et devenir banale cette notion élémentaire que les soleils, loin de tendre à s'éteindre, ne font que devenir de plus en plus puissants parce que l'effet de la cause qui les a engendrés ne fait à son tour qu'engendrer cette cause. La naissance d'un soleil par coïncidence d'opposés ne porte en son sein aucun germe de mort. Il n'y a pas de soleils éteints, il y a des astres qui n'ont pas été des soleils. L'être c'est ne cesser de le devenir. Et de même, il n'y a d'Univers qui ne se dilate. «Un Univers c'est quand ça se dilate» te dirai-je pour me faire comprendre. Et c'est exactement la même chose pour l'homme si exceptionnellement il cesse d'être pendule. C'est la même coïncidence, la même étincelle, le même conflit, la même source d'énergie qu'alimente son effet, il n'y a que les noms qui changent: Temps et Espace pour l'Univers, rayonnement et masse pour le Soleil, amour et intelligence pour l'homme. Ainsi tu prendras la loi de l'exception solaire dans l'acception exacte de cette dénomination. Cette loi est la dernière qui s'accommodera — tant bien que mal — d'un exposé didactique. Elle te conduira au seuil de la métapsychologie dont tout ceci n'est encore que l'enceinte extérieure. De l'intérieur de ce monde-là, je ne pourrai ensuite te donner, dans ta condition actuelle, qu'une sensation.

III. - MARCEL PROUST OU L'AVIDITÉ

Contrairement à une tendance naturelle que je vois chez bien des personnes, d'anticiper sur les événements qui viennent, en projetant par l'imagination à la date attendue leurs espoirs ou leurs craintes, le plaisir qu'elles en auraient ou, si l'événement est redoutable, des plans d'action destinés soit à lutter contre lui et le vaincre soit à s'en protéger le mieux possible, protections

qui m'ont toujours semblé absurdes, artificielles et inutiles parce qu'elles n'émanent que d'un passé totalement ignorant de l'avenir, de ses coups de surprises, de ses inventions stupéfiantes, de sorte que plus on a prévu plus on est désarmé devant l'imprévisible (les lys des champs ne filent ni ne tissent), j'ai toujours senti sur ma peau, au premier jour de l'hiver les effluves du printemps qui se fera par la défaite de l'hiver et les premiers frissons du froid à venir dans les derniers froids du printemps, de sorte que le déroulement de chaque saison est sa liquidation et celui d'une vie son agonie. Cette idée n'a rien de triste, elle soulage au contraire notre destinée de la fatigue du déjà vécu, comme un émondage vigilant la plante de ses branches qui ont déjà porté leurs fruits. De tels soins me mettent à jour avec la mort. A tout instant je ne la trouve que derrière moi, dans ce qui fructifia de tous les moi successifs qui, chez d'autres, desséchés ou même pétrifiés par stratifications successives, finissent par engendrer ces personnages en forme de tours aux étages de plus en plus nombreux tels que les dépeint Proust et se voit Marcel. La préfiguration d'un événement spirituel que mes antennes projetées au devant de mes jours m'ont signalé pour l'importance qu'il pourrait avoir me sert à me dépouiller à l'avance par une liquidation intensive, par une fébrile mise à jour de ma comptabilité avec la mort, de façon à me faire cueillir nu. Je ne vis pas d'avance l'événement spirituel, je meurs au devant de lui et si j'ai bien su mourir je ne suis pas déçu: Bien vivre c'est bien mourir de cette façon là, en coupant de soi tout ce qui de soi est déjà mort, en rejetant de soi tout ce qui de soi ne porte plus de fruit, de sorte que quand vient la mort elle ne trouve plus rien à «cueillir» comme on le dit si platement. Se fait cueillir par la mort celui qui ne s'est pas laissé cueillir par la vie. Ainsi philosophais-je ce vendredi matin, lorsque, pressentant la journée du dimanche, je me laissai enlever de devant ma présence par une accélération du Temps dans la direction inverse de celle qu'une paresse d'esprit remontant à l'origine de notre Espèce lui attribue faussement: le temps passé se ramassait dans le présent et fuyait à toute allure dans l'avenir. Et de mon regard, emporté par la non-durée, naissait la vision de ce qu'il engendrait.

Cette mise au point ne me semblait pas inutile car elle me signifiait que j'allais aborder à l'antipode du monde de Proust. Cela n'était point pour me surprendre, car, si l'on s'en souvient, ce même voyage avait déjà eu lieu au cours de mon dialogue avec l'Ange, lorsque je m'étais vu débarqué aux antipodes du monde de la douleur. Mais cela venait à point pour préciser ma pensée qui était que mon contact avec l'insensible (au cours duquel le sensible avait fini par se récréer dans le lieu que mon moi avait laissé inhabité en moi-même) était du même ordre que celui de Proust mais inverse en ceci qu'à tort ou à raison il me déclarait «réalisé» et me définissait dans la friction, la vibration et le rayonnement qu'engendrent deux forces égales et de sens opposé appliquées en un point (qui avait été un moi). Cette «réalisation» allait me permettre de discerner chez Proust cette même suspension de mouvement (cette vibration, cette friction, ce rayonnement) que rien ne séparait de lui que son refus de la reconnaître. Je voyais qu'à l'impuissance de Proust à se réaliser «dans le monde matériel et l'action effective», à se réaliser dans le réel, à se réaliser tout court, il n'avait manqué que de se savoir là et de se dire son nom: Coïncidence. Car chez Proust le sensible avait usé avec obstination de son pouvoir de se déclarer à tout moment insensible: ne renonçant jamais à se situer par rapport à son objet, du coup la distance dont il se voyait séparé de lui, distance inévitable puisqu'il s'entêtait à vouloir comprendre, devenait pour Proust la preuve qu'il n'aimait pas assez, puisqu'il avait encore tout ce chemin à faire. L'amour ne peut se penser qu'en sa direction inverse et ne peut exister s'il ne se pense. Tragique oscillation pendulaire qui assassina Proust, dans une vibration de plus en plus rapide qui

à aucun moment ne lui accorda le répit de la foi en sa capacité de sentir. Il refusa le risque de ne sentir plus. Il aimait trop son amour pour le jouer aux dés. Mais est-ce assez aimer qu'aimer trop? Jean de la Croix, misant sur sa foi en sa capacité d'aimer trouva l'insensible, la nuit de l'âme, l'Impensable, pour n'avoir voulu intercaler aucune distance entre l'amour et lui. Ainsi, à un bout de la course du pendule, l'amour disparaît à soi-même de se penser, à l'autre, de ne se penser pas. Cette constatation serait banale si notre humanisme nous proposait la coïncidence de ces deux contraires. Mais non. Voulez-vous la voie mystique? On vous enseigne qu'à certaines personnes il peut arriver, pendant une heure, ou deux ou trois, au cours d'une vie entière, de devenir le receptacle de ce que l'on appelle des «illuminations» à la suite desquelles elles ne peuvent que balbutier, pour intelligentes qu'elles soient, des mots enfantins, incohérents, comme par

exemple *Feu. Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob. Non des philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ. «Ton Dieu sera mon Dieu». Oubli du monde et de tout, hormis Dieu... etc...* une ou deux pages d'incohérences pour une ou deux heures de «réalisation» au cours d'une vie entière, s'appelât-on Pascal, et ensuite, pendant tout ce qu'il leur reste de temps à vivre, le misérable souci de ne pas oublier. Cela, c'est, sur cette voie, le partage des meilleurs. S'attachant à l'amour, renonçant au pensable, ils sacrifient aux imageries religieuses que leur tendent les marchands de divin et versant le trop plein de leur amour impensé dans ces représentations toutes faites, les animent à la façon dont les enfants animent les personnages légendaires d'une lanterne magique, leur confèrent une vie qu'autrement ils n'auraient jamais eue, bref attribuent au réel l'image du «Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob» faute de

se réaliser eux-mêmes. Les autres, dits les «réalistes» s'attachent au pensable, renonçant à devenir dans leur chair les symboles de l'authentique jouissance du réel, fabriquent leurs propres représentations, des oeuvres d'art, ces petits tabernacles de leurs amours, taillés (pour grands qu'ils soient ils ne peuvent être que taillés) à leurs dimensions. D'un côté ou de l'autre notre humanisme n'arrive en fin de compte qu'à des images, les unes de confection, les autres sur mesure. Et je ne vois pas dès lors pourquoi tant distinguer le sacré du profane. Aux Prousts tout comme aux Pascals leurs expériences assurent nécessairement un caractère sacré, fussent leurs prolongements un roman ou un éloge de la religion chrétienne. «Félicité divine» disent les uns, «Joie, pleurs de joie» disent les autres. Ces langages sont les mêmes et se rapportent à des mondes dont les substances sont bien voisines, car ce qui les distingue mieux que ce dont ils sont faits c'est le caractère de leur rupture d'équilibre, les Prousts en faveur de l'intelligible, les Pascals du sensible. Eh quoi, était-il si difficile de le savoir dès leur départ, et faut-il tant étudier d'humanisme pour aller fouiller dans leurs valises tout au bout de leurs voyages interminables qui n'ont jamais eu lieu? L'un, partant du mystère du sensible y débarque, l'autre débarque dans le mystère de l'intelligible qu'il n'a jamais quitté. Et l'on appelle ces «sur place» deux «chemins»?



CARLO SUARÈS — Descente de la Croix

CARLO SURESA

REVEIL

A Touria en souvenir

*Je suis allé si loin dans le pays des rêves
Que j'ai cru, mon amour, ne jamais revenir.
L'empreinte de tes pas en de subtiles grèves
Rassurait d'innocents bonheurs prompts à s'enfuir.*

*L'âme chantait, l'âme dansait sur l'eau sans rides,
Un sourire comblait des myriades de vœux,
Relai pour la jeunesse au cœur vaste du vide
La fête renaissait des cendres de son feu.*

*Le poème, fol fier qui délivre les proses,
Exultait sous son masque- ivresse de s'offrir;
Et les soifs se calmaient en respirant des roses
Ravies à des rosiers que nul n'a vu fleurir.*

*Mes yeux te reflétaient, grand'oeuvre, douce chair
Du monde, où transparait, filigrane farouche,
Mon secret le plus noir devenu le plus clair.
Ton cœur était mon cœur, je parlais par ta bouche.*

*Et les houles roulaient leurs baumes et leurs sèves
-Miroirs aux yeux profonds préservez l'avenir!-
Oiseau bleu, l'Oiseau vert l'a poursuivi sans trêve
Tant que du bout du monde il l'a fait revenir.*

(Janvier 1945)

F. BONJEAN

DEUX AQUARELLES DE HAMED ABDALLAH



« La Vie »



« Kaimak »

L'Exposition des aquarelles de Hamed Abdallah et de Tahia Abdallah à l'Atelier d'Alexandrie a remporté tout le succès que méritaient leurs talents. Ces deux jeunes artistes sont partis pour la Nubie et nous promettent une exposition au Caire au Printemps prochain.

Jouets Etrennes



Cicurel

SPIRO SPATHIS

MANUFACTURER

HIGH CLASS MINERAL WATERS

8, Sharia Khalig el Khûr (Emad el Dine) Cairo

Téléphone 51038

R. C. Caire 4925

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & CIE.

53, AVENUE FOUAD 1er. — LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Vente à tempérament et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Cokes Calibres - Brai (Pitch)

Goudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIERE

par COLETTE NEVYNE

Lundi

◆ «Confier au papier ses impressions quotidiennes, ce n'est pas l'apanage exclusif des lycéennes romantiques, des vieilles filles chlorotiques et des épouses mal mariées».

◆ Sporting — La petite blonde qui semblait avoir bu du soleil, minaudait et flirtait sur la pointe des pieds. Elle faisait miroiter ses ongles rubis avec l'ivresse que donne la possession d'un jouet neuf.

◆ Le vent a froncé un gros nuage qui après avoir pris la forme d'un vieillard s'est éloigné, majestueusement, comme un quadrigé.

Mardi

◆ Elles n'ont pas eu le tact d'enrubanner les flèches qu'elles lancèrent contre les perles de mes illusions... Mais j'ai imploré le Maître du Feu d'enfermer mes rêves dans une sphère de cristal.

*Des trésors ignorés sommeillent
au fond des mers...
Au fond du bonheur
trouve-t-on déjà des larmes?*

◆ La nuit, quand le jardin du ciel est fleuri, la voix des ombres se fiance au parfum des acacias et je serre contre mon cœur une peine secrète..

◆ Etre l'ombre du parfum d'une églantine au clair de lune.

Mercredi

◆ Je ne conserve plus de fleurs desséchées : ce sont des souvenirs qui respirent trop faiblement.

◆ Titres de recueils à écrire :

«Le cœur en porcelaine». — «Le nuage silencieux».

Mercredi soir

◆ De mon lit, je contemple le réseau de lin accroché à ma fenêtre. La brise l'effleure et le frisson d'une main trempée dans de l'eau glacée parcourt tout le filet. Amusée, la brise souffle encore. Et huit flammes blanches se sculptent et s'effacent au rythme des petits plombs qui dansent.

◆ Des caravelles transparentes jetèrent leurs ancres dans l'embrasure de la fenêtre et c'est alors seulement que j'ai fermé les yeux.

◆ Le chant d'un équipage tournait autour de moi comme un papillon nocturne messager de bonnes nouvelles; un oiseau s'approchait lentement tandis que le Capitaine du vaisseau m'offrait trois perles mirifiques : une bleue comme les petites veines qui se joignent sur mon poignet, une autre, rose comme la chair du désert à l'aurore, et la troisième, argentée comme l'aile d'un poisson-volant.

«Garde ces perles contre ton cœur, me dit-il, et avant que la lune n'ait achevé son parcours dans le ciel tu recevras le message de l'homme que tu attends»

◆ Cinquante jeunes-filles dorées, moulées de tissus mauves se penchaient au bastingage... Leur rire

s'éparpillait en cercles phosphorescents alors qu'elles laissaient tomber sur moi, des flocons neigeux de jasmin.

◆ Tu seras bientôt la princesse de ses pensées !

◆ Quand j'ai ouvert les yeux le rideau de lin ne bougeait plus. Et même les caravelles étaient parties.

Samedi soir

◆ Je rentre du Cinéma : Mes cheveux sentent le tabac. — L'important — disent-ils — est d'avoir toujours, dans la vie, une cigarette à la main; il faut envelopper les objets d'une nuée céleste et fine qui baigne les lumières et les ombres, efface les angles matériels et par un sortilège parfumé, impose à l'esprit qui s'agite, un équilibre variable d'où il puisse tomber dans le songe.

Voilà qui plaide joliment en faveur des fumeurs. Mais quelle fumisterie !

La cigarette enveloppe bien les objets d'une nuée, mais infernale et pesante qui souille les lumières et les ombres, vicie les angles et par un maléfice suffoquant impose à l'esprit une captivité énervée.

◆ Il m'a dit : «J'ai rêvé hier soir de vous».

Et il m'a semblé que tous les rochers fondaient en larmes et que toutes les étoiles scintillaient dans mon cœur.

Jeudi

◆ Cet arbre d'Automne, phosphorescent comme des yeux de chat, regarde ses propres feuilles et s'étonne qu'elles soient siennes, tant elles lui apparaissent tordues et vernies.

◆ Une musique lointaine mais grave comme un sentier abandonné par la lune, m'enlace douloureusement.

◆ L'illusion est une émeraude que l'on croit vraie.

◆ Les blessures faites par un homme peuvent-elles être guéries par un autre homme?

Il me semble avoir reçu un coup de hache en plein cœur.

◆ Chaque branche qui tremble a le pli gracieux d'un sourire. Et je rêve d'une musique de séraphin qui viendrait mourir avec douceur sur mes paupières.

◆ Retenir le souffle de ma peine..

Retrouver sa pensée fuyante.

Et partir avec elle sur une mer sans rivage.

Vendredi

◆ Parce qu'une rose blanche regardait le ciel, un nuage est venu masquer le soleil.

Samedi

◆ Mon âme est encore imprégnée de sa voix. Imprégnée de son regard : Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que la brise du jardin devienne son souffle.

◆ Si près... et pourtant si loin. Je brouille sans cesse le lac de ma pensée : l'eau refait «son» image. Image mal éteinte, que je ne puis arracher de moi.

Dimanche

◆ Il est des minutes volées à la vie que l'on voudrait pouvoir enfermer dans une fiole comme un parfum précieux.

◆ Tout ne peut être dissous dans le néant. Un faible écho de nos rires et de nos pleurs doit demeurer dans le bleu de l'azur.

Lundi

◆ Je sens que je recevrai demain, une lettre décevante; j'ai tort de penser à lui si fortement.

◆ Que ne vient-il pour que sa voix dorlote un peu ma solitude... Sa voix... n'importe laquelle: la dure, la méchante, l'injuste, la révoltée, la moqueuse, la tendre, l'ardente ou la gaie... pourvu que je l'en-

tende et puisse m'évader de cette atmosphère de bois mort.

*Clair de lune...
Mais l'ombre de l'aimé
est toujours absente.*

*Etre libre
comme un nuage qui règne
dans l'azur.*

*Etre ce qu'il pleure
Etre ce qu'il rêve
A un battement d'aile
ma solitude commence.*

COLETTE NEVYNE

Un conte inédit

L'HEURE D'ACHILLE

Le plus médiocre libertin a rêvé de sultanes ;
chaque notaire porte en soi les débris d'un poète.

G. FLAUBERT

Midi sonnait dans le Caire en fièvre.

Achille Fenouille leva la tête d'une pile de dossiers, et de tout son corps en reçut l'écho. Autour de lui les machines crépitaient, les ronéos vomissaient leurs convocations aux actionnaires et des employés aux manches noires, un symbolique crayon à l'oreille cherchaient, éperdus, des lettres qu'ils tenaient à la main.

Monsieur Rosati, seul ne faisait rien. Son droit de ne rien faire, il l'avait acquis. Vingt années de service avec en tout deux retards.

Huit, neuf, dix comptait Achille. Au douzième coup, il posa sa plume. Avec une indifférence dont l'affectation le remplissait de plaisir, il posa les deux plus gros dossiers devant lui. A l'abri des regards en faisceaux de Rosati, l'heure d'Achille commençait.

Lentement, avec extase, il ouvrit son tiroir. Il en sortit un volume broché. Ce geste, il le décomposait, heureux d'en tirer le maximum de plaisir. Entre une pile de factures à classer et un Bottin, il posa son livre et l'ouvrit. C'était un recueil de poèmes. Tous les jours à la même heure Achille lisait des vers.

Obligé pour gagner sa vie de faire un travail qui lui repugnait, il s'était fait une justice. De la révolte sourde des premiers temps, une froide résolution était née. Où tout n'était que mensonge, il s'était résolu à mentir. Une heure tous les jours, Achille Fenouille, dont la société avait un horrible rond de cuir, lisait des vers. Peu confiant en la justice des hommes il avait fait la sienne. Il se sentait de la sorte purifié de chiffres, quitte envers ce qu'il aimait réellement. Trois cent six heures par année, Achille Fenouille, aide-comptable, huit livres par mois plus bonus de vie chère et deux gratifications par an, intellectuel à ses moments perdus, se détachait des contingences routinières pour atteindre les hauts sommets du rêve.

*«J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux
Rendaient pareils, le soir aux grottes basaltiques.»*

Achille Fenouille avait quitté la terre.

— Fils du Titan est scratché. Joue Sublime. Certitude, hurlait Rosati au téléphone. Et puis il repre-

nait de sa voix sourde, «En réponse à votre honorée...

Avec une régularité de pendule, les machines arrêtées un instant, reprenaient leur course. A côté de chacun, Sublime reposait dans une magnifique diversité d'écritures. Dimanche, six dactylos jouant Sublime viendraient confirmer la théorie hebdomadaire que Rosati n'y entendait rien.

Cette vie réelle, la vie de tous les jours Achille n'y pensait plus. Verlaine était plus grand, car il n'y appartenait pas. Lentement, il s'enfonçait dans ce petit mensonge qu'était son rêve.

*«Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant,
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime.»*

Ils étaient tous grands les poètes, de cette grandeur dont il avait fait le criterium que personne dans son bureau ne pouvait atteindre. Une heure tous les jours, il se plaisait à les hair, parceque tous semblables.

Il y avait tant de choses que lui savait. Il lisait Bergson, Kant et Descartes, Montaigne le plus sage d'entre tous car il l'aidait à supporter la vie de fossile qu'était la sienne. Atteindre la vérité combien cela était vain, mais y tendre tout entier que cela était beau. Exaltation folle, triste clown de Banville, il se poussait dans son rêve, car la vie faisait mal.

Autour de lui les dactylos se fardaient, exaspérantes.

Quand la sonnerie retentit dans les couloirs, Achille se leva et sortit. Demain à la même heure, il retournerait à son rêve. Maintenant il fallait vivre.

Dans un vacarme de rires et de pieds trainés, trois cents employés, se deversaient dans les rues du Caire. En gros titres noirs les journaux clamaient «Molotov, Bidault et Byrnes s'expliquent. Edouard Herriot contre l'Assemblée Unique». Au Royal on jouait L'homme au masque de fer. Rosati y emmènerait probablement sa femme ce soir. Nelly riait, la vie reprenait triste et belle, cruelle et pleine d'attrait.

Devant la porte maintenant déserte, un mendiant commençait sa sieste.

GILBERT COHEN

POÉSIE COMMUNE

Chez l'épicière du coin, le petit libraire, Oustaz Ali, me dit un jour :

— «Dès qu'un poème dépasse trois lignes, ce n'est plus de la poésie mais du roman. Puisque le mot juste suffit, pourquoi alourdir le poème? Nos baisers et nos larmes, eux, ne parlent pas et cependant nous les comprenons».

Je n'ai pu m'empêcher de protester :

— «La rhétorique n'aurait plus alors sa raison d'être. Le style doit s'ajouter au talent. Il est comme la luminosité d'une chair de femme qu'aucun fard ne saurait imiter. Il est ce qu'il y a de plus impalpable et en même temps ce qui compte le plus dans l'oeuvre d'un maître».

— «La poésie, dit-il, est une harmonie de sons, de couleurs, de formes et de pensées. Elle existe, à l'état pur, partout, aussi bien dans les corolles d'une fleur de serre que dans le silence fluide qui baigne les champs de blé. Or, pareil au peintre qui ramène son dessin à l'abstraction de la ligne, le vrai poète ne glané que les mots justes pour qu'aucune recherche ne dépare son émotion.

«Connaissez-vous ces vieux Hai-Kai d'une poétesse japonaise dont j'ai oublié le nom et que cite Kouchou dans un de ses livres. Regardez ça :

*Il pleut.
Ils perdent la tête
les petits bateaux.*

*Cher rosier,
ne fleuris pas ce soir.
Mon amant est absent.*

«A-t-on vraiment besoin d'autres mots pour sentir cette poésie nue?»

Il dit :

— «S'inspirant du prosaïque proverbe chinois : *Si tu rognes les ailes de ta colombe, elle se laissera prendre* par le premier venu, le poète Kikakou a composé un jour ce hai-kai :

*Une libellule...
Otez-lui les ailes :
Un piment.*

«Or, son maître Bacho qui était un doux rêveur, s'en indigna. Il corrigea aussitôt la pièce de vers de son élève en la transformant ainsi :

*Un piment...
Mettez-lui des ailes :
Une libellule.*

Et Oustaz Ali ajouta :

«Si le maître avait raison au point de vue poésie, son élève n'en demeurerait pas moins un grand humoriste».

Il dit encore :

— «Un poète chinois avait fait sur les papillons une pièce de vers dont il n'était pas content. Il trouvait lourd le vol de ses papillons. Furieux, il déchira ses vers et jeta les morceaux de papier par la fenêtre. Mais ils ne tombèrent pas. Légers, ils s'envolèrent d'un essor miroitant, pris par la brise. Et le poète

les suivait du regard, attendri, content d'avoir écrit de meilleurs vers qu'il ne croyait».

— «Je n'écris plus, me dit Oustaz Ali, que des poèmes pour ongles».

— «Pour?»

— Ongles. Oui. Pour les ongles. Un ou deux mots pour chaque doigt et le tout fait un poème. Je n'écris plus que des poèmes d'amour».

— «Je ne comprends pas...»

— «Certaines précieuses de la Chine se faisaient peindre autrefois sur les ongles toutes sortes de paysages minuscules. Eh! bien, mon rêve, à moi, est de voir le jour où les femmes d'Egypte s'adresseront à des manucures-miniaturistes pour se faire inscrire mes petits poèmes sur leurs ongles».

— En avez-vous déjà écrit?»

— «Certainement. Voici les derniers. La bien-aimée portait une rose rouge que je trouvais superflue.

Poème 1.

*Pourquoi
cette rose?
Ta bouche
suffit.*

«Sa main est belle. Je suis ému.

Poème 2.

*Quelle
discrète
chanson
l'a
formée?*

Puis mon petit libraire daigna me passer un manuscrit contenant quelques vers de jeunesse qu'il était en train de retoucher. J'ai essayé de comprendre le sens de chaque virgule ne tenant pas à passer, à ses yeux, pour un vieux pion. Mais la bonne volonté a des limites.

— «Et ça?» demandai-je timidement, devant deux mots au milieu d'une page blanche.

— «C'est un poème».

Comme je n'osais plus articuler une parole, il dit :

— «Un jour dans un jardin public : Un tronc d'arbre abattu par le vent. Sur le bois mort avaient fleuri quelques bourgeons. Deux petites filles jouaient. En les voyant, mes pensées cessèrent de penser. C'étaient les enfants d'une femme aimée et que le dur destin m'a ravie un jour. Les enfants d'un autre. Il m'a semblé alors que de petits bourgeons fleurissaient aussi dans mon coeur, mort comme le vieux tronc. Rentré chez moi, j'ai écrit ces deux mots. J'ai écrit «ce» poème qui résumait toute ma douleur :

Mon coeur

«La brièveté n'est-elle pas une des formes supérieures de l'art poétique?»

AHMED RASSIM

APPEL

Les boîtes de conserves qui tournent dans un espace transparent sont belles comme la vie et la puissance de l'été. Chaque main qui s'arrête évoque l'aide d'un papillon sur le pollen de quelque fleur géante. Et la vie des fleurs et des fruits rôde pour se mêler aux regards, errer sur les poitrines et frémir dans les corsages. Les boîtes couvrant les murs font un tapis miraculeux. L'épicerie est sonore comme un jardin au soleil. Des organismes végétaux où regorge le sang des lourdes saisons. Le poème charnel se spiritualise à son contact. Qu'attendent les jeunes poètes pour chanter l'épicerie?

Boîtes de conserves où l'émeraude de la sardine se marie divinement avec le vert des haricots. Boîtes de métal au ton subtil qui rappellent ces marées où chantent les roseaux.

Pareilles à des nénufars que le vent caresse, les bouteilles de vin blanc se dressent avec la virilité d'un élégant jet d'eau.

Bouteilles de sauce anglaise qui évoquent ces jardins embrasés d'où les arbres semblent jaillir comme des flammes souterraines, vous ressemblez de loin à un champ pourpre d'œillets où la terre et le ciel s'unissent dans l'or épandu.

Et vous, enivrantes bouteilles de liqueurs qui avez l'air grivois des danseuses de music-hall, pourquoi rendez-vous si présente à ma mémoire cette atmosphère de chair tendue par le sang, par les gestes sinueux et par les hanches moites, ainsi que par l'orgie de vos couleurs ailées?

Ahmed n'aime pas la pulpe de la pêche et il déteste les fruits qui sentent la rose ambrée.

Car Ahmed est pauvre et souffre de l'estomac.

Il ne mangera plus de viande de veau aux fêtes à l'heure où le soleil se couche sur la nuée.

AHMED RASSIM



LA LOI DE LA JUNGLE

Je pense en ce moment à une image due à la plume du penseur américain «James Robinson» et qui a trait à l'évolution de l'Humanité.

Pour rendre son image plus concrète, Robinson suppose que l'ère de l'«Homme» date de cinquante ans seulement (on l'évalue généralement à 500.000 ans), et que constate-t-il? Il constate que l'Humanité en a dépensé 49 ans dans une vie de chasses, au

bout desquels elle ne s'éleva, dans le domaine de la Connaissance, que d'un degré lui permettant d'appriivoiser quelques animaux et de tisser des vêtements rudimentaires. Dans sa dernière année, la cinquantième, il fallut que six mois s'écoulassent avant qu'elle ne découvrit l'écriture, une des bases de la Civilisation, puis trois autres mois pour porter les Lettres, l'Art et la Philosophie à ces sommets qu'ils ont atteints, et deux mois pour vivre à l'ombre du Christianisme. L'Imprimerie naquit en une seule nuit, la machine à vapeur en une semaine. Il fallut deux ou trois jours pour les navires qui sillonnent les mers. Bientôt il ne resta plus qu'un seul jour qui permit la découverte toute récente de l'Electricité. Enfin, quelques heures suffirent pour le perfectionnement de la navigation par mer et par ciel et l'utilisation des inventions les plus modernes dans la fomentation des grandes guerres, pour contrebalancer ces fameuses découvertes nouvelles.

J'ajouterai à ces paroles du savant américain : de grandes guerres pouvant détruire l'Humanité et la réduire de nouveau à ce qu'elle était il y a un an.

Mais cette évaluation étrange de l'âge de l'Humanité Civilisée devrait nous remplir d'inquiétude quant aux destinées de la Civilisation. Celle-ci n'est pas, vue sous cet angle, un héritage inné, comme nous le croyons à tort, pas plus qu'une qualité naturelle solidement ancrée en nous. Au contraire, elle peut être considérée comme un événement fortuit survenu depuis trois mois seulement dans une existence qui date de cinquante ans. Faudra-t-il donc s'étonner si un destin orageux emporte d'un souffle cet événement et nous ramène là où nous étions, c'est-à-dire un an au moins en arrière?

Car notre vie, qui brilla si fortement durant ces six derniers mois, n'est pas à l'abri d'un attentat pouvant venir de ce gouffre immense que sont les dizaines d'années qui les précédèrent. Le vent qui se lève de cet âge sombre, de temps à autre, monte vers cette lampe vacillante à la lueur de laquelle grandit notre jeune civilisation. Ah! la force de la terre et du sang est vraiment redoutable. Elle est capable de nous attirer vers elle à chaque tentative d'élévation.

Certes la Science Moderne rêve, entre autres choses, d'une invention pouvant nous faire échapper au magnétisme de la terre afin de communiquer avec les autres planètes. Mais ne devrait-elle pas penser plutôt à une découverte plus grande et autrement en rapport avec le bien-être de l'homme : celle qui pourrait nous faire échapper au magnétisme du sang, dans le monde de l'organisme animal, pour que, nous élevant avec la grande Humanité, nous puissions approcher le rêve de l'Esprit pur et de toute âme libre?

Mais puisque nous vivons sous la dépendance de ce puissant pôle magnétique qu'est notre incomparable Passé (magnétisme qui englobe 49 ans ou 490.000 ans par calcul approximatif) ou notre vie animale basée sur le sang, la chasse et la philosophie du plus fort, comment espérer que s'élabore bientôt une existence où régnerait une autre loi que la loi de la jungle?

TEWFIK EL HAKIM

(Traduction de l'arabe par A. Khédry)

**La plus belle Variété
de Cadeaux pour les Fêtes**

chez

G R O P P I

Midan Soliman Pacha

et Rue Malika Farida

O P O R A

**Le nom qui vous GARANTIT
la pureté des ingrédients**

SIROPS PRÉPARÉS AVEC

DU PUR JUS DE FRUITS :

GRIOTTES-ORANGE-TAMARIN

FRAISES-GRENADINE, ETC., ETC.

**Vous les trouverez uniquement dans les meil-
leurs magasins ou en téléphonant au No. 52781**

Etablissements BOLANACHI

DISTILLERIE S. A. E.

FONDÉE EN 1884

BRANDIES Vat 20

— 30

— 1884

RHUMS SURFIN

D'HABITANT

KOMOMBO

ZIBIB — OUZO — VERMOUTH

CHERRY BRANDY

DISCOMANIE

— Jamais plus, je n'imposerai l'audition de mes disques à mes amis. Jamais plus, ils n'auront à craindre, en venant me voir, le défilé de ma discothèque. Il faudra qu'ils me le demandent pour que je me permette de faire chanter pour eux mon phonographe. Encore faudra-t-il qu'ils choisissent eux-mêmes les morceaux qu'ils désirent entendre. Alors, certes, je ne me ferai pas prier, car j'aime faire apprécier, autour de moi, les disques qui m'enchantent.

— On a bien du mal à se persuader que ses goûts ne sont pas toujours les meilleurs et que ce qui vous plaît ne peut pas toujours séduire tout le monde. C'est une faiblesse qui, à l'aide du phonographe, vous permet d'assommer convenablement tous ceux qui commettent l'imprudance de vous rendre visite.

— Cela revient à lire ses oeuvres à ses invités. Rien pourtant, n'est plus pénible que d'être obligé de s'extasier entre deux bâillements.

— J'y ai été prise l'autre jour. J'ai été victime des goûts trop personnels d'amis, qui ne me rendirent pas ma liberté avant que je n'aie dit mon opinion sur toute leur collection. Lui, était fervent de fausse grande musique. Tout y passa. Rigoletto, Manon, Cavalleria Rusticana, la Tosca, Faust, que sais-je encore ! Les voix les plus diverses m'abreuvèrent de «mers calmées» de «plumes au vent» et de «ciel luisant d'étoiles». Elle, adorait la romance et m'offrit «Ay ! Ay ! Ay !», l'inévitable, l'insupportable sérénade de Toselli, «ce n'est que votre main, madame», etc.

— L'après-midi céda la place à l'avant-dîner, entrecoupée de : «Hein ! crois-tu que c'est beau...» «Et celui-là, qu'est-ce que tu en dis?...» «Moi, quand j'entends ça, je ferme les yeux et je me laisse bercer», ou encore : «Ne trouves-tu pas, que cette musique semble venir du ciel?...» «Toi qui es sentimentale, cela doit te plaire».

— C'était à pleurer. J'étais bien obligée d'opiner du bonnet, car lorsque je tournais la difficulté en louant la qualité de l'appareil ou la beauté de l'enregistrement, cela ne faisait pas du tout leur affaire, et leur regard me faisait comprendre que j'étais dépourvue de tout sens musical.

— Pourrai-je prendre ma revanche un jour en les abreuvant de Gluck, de Debussy ou d'Albeniz ? Pourrai-je les plonger à mon tour dans des abîmes d'ennui en leur faisant ingurgiter de force la IXe ou la XIIe Rhapsodie de Liszt ou le Chant d'amour de la Walkyrie, si beau dans la voix de Marcel Thill.

— Ce n'est pas sûr. Ils sont bien capables de trouver cela également agréable. Ils sont gens à tout aimer.

— Mais la leçon ne m'aura pas été inutile et ceci me console déjà un peu.

— Ce n'est pas que je déteste le jazz, certains disques sont même très utiles dans une discothèque

pour les jours où l'on souhaite tuer sa pensée. J'aime bien les airs anglais que murmurent plutôt qu'ils ne les chantent, des chanteurs comme Jack Smith, Layton et Johnstone déjà tombés dans l'oubli. Parmi les disques que je possède, j'aime «Dans les Steppes de l'Asie Centrale», de Borodine, «Goyescas» de Granados, «La Mer» de Debussy, les concertos de Chopin, Beethoven, et tant d'autres belles oeuvres, tant d'autres belles choses. Sans oublier ces chansons si douces, si françaises : «Le Coeur de ma mie», «Le Temps des cerises», etc., etc.

— Mais j'ai compris la vanité qu'il y a à supposer que tout le monde doit être de votre avis. Je n'essaierai plus de convaincre personne du bien-fondé de mes préférences. Je ne suis plus sûre du tout d'avoir raison d'aimer tout cela et je donne d'avance mon approbation à ceux qui, si je leur octroyais de force, un petit concert à mon goût, me répondraient qu'ils n'ont pas de temps à perdre. «A chaque son vilain goût», dit un proverbe paysan. Que chacun le garde pour soi.

Maurienne

DEUX ROSES

à S.S.

*Le soleil incline son front d'or
Sur le sein pourpre de la terre,
Ce jour automnal expire,
Dans sa splendeur la nuit approche.*

*Le chardonneret dit sa dernière chanson,
Le chrysanthème jaune se joue dans l'or de la lumière
Dans l'allée, doucement souffle le vent,
Le cyprès se penche pour dire son secret.*

*Au cimetière se sont tues les prières...
La terre recouvre le cercueil,
Les mimosas exhalent leur parfum
Comme un ultime adieu.*

*Deux roses rouges échappées à la pioche
jouent maintenant dans le dernier rayon.*

AMALIA NICOLAIDIS

(Traduit du néo-grec par Marie-Jeanne Colombe)

RENCONTRES SOUS L'OCCUPATION

AVEC

ROGER MARTIN DU GARD

Printemps 1943. Au soleil de Nice, vautreés sur l'herbe des squares, les soldats italiens bâillent, fument, rient, lorgnent les filles. Toutes les femmes élégantes n'ont pas encore quitté la Côte d'Azur, mais dans les restaurants d'anciennes petites rentières en guenilles mangent des plats d'herbes cuites.

Le ciment imite des rochers où montent les escaliers qui conduisent au *Grand Palais*. C'est dans cet assez hideux immeuble de rapport qu'habite depuis de longues années Roger Martin du Gard.

Pour plusieurs générations, *Jean Barois*, puis les *Thibault* ont été des livres de chevet, une bible parfois. Leur auteur fuit le public et la gloire. Le Prix Nobel même, quand il lui fut décerné, ne rompit pas le silence dont il s'entoure. Il ne voit que ses amis. Il refuse toute collaboration aux hebdomadaires ou revues. Il n'aime pas qu'on écrive sur sa personne. Il ne tient pas à ce qu'on parle de son oeuvre.

En ces années clandestines, des amis communs m'avaient adressé à lui. Il vint lui-même ouvrir la porte de son petit appartement. Son bureau est étroit, intime, bizarrement encombré de rayons à claire-voie. Sur une planchette qui lui sert de bureau se trouvaient des feuillets couverts d'une écriture serrée: le manuscrit de l'oeuvre à laquelle il travaille depuis cinq ans, depuis la fin des *Thibault*. Ce doit être une sorte de tableau de la France au début du siècle.

Il s'était assis sur une chaise basse. Il me regardait en face. Il a les yeux très bleus. Il était bien tel que je l'imaginai: simple et modeste dans ses façons d'être et dans son esprit, ce qui n'exclut ni une force calme ni une énergie qu'on devine persévérante. Ses cheveux blancs sont rejetés en arrière. Il est grand, mince, un peu voûté. Son visage ressemble à celui de *Chardin* à l'*abat-jour*, ce portrait du peintre par lui-même.

Nous avions des amis communs. C'est d'eux que nous avons d'abord parlé; et en premier lieu de Benjamin Crémieux.

Il avait reçu sa visite six semaines plus tôt. Mme. Martin du Gard, qui lui avait ouvert la porte, l'avait reconnu dans la demi-obscurité de l'entrée. Crémieux s'en était un peu vexé. Il avait coupé sa barbe et se croyait méconnaissable.

Nous ne pouvons nous amuser de ce souvenir. Trois jours plus tôt, dans un café de Marseille, en ma présence, la Gestapo a arrêté Benjamin Crémieux. J'apprends la nouvelle à Martin du Gard. Son visage se marque de tristesse. Un Français de plus est perdu, et c'est un ami cher. Nous le croyons déjà mort. Il aura un sursis de dix-huit mois.

Les souvenirs, les amis, les victimes... Je lui dis qu'en zone Sud un Comité National des Ecrivains vient de se fonder. Il est en liaison avec le Comité de Paris, il va tenter son premier congrès à Lyon, au début de l'été.

La règle de la clandestinité était de ne révéler aucun nom propre. L'identité des vingt-cinq ou trente écrivains qui composaient alors le Comité, tant à Paris qu'à Lyon, n'était révélée à personne. J'avais obtenu de nouvelles adhésions, mais toujours «à l'aveugle»: l'écrivain sollicité ne connaissait les autres noms qu'après s'être lui-même engagé.

Nous avons décidé d'enfreindre cette règle pour Roger Martin du Gard. Mais à peine lui eus-je dit que les écrivains se groupaient dans la Résistance qu'il me donna une adhésion sans réserve. Elle avait d'autant

plus de prix qu'il refuse par principe tout engagement, qu'il s'agisse d'une organisation ou d'un manifeste.

Je lui nommai les membres du Comité National des Ecrivains. Il se réjouit d'y reconnaître la plupart de ses amis les plus anciens.

Il allait être trois heures. Je devais me trouver le lendemain matin à Toulouse près de l'écluse du canal, pour y aborder un inconnu qui aurait à la bouche une pipe vide et renversée, et à qui je dirais: «Où est le cimetière?»

L'express partait à 15 heures 38. Je me levai précipitamment. J'eus tout juste le temps encore de dire à Martin du Gard qu'on lui attribuait un petit volume récemment publié par les Editions de Minuit: *Le Silence de la Mer*.

— Ce pauvre Crémieux me l'avait déjà dit. Je n'y suis pour rien. Mais ce n'est pas trop mauvais, au moins?...

Je lui promis de le lui apporter.

Georges, que nous appelions aussi Grischka, me conduisit à la gare. C'était un garçon blond, mince, très doux, avec des yeux bleus myopes. Il avait fondé à Nice, avec l'enthousiaste et généreuse Denise Delmont — l'avocate de Guy Mocquet — nos organisations d'intellectuels, ou, comme nous disions, nos «*Etoiles*». Il s'occupait aussi d'un groupement antiraciste. C'est pour celui-ci qu'il avait souvent rencontré Martin du Gard. Il n'avait jamais trouvé en défaut sa générosité, ni son courage.

Nice encore et le ciel toujours bleu. Mais c'est l'automne. Les Italiens ne sont plus occupants mais prisonniers. A Vence, où j'ai vu Henri Matisse, les SS en uniforme noir à tête de mort sont installés dans les «*American Tea Rooms*» et y boivent de la bière.

J'ai retrouvé Denise Delmont. Mais non plus ce pauvre Georges. Il avait cet été-là délaissé nos «*Etoiles*» pour fonder un groupe de francs-tireurs et partisans. La Gestapo l'a pris la semaine dernière. On vient de retrouver dans un terrain vague de banlieue son jeune cadavre torturé, brûlé, brisé...

Une grande tragédie se joue depuis trois semaines devant ce décor de mer et de palmes, dans ces villas d'une baroque blancheur. Celui qui rentre tard heurte sur les paliers des familles endormies. Durant ce Moyen Age les églises sont les lieux d'asiles, hélas précaires, où les femmes et les enfants campent jour et nuit.

Chaque jour un nouveau train quitte la gare. Les wagons ont des fenêtres grillagées et un plancher couvert de chaux vive. Ils sont pleins d'un chargement de bétail humain qui roule vers les abattoirs pour juifs de Maideneck ou d'Auschwitz.

Roger Martin du Gard me dit ces horreurs et s'en indigna. Puis il en vint à ses inquiétudes. La guerre finira-t-elle avant l'extermination d'une partie des Français? Les combattants des maquis réussiront-ils à former une armée sans que les forces allemandes ne les écrasent ou ne massacrent la population civile?

La barbarie des temps, la grande espérance déçue que fit naître jadis le message de Wilson, l'avenir des offensives soviétiques, les possibilités d'un débarquement, tels furent les thèmes de la longue conversation que nous avons eue ce jour-là. La clandestinité m'empêcha de rien noter, et je ne retrouve plus dans ma mémoire que des bribes de phrases...

Nous nous étions vus plusieurs fois, durant cet été 1943. Je lui avais appris des nouvelles, des emprisonnements, des morts. J'avais fait copier pour lui *Le Silence de la Mer*. Il l'avait lu. Il m'avait dit qu'il était fier qu'on lui eût attribué un tel livre.

Ces jours d'octobre, j'avais fait ce voyage pour lui donner un compte-rendu du troisième congrès du Comité National des Écrivains de la zone Sud. Il s'était tenu à Lyon, à «*Confluences*», chez René Tavernier, par une belle après-midi de septembre. Nous y avions vu André Rousseaux, Andrée Viollis, Jean Cassou, qui avait excusé Malraux, Albert Camus, Aragon et Elsa Triolet, le Père Bruckberger, Henry Malherbe, Pierre Seghers et Jean Prévost, large et robuste, qui s'inquiétait des premières chutes des neiges dans son maquis du Vercors... Pierre Emmanuel était venu de Dieulefit sans pouvoir nous rejoindre, faute d'une adresse exacte.

Martin-Chauffier, secrétaire du Comité des Écrivains, avait présidé la réunion. Martin du Gard me demanda longtemps des nouvelles de cet ami pour lequel il avait la plus grande estime. Puis je lui dis nos décisions, nos projets. Je lui tendis les derniers numéros de nos *Étoiles* clandestines, les premières brochures de notre *Bibliothèque Française*.

Nous avons aussi parlé de la mort et du supplice de notre pauvre ami de Nice, le doux Grischa. Martin du Gard venait de lire le *Crime contre l'esprit*, que nous venions de faire imprimer à Toulouse au prix des plus grandes difficultés. Il me dit son émotion. Il tint à me faire préciser les preuves que nous avions d'un fait auquel son esprit droit et loyal se refusait: la présence de Pucheu guettant les aveux auprès de Politzer supplicié... Il n'avait pas voulu croire à tant de barbarie.

Antibes, au printemps 1944. Du square on peut voir la mer, qu'à Nice cachent des remparts de ciment. Le maréchal Rommel vient de les inspecter et a déclaré infranchissable le mur de la Méditerranée. Les environs du viaduc d'Anthéor sont si bombardés qu'ils ressemblent à Verdun. Bientôt la Gestapo va accrocher des pendus sous les arcades de la place Masséna.

Martin du Gard est assis près de moi sur un des bancs du square solitaire. Il tient à la main *Le cahier noir* de Mauriac et *Les Amants d'Avignon* d'Elsa Triolet, que m'a donnés pour lui Mme Desvignes, des «*Éditions de Minuit*». Une fois de plus je lui dis les nouvelles, les héros, les emprisonnements, les morts.

«*Vous êtes un de mes liens avec le monde*», me dit-il. Et il ajoute: «*Vous souvenez-vous de l'ami que vous avez aperçu chez moi lors de votre dernier voyage. C'est un professeur de l'Université de Budapest. Un Juif. La Gestapo l'a pris. J'ai tout tenté...*»

Je sais qu'il fit pour celui-là, et pour cent autres, qu'il ne connaissait pas toujours, cent démarches, toujours prêt qu'il est à se dévouer aux hommes. Mais : n'aime pas que cela se répète, et sans doute me reprochera-t-il d'en avoir parlé.

Nous parlons de ses amis allemands, antinazis traqués en France par la Gestapo, et surtout de Rudolf L... président de la Société des Gens de Lettres. Il le sait prisonnier, condamné à mort... Je saurai plus tard qu'il s'évada à la veille de son exécution...

Septembre 1944. La voiture, qui porte le fanion tricolore des F.F.I., roule dans la vallée du Célé, aux belles falaises. Nous avons traversé l'ardente Cahors. Aux carrefours, des jeunes gens aux armes et aux uniformes hétéroclites nous arrêtent et nous demandent nos papiers.

Nous avons traversé une France pavoisée et joyeuse, toute à la grande fête nationale de la libération. Mais à chaque ville nous avons appris la mort d'un ami cher ou des massacres affreux. Nous avons traversé dix villages brûlés par les SS. On nous a dit l'histoire de cette femme de quatre-vingt-quatre ans qu'on porta dans son fauteuil pour aller la pendre...

Nous nous arrêtons devant une grande maison humide, un peu délabrée. Le salon est vide. Nous sonnons une cloche. Martin du Gard et sa femme apparaissent à une fenêtre.

Le romancier a vécu dans cette maison du Lot les derniers mois de l'occupation. Son gendre, Maurice de Coppet, vivait à Figeac depuis 1940. Il était membre du Comité de Libération. Ce département fut l'un des premiers en France à chasser les Allemands.

«*Nous sommes précisément arrivés à Figeac cet horrible jour d'avril...*»

Martin du Gard me répète l'histoire: la sous-préfecture cernée par les nazis, la quasi-totalité de la population mâle: huit cents hommes, prisonnière et déportée. Puis les horreurs qui suivirent: les massacres de Linac, de Predeignes, de Terroux, autant d'Oradours...

Martin du Gard fut l'un des premiers Français à tenir entre ses mains le dossier des otages de Chateaubriant. On m'a répété qu'il en dit, avec émotion: «*Tout ceci passera dans mon oeuvre...*»

Cette oeuvre, le livre dont il poursuit l'édification, a progressé durant cet été de la libération. Un accident qui obligea Mme Martin du Gard à séjourner trois mois à l'hôpital de Figeac, les combats et les massacres du Lot n'ont pas interrompu son travail. Il n'est pas mécontent du point où il a pu le conduire, et c'est sans nous y faire croire qu'il dit avec ironie:

— Ce n'est pas un roman, c'est une oeuvre posthume.

Le courrier et les journaux parviennent encore difficilement dans la vallée du Célé. Pour la dernière fois je remplis mon rôle de messager.

Jean Prévost est mort pour la France, comme Benjamin Crémieux. Martin-Chauffier est déporté en Allemagne et nous craignons de ne plus le revoir. Mais Malraux a échappé à la fusillade, et Cassou, que nous avons cru voir succomber sous les coups de crosses allemands, revient lentement à la vie.

Nous avons pris congé. Les feuilles jaunissaient sur les Causses. Martin du Gard se préparait à rejoindre Nice.

Je l'imagine aujourd'hui dans son petit bureau entouré de rayonnages, qui poursuit son livre, son tableau de la France. Et je suis sûr par avance que, dans l'époque déjà ancienne qu'il décrit, nous trouverons le reflet de l'héroïsme et des souffrances des années clandestines. Car ces luttes et ces malheurs ont tout changé, notre passé comme notre avenir.

GEORGES SADOUL



POÉSIE

*La race des palais des splendeurs et des fêtes,
Des balcons de lumière élue race des prophètes,
La piscine au soleil et ses fluides rumeurs,
Avec un parc sauvage et de puissants rameurs*

*La chevelure courbe ondulée de métal,
Qui descend de la tour... avec le son brutal
Des cothurnes sanglants, et les pas sur la pierre
aux couloirs meurtriers, des fanfares guerrières*

*Au jardin constellé la princesse exotique
Avec un pot de verre entreprend nostalgique
La cueillette des fruits de saveur érotique
De visions bienheureuses et de songes prophétiques.*

ROGER BARBE

TROIS POÈMES

DE

JOHN GAWSWORTH

Descendant par sa mère de Mary Fitton qui passe pour avoir été la fameuse Dame brune des sonnets de Shakespeare, membre de la «Royal Society of Literature», premier rédacteur-en-chef de l'*English Digest* (1939-41), John Gawsorth est un des poètes les plus représentatifs de la poésie anglaise d'aujourd'hui. Ses poèmes, d'une fluidité lyrique très attachante, témoignent d'une imagination singulière secondée par une virtuosité bouleversante. Lascelles Abercrombie a écrit de lui: «...sa poésie est tout simplement de la poésie, ce que la poésie a été (et sera toujours). Il y a, dans ses vers, de la beauté propre, réelle et subtile». Les hasards de la vie militaire — John Gawsorth est officier dans la R.A.F. — ayant fait traverser l'Égypte à ce poète qui se trouve en ce moment en Asie sud-orientale, nous donnons une traduction inédite de quelques uns de ses poèmes illustrant un aspect de son oeuvre diverse.

LA BRANCHE PENCHÉE

*Où que j'aïlle,
Là tes pas vont aussi.
Dans tout silence,
Dans tout bruissement
De la verte ramille,

Si d'autres parlent,
Je n'entends pas, je ne vois,
Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit,
Nulle autre que toi.

Feuille de ma feuille,
Arbre de mon arbre.
Tu es pour moi
La branche courbée de l'émoi.*

DISTINCTION

*La rosée sur le tissu d'un songe,
La perle sur la mousse du vin,
L'atome sur un spectre solaire,
Dans son pleur — tout ceci est mien.

Le cri dans le caquet d'un paon,
Le coup de dague dans l'âme d'un verset,
Le vice dans la morsure d'une fouine,
Dans mon rictus — tout cela est d'elle.*

CHANT

*Une femme aimante est un arbre
dont les branches touchent l'infini,
vous embrassant et m'enlaçant.

Autour de nos coeurs son lierre rampe,
de partout de nos veines dégoutte sa résine,
jusqu'à ce que nous chavirions dans son sommeil
[sans rêve.

Éveille-toi lentement dans ce lit vert-trouble,
éveille-toi lentement et sois reconforté:
il n'est pas mort celui qui se meurt de beauté.*

JOHN GAWSWORTH

(Traduits par Jean Moscatelli)

THE "V" TAILOR and OUTFITTER

MANAGOS

(Directeur P. V. GIOVAS)

TAILLEUR

pour Militaires et Civils
Confection hommes et femmes
Equipements de Camping

LE CAIRE

43, Rue Kasr-el-Nil

(près de la Barclay's Bank)

Tél. 45632

R. C. 49852



**EXECUTION DES COMMANDES
URGENTES EN 24 HEURES**



BANQUE BELGE & INTERNATIONALE EN EGYPTE

S. A. E.

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit L.E. 1.000.000

Capital Versé L.E. 500.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39

Siège à ALEXANDRIE 10, Rue Stamboul - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL ENTIEREMENT VERSE..... L.E. 300.000

RESERVES L.E. 100.000

Siège Social : LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993

Téléphones : Direction : Nos. 54700 55410.

Portefeuille, Change No. 41671

Succursale : à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.

Téléphones : Direction : No. 20932

Changes, Marchandises, Recouvrements : No. 22370

Portefeuille, Renseignements, Caisse : No. 28197, Titres, Positions : No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets.

Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

“ COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX ”

Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

ENTRETIEN AVEC MARC BLANCPAIN GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

Nous sommes heureux de publier cet entretien avec Marc Blancpain qui fut quelque temps professeur au lycée français du Caire. Marc Blancpain est en effet l'auteur d'un roman intitulé «Le Solitaire», où il conte l'histoire d'un de ces types humains au caractère exigeant et ombrageux, né pour la vie ardente, et qu'un sort impitoyable conduit malgré lui vers une destinée sans issue.

Marc Blancpain, depuis cet entretien, a publié dans «Esprit» un conte intitulé: «La veuve, les vaches et le gefang». Ce conte n'ajoutera rien, croyons-nous, à sa renommée. Quant aux notes qu'il donne aux pages suivantes de la même revue, elles sont bien dans le ton que nous lui avons connu: directes et toutes d'une pièce. D'autre part, sa collaboration à «Esprit», révèle une tendance qui, semble-t-il, se serait développée en lui ces dernières années. (N.d.l.r.)

Marc Blancpain a commencé sa vie d'homme par des voyages à l'étranger. Suisse, Chine, Egypte. Exils volontaires qui précéderent, dès l'âge de vingt-deux ans, l'exil forcé de quarante-trois mois de captivité, plus de dix ans d'éloignement au total, durant lesquels il ne cessa d'observer la France, ses hommes et leurs problèmes vitaux, à travers les optiques les plus variées que lui procuraient les différences de civilisation, de climat, et les événements mondiaux de tout ordre qui marquèrent ces années avant-coureuses de la guerre.

— Quand on est exilé, volontairement ou captif, on se fait une image de son pays qui ressemble fort à celles des êtres chers dont on garde le souvenir vivant: seules demeurent l'économie et l'architecture du visage, la ligne du front, l'expression du regard; les détails en surcharge et les bouffissures disparaissent, on ne conserve en soi que la vue de l'essentiel et le jugement devient ainsi plus sain et plus sûr.

Marc Blancpain a ainsi transformé tous ses pays d'exil ou de voyage en autant de postes d'observation. Et c'est ce qui fait qu'il ne parle guère de souvenirs de voyages, qu'il ne conte pas d'anecdotes. Il n'a pas le langage de quelqu'un récemment revenu en son pays; on dirait plutôt qu'il donne des nouvelles de France à un voyageur depuis trop longtemps absent.

— Ce à quoi j'ai assisté, durant les années qui ont précédé ma captivité, poursuit-il, c'est au spectacle de l'homme emporté dans le flot social, c'est à la liquéfaction des liens sociaux en Europe. La société «France» était une société qui se dissolvait, les liens sociaux disparaissaient. Mais l'homme français, travailleur, compagnon ou penseur, est la meilleure variété d'homme qui soit au monde.

— A travers les problèmes généraux et les événements mondiaux, c'est l'homme lui-même, l'individu, que vous avez donc observé. Et de ce point de vue, vos années de captivité ont dû vous être un merveilleux champ d'observation?

— Ce fut pour moi une extraordinaire expérience humaine. Dans la vie sociale normale, on côtoie les hommes sans remarquer entre eux les différences fondamentales. La vie courante et nos occupations nous en empêchent. Au contraire, là-bas, chacun étant dépouillé, ne gardait de lui-même que ses formes naturelles, que l'essentiel de sa personnalité. Le cœur de chacun apparaît comme une sorte de bocal transparent. Je ne voudrais pas avoir l'air de faire une statistique, mais si vous voulez, à titre d'exemple, je puis vous dire que sur 1.000 captifs, 200 ne jouent pas au bridge, 700 ne jouent qu'au bridge, et 100 seulement se livrent à des activités diverses où apparaît leur volonté créatrice.

— C'est en captivité que vous avez écrit *Le Solitaire*. Ce roman doit-il le jour à cette circonstance particulière?

— *Le Solitaire* est mon premier roman. Et c'est volontairement que j'ai attendu d'avoir trente-cinq ans pour écrire. Je ne voulais pas le faire avant d'avoir vécu. Je voulais à tout prix éviter l'autobiographie manquée que, presque inévitablement, est le premier roman d'un jeune homme. J'ai écrit *Le Solitaire* en captivité, mais je l'aurais écrit n'importe où à la même

époque. D'ailleurs, je ne l'ai composé que durant le dernier hiver de mon séjour au camp.

— Vous n'aviez rien écrit auparavant?

— Si. Des essais, que je poursuis. Mais je ne les publierai que plus tard, lorsque j'aurai édité plusieurs romans, dans cinq ans peut-être, ou dans dix ans.

— Est-ce que vos prochains romans auront ce même caractère d'intimité psychologique que *Le Solitaire*, ou seront-ils en rapport plus direct avec ces préoccupations dont nous parlions tout à l'heure?

— Mes prochains romans seront en effet des œuvres de jugement social et politique. Bientôt je vais publier un recueil de contes sur les prisonniers et leurs gardiens, où, par des anecdotes, je veux montrer les différences de caractère et de conception de la vie qui séparent le Français et l'Allemand. Dans un second roman, *Maturité*, roman de l'année 1938, je ferai un tableau de la France vue d'Egypte et de cette liquéfaction des liens sociaux dont je vous parlais.

Marc Blancpain prépare en outre un troisième roman: *Catherine*, qui sera, dans la chronologie des événements, la suite de *Maturité*.

— Mais j'apporterai aussi dans *Catherine*, précise-t-il, un soin particulier à la technique de la composition. J'ai écrit *Le Solitaire* d'un seul jet, en trois semaines. Puis, comme disent les ménagères de leurs confitures, je l'ai laissé «reposer» pendant trois mois. Je l'ai alors repris et j'ai supprimé dedans la valeur de 120 pages environ, de détails, de commentaires, qui n'ajoutaient rien d'essentiel à l'action ni à l'étude psychologique du personnage. C'est ce qui a donné à mon roman cette tournure elliptique que j'affectionne particulièrement et que je veux développer dans *Catherine*, qui sera composé de tableaux séparés ayant leur signification et leur poids propres.

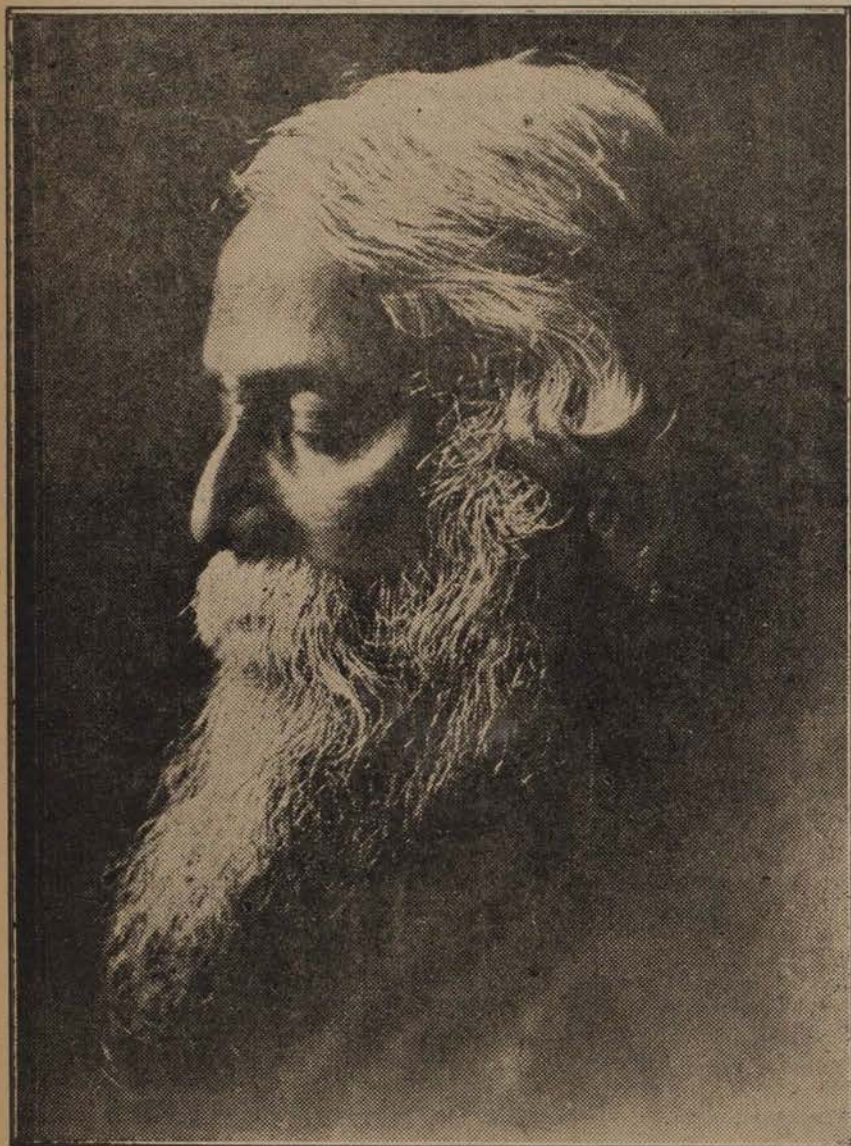
MAX AUBRY

A ses abonnés,
lecteurs et amis

la semaine égyptienne

présente ses vœux les
meilleurs pour 1946.

8 MAI: ANNIVERSAIRE DE TAGORE ET JOUR DE LA VICTOIRE



Dernier portrait de Rabindranath Tagore

Si Tagore avait vécu, il aurait eu 86 ans aujourd'hui. Plût au ciel qu'il eût été encore en vie à l'heure où la lutte a cessé à l'Occident! Alors cette faible voix d'homme qui parlait de paix mais que les cris aigus de la propagande étouffaient, aurait gagné de la force par son appui. Gandhi ne serait pas seul à rappeler au monde que l'histoire de la culture humaine est l'histoire du passage de la violence à la persuasion. Les intellectuels auraient marché à la suite de Tagore et les masses auraient suivi Gandhi. Entre la sentinelle qui veille sur la tour et le chef non-violent de la foule pacifique, la forteresse qui est loin d'être en ruines aurait été sauvée malgré tous les assauts. Le message de Tagore demeure, sans doute, mais le monde a besoin d'un symbole vivant.

Il est surprenant de constater qu'en dépit de la situation particulière de l'Inde, les chefs hindous, dans la pensée comme dans l'action, ont toujours gardé des points de vue universels. Ils ont été nationalistes, sans doute, chacun d'eux travaillant à sa manière pour l'indépendance de l'Inde, chacun s'étant imprégné de l'influence occidentale et l'ayant rejetée. Cependant il y a eu seulement, pendant une centaine d'années, à peine deux exemples de mouvements d'un caractère purement et exclusivement national délibérément di-

rigés contre l'Occident, et il n'y a pas eu un seul chef authentique qui ait conseillé à ses disciples de briser les liens par lesquels l'Inde se rattache au reste du monde.

Il est même possible de dire, en s'appuyant sur des faits, que tous les chefs éminents de l'Inde ont positivement pris parti pour l'unité du monde. Leur politique n'a été qu'une longue plainte parce qu'ils n'étaient pas capables d'agir en accord avec cette conviction. Ainsi leur nationalisme est toujours subordonné à des considérations plus larges, plus étendues et plus immuables que l'accumulation de visions individuelles, de points de vue et d'apports personnels.

Je ne veux pas suggérer qu'il n'y ait jamais eu de haine; en fait, la haine a grandi dernièrement, mais le point de vue international, ou mondial si l'on veut, reste toujours le point de vue de la culture et de l'esprit hindous.

Rajah Ram Mohan Roy était si heureux à l'annonce de l'indépendance d'un des Etats de l'Amérique du Sud qu'il offrit un grand dîner à Londres où il se trouvait à titre d'Ambassadeur de l'Empereur dépossédé des Indes. Dadabhai Naoroji, membre du Parlement Anglais, s'intéressait autant aux affaires de sa circonscription électorale et à la politique étrangère des pouvoirs occidentaux qu'à la grande pauvreté de l'Inde. Ranade, Gokhale, Sir Syed Ahmad, Surendranath, Phirozshah Mehta, tout ce groupe de grands patriotes, maintenant qualifiés du nom de «libéraux», aimaient l'Inde en tant que partie intégrante de la plus grande unité du monde.

C'était la signification culturelle du mot «loyalisme». Les extrémistes mêmes, sous la conduite de Tilak, n'ont jamais voulu exprimer, par leur intransigeance politique et leur modération sociale, autre chose que ceci: Pour remplir son rôle dans le monde d'une manière efficace et digne, l'Inde doit puiser sa vie et sa sève dans le sol de ses traditions. De là cette insistance sur le caractère hindou de la politique de l'Inde depuis 1907.

Le mouvement terroriste a, sans aucun doute, dépassé la mesure. Mais si on lisait les écrits remarquables de Sri Aurobindo, de Bepi Chandra Pal et Lala Lajpat Rai, de tous ces chefs qui ont été, prétend-on, des sympathisants secrets du mouvement, dans l'élaboration de la philosophie du nationalisme ou de la Renaissance hindoue, il apparaîtrait que leur politique spiritualisée, en dépit de leur intense ferveur nationaliste, était plutôt une technique de discipline spirituelle qu'un programme de résistance et de prise de pouvoir. Un tel programme aurait naturellement séparé l'Inde de l'humanité en l'attachant trop à la solution de ses propres problèmes.

Sri Aurobindo a été le grand correctif de ce nationalisme étroit, dévoué seulement à ses seuls intérêts terrestres.

Les sympathies politiques de Tagore allèrent d'abord aux extrémistes, parce qu'il pensait que la dignité de l'Inde lui défendait l'attitude de quémandeur et exigeait au contraire que l'on prenne soin de ses ressources intérieures, maintenant dormantes. Elles ont préservé silencieusement à travers toutes les vicissitudes et aidé activement le développement de la culture hindoue. C'est ainsi que Tagore a plaidé pour que l'on fasse usage de la langue locale dans toutes les conférences, qu'il a demandé à tous les nationalistes de retourner dans leurs villages, de parler aux gens avec les mots qu'ils connaissent, d'être avec eux et l'un d'eux, de faire revivre les habitudes de vie coopérative, de se faire les avocats du costume national, d'utiliser les produits hindous, etc. Il a lui-même fondé Shanti Niketan

ou «la demeure de la paix». C'est un centre d'éducation en accord avec les traditions de l'Inde et qui répond aux besoins du pays. Il y a fait revivre l'art populaire, ses chants, ses drames et ses fêtes.

La politique doit être indianisée, disait-il. Pour ce faire, il a prêché par ses écrits, en prose et en vers, par ses histoires, ses drames, ses essais, ses discours pour que la politique puisse devenir partie intégrante d'une vie hindoue plus pleine, plus complète. Un point de vue si organique, sociologique pourrait-on dire, des problèmes hindous, les élargit et les élève. Il est intéressant de remarquer que l'exposé de la technique de la résistance aux abus de l'autorité qu'il place dans la bouche d'un personnage d'un de ses drames, personnage d'un caractère religieux, est particulièrement hindou dans sa non-violence, sa facilité à être employé par le faible contre le fort, dans la doctrine du *satyagraha*, «combat de la vérité» communément appelé résistance passive.

On ne sait pas si Gandhi a lu cette pièce, mais elle est sans aucun doute l'une des plus frappantes prévisions d'histoire.

Quoiqu'il en soit, le nationalisme de Tagore, même dans sa première phase extrémiste, n'a jamais été exclusivement politique. Peu à peu, même cette enveloppe outrancière tomba, Tagore devint impopulaire auprès d'une certaine classe de ses compatriotes qui étaient à l'origine les produits d'un gouvernement étranger et qui continuaient à s'engraisser à ses dépens tout en l'attaquant. La critique de Tagore portait sur la valeur de la personnalité qu'il voyait sacrifiée sur l'autel d'un parti à cause de cette haine organisée. Il fit un pas de plus quand, avec une indignation prophétique, il anathémisa le nationalisme et l'Etat nationaliste. Beaucoup attribuèrent cette indignation à son nouveau culte: l'internationalisme. Aujourd'hui toutefois, si l'holocauste dont nous sommes témoins est une leçon pour l'humanité, si la raison humaine ne se laisse pas obscurcir par la sympathie qui se glisse, furtive, pour la puissance de l'Allemagne vaincue, sympathie plus naturelle à une âme d'esclave qu'à un être de pensée claire et digne, si l'esprit arrive par l'étude à cette conclusion que la seule raison pour la carrière de violence est due plutôt à son désir désespéré d'être un Etat nationaliste aux dépens de l'unité de la civilisation et de la culture européennes qu'à la perversité de ses rivaux empiétant sur ses privilèges, en résumé, si l'on pense froidement et d'une manière désintéressée à cette crise de l'humanité, alors il faut que tous ceux qui ont pour but d'assurer la paix du monde se souviennent de l'analyse que Tagore a faite de cette tragédie et de sa diatribe contre l'Etat nationaliste.

Parmi ceux-là, plaçons d'abord les Hindous. La destinée de l'Inde, qui est la conséquence de l'histoire indienne, est liée à la paix, et celle-ci doit être préparée, ne serait-ce que par économie d'effort, à la manière hindoue. Cela ne veut pas dire qu'il serait bon de revenir aux anciennes traditions — Tagore les critiquait autant que n'importe qui des réformateurs radicaux — ni que cela implique qu'on se détourne de l'Occident; Tagore n'a jamais cru à la décadence de l'Ouest et il n'avait pas tort. Ce qu'il y a d'hindou en Tagore, jaillit de cette appréciation de la grandeur de la culture hindoue et du développement de sa synthèse par l'assimilation du divers et de l'étranger, de sa foi profonde dans le message de spiritualité universelle qui a rendu l'Inde capable et continuera à la rendre capable de s'élever au-dessus des phases sombres de son histoire et d'illuminer en même temps l'histoire de l'humanité.

Il y a une immuable raison historique derrière cette foi si noble. La culture européenne, avant qu'elle fût divisée et devint une collection de cultures particulières, avait son unité et tous les Européens ont depuis lors cherché à la reconstruire. La culture hindoue aussi a une unité. En fait, cette unité a été plus stable, plus persistante, plus compréhensive et plus pénétrante que l'unité de la culture européenne. Ceci peut, en un sens, être une indication du pauvre développement de l'Inde

au point de vue matériel. Néanmoins c'est un fait historique et, dans les deux cas, un principe fondamental doit avoir inspiré les deux unités, et toutes les fois que ce principe a été abandonné ou rendu inopérant, les deux unités se sont invariablement brisées. Ce principe fondamental c'est l'humanisme. En Europe, il a été le don de la culture gréco-latine, avec son anthropocentrisme et la construction de l'ordre humain. Il a reçu son ardeur et son sens de l'hébraïsme, de la chrétienté paulinienne et de la vie du Christ, son dynamisme du commerce, des métiers et de l'industrie, et ses idées de justice sociale, du socialisme. Dans l'Inde, les sources de l'humanisme ont été différentes: de la race dravidienne, il a reçu le sens et l'habitude de la vie communale; des Aryens, l'affirmation du pouvoir humain; des Hindous, la stabilité sociale et l'ordre hiérarchique; des Bouddhistes, la compassion pour la souffrance humaine; des Jains, le respect de la vie et le sentiment de l'unité humaine avec la vie animale et la vie de la nature entière; de l'Islam, la démocratie sociale; de l'Occident, un renforcement de la dignité de la personnalité humaine.

Ces deux cultures, dans l'Occident et dans l'Inde, ont eu leurs déviations, mais toutes les deux ont été essentiellement humanistes. Les Hindous ont probablement plus insisté sur l'affiliation de l'homme à la Divinité. Même alors l'idéal chrétien d'humanisme est pratiquement le même. Si l'on acceptait la différence entre l'humanisme hindou et l'humanisme protestant de l'Occident sur la relation de l'homme avec la Divinité, il serait plus aisé d'expliquer la plus grande durée des traditions de l'humanisme hindou et leur plus grande résistance à des cataclysmes anti-humains. Les Conférences de Tagore sur la «Personnalité» soutiennent la même opinion.

Il y a une différence encore plus certaine entre la conception indienne de l'unité créatrice de la personnalité et la conception occidentale de l'évolution créatrice des individualités spécifiques. Cette différence s'ajoute seulement aux titres que l'Inde possède pour aider au développement de l'Unité Créatrice. N'est-ce pas le grand besoin de notre âge? Une union doit être forgée de tout le discontinu et de tout le divers, et le terrain de cette union devra être l'humanisme, la rénovation de la première croyance de l'homme dans son pouvoir à créer l'unité. Tagore aurait dû voir cette heure et alors deux voix au lieu d'une auraient parlé au nom de l'humanité. Affirmer la foi en l'homme, c'est dire que les forces non humaines, anti-humaines doivent se rendre sans conditions à l'esprit éternel de l'humanité.

D. P. MUKERJI

LA SAISON DES PLUIES

*Mon coeur, voici venir l'orage d'été,
voici venir ton orage!
Avec une joie terrible, la danse tumultueuse s'abat,
prête à briser toutes barrières.
Le bel enchanteur s'avance vêtu d'un vêtement
[d'effroi,
et ses boucles emmêlées emplissent le ciel,
Comme si celui que ton coeur appelle s'en venait,
apportant avec soi la destruction.
Ton ciel était sans musique,
il était torride et desséché;
ton coeur semblait éclater de soif,
et ta terre était craquelée de sécheresse.
Viens, éveille-toi, ô désespéré,
secoue les fers de ta torpeur!
Voici venir le compagnon de route,
riant d'un rire qui pénètre toutes choses!*

RABINDRANATH TAGORE

Au Lycée Français du Caire

L'ÉCOLE DE PARIS



GEORGES SABBAGH - *Portrait du Peintre*

Le Vendredi 23 Novembre le peintre Georges Sabbagh parla au Lycée Français du Caire de l'École de Paris et de son évolution.

De cette excellente conférence, nous sommes heureux de publier un extrait sur la BEAUTÉ dont nos lecteurs apprécieront la portée.

N. d. l. r.

La beauté peut être intrinsèque et indépendante du plaisir qu'elle nous donne. Pour beaucoup, elle est conformité, conformité correspondant à un idéal porté en soi ou acquis d'après des lois préconçues (ce qui d'ailleurs n'offre aucune garantie). Par contre le créateur lui apporte une expression nouvelle. Il nous révèle avec passion une vérité ne ressemblant à aucune autre. Il impose une dignité neuve de la création, il invente un langage et donne des lois au monde des apparences, il apporte, comme dans un rêve, un univers dépouillé, vierge, connu de lui seul. Il bouscule les données établies antérieurement, il renie les formes de métier et de conception pour imposer une architecture rigoureu-

se, résultat de la force de son imagination et du grand souffle qui l'anime. Il est emporté d'autorité vers des régions inexplorées encore, en se soustrayant énergiquement aux règles en vigueur et à une esthétique factice.

Les yeux grands ouverts, l'esprit en éveil, il cherche à dégager sa personnalité qu'on a voulu étouffer.

Il obéit à une voix intérieure qui lui donne la faculté de se reconnaître et de vaincre toutes les résistances des enseignements pré-établis et caducs.

Sa production du début qui, pour être encore hésitante, a déjà toute la force de la vie en marche et lui confirme qu'il est dans la bonne voie.

Le vrai novateur frappe de stupeur le public qui voit en lui une sorte de monstre. Il soulève l'indignation après avoir excité les rires, mais lui, fort de son élan visionnaire, passionné, il poursuit son chemin sans préoccupation, sentant profondément la main du génie sur laquelle il s'appuie.

Regarde-t-il, voit-il? Nul ne le sait. C'est un chant qui vibre en lui. La nature qu'il peint semble libérée, dégagée du poids de la terre. Il s'élève vers le ciel de l'impossible. Il saisit l'insaisissable. Il explique l'explicable. Créer pour lui est le point culminant de la puissance. C'est par là que l'homme se rapproche de Dieu. L'oeuvre de l'esprit contient en elle le principe de l'éternité, elle divinise celui qui la conçoit, elle fait partie de ce monde indestructible que la pensée humaine a créée à côté du monde réel. Dans la production du cerveau, l'homme donne ce que l'âme contient de plus pur, de plus élevé, (la méditation, la volonté, la persévérance, la douleur quelquefois). Le monde visible ne lui suffit plus, il veut escalader le ciel. Contemplatif, rêveur, il suit son rêve, son rêve à lui, le rêve de ses idées, le rêve de ses sentiments.

Mais voilà que l'opinion se transforme avec le temps. Des critiques éclairés (ils sont rares, mais il y en a), des critiques doués d'une sorte de divination affrontant les haines d'une foule hostile et redoutable, défendent, encouragent, et, jour après jour, épaulent le nouveau venu.

L'art nous dit Rodin est une magnifique leçon de sincérité, il nie, il tue le conformiste.

Il semble de prime abord impossible de ramener à l'unité toutes les formes de la Beauté, tant elles sont nombreuses, diverses, et les objections viennent de ce que l'on veut déterminer une seule forme d'art à l'exclusion des autres. Et cependant ne doit-on pas tenir compte des conditions de vie, de l'âge et de ses transformations, de l'éducation, du développement de la culture, du caractère, du tempérament, de l'intelligence et pour finir, de la somme des événements exceptionnels, grands ou petits, heureux ou malheureux qui constituent la personnalité de l'artiste;

La Beauté, il est vrai, est une, mais si complexe qu'elle en devient multiple. Elle est difficile à rencontrer, plus difficile encore à fixer, elle subit toutes sortes de métamorphoses mais ne varie pas dans son essence.

«Il y a autant de Beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur». Je cite encore STENDHAL.

GEORGES SABBAGH

De profundis

JUAN SINTÈS



Juan Sintès par lui-même

Sintès n'est plus. Mort depuis une semaine environ, sa disparition constitue pour l'Art une perte considérable, car cet artiste était un des maîtres de la sculpture aussi bien que de la peinture.

En annonçant son décès, un journal du matin nous apprenait en même temps que Sintès fut le premier à introduire l'art de la caricature dans le domaine de la politique égyptienne. En vérité, tout le monde connaissait l'homme. Célèbre dans le monde des lettres aussi bien que dans celui du journalisme (revues et journaux avaient toujours recours à sa plume pour illustrer leurs idées) son talent inégalable fut consacré dès sa prime jeunesse par une foule de lecteurs.

Pour nous aucune vie d'artiste n'offre plus de surprises, à qui voudrait l'étudier. D'origine espagnole, il vint en Egypte il y a quarante ans. Son talent artistique s'épanouit sous le climat de ce pays cependant que s'affermissait sa personnalité, qui était toute douceur. De tempérament calme, il préférait la compagnie de l'Art. Professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, fondée par S.A. le Prince Youssef Kemal, il était pour ses élèves la bonté même, un ami, un frère.

Puis, voilà une surprise: Attiré dans l'arène politique, ses dessins apparaissent dans la revue «Al-Kachkoul». Sans doute espère-t-il, ce faisant, frayer un chemin à son talent artistique et lui assurer la place qu'il mérite. La revue, qui est à ses débuts, est bien vite connue grâce aux caricatures de Sintès. En moins de deux ans, elle devient un facteur important dans la lutte des partis, la concurrente des plus grands quotidiens. Nonobstant leur sens politique, ces caricatures ont le don de plaire au lecteur, quelle que soit sa couleur partisane. Tout le monde convient de leur valeur

artistique, en mesure profondément la portée et se sent pris de considération pour l'artiste.

Sintès cherchait avant tout la note ridicule qui se cachait sous la personnalité qu'il désirait peindre et s'efforçait de déceler les points faibles de son âme. Puis il transposait tout cela avec une maîtrise qui forçait l'admiration. C'était là d'ailleurs le caractère propre aux dessins de Sintès, ce qui en faisait vraiment des oeuvres d'art. On le connaissait aussi pour une autre qualité qui lui était particulière: il avait sa manière à lui de composer et de limiter ses lignes. Ses dessins avaient la forme de petits tableaux très artistiques. Quant aux personnes qui défilaient sous sa plume, elles apparaissaient presque toujours dans une ambiance harmonieuse qui lui permettait de tirer le maximum d'effet comique, tout comme le contraste créé par une musique calme et pénétrante qu'on entendrait en même temps qu'un monologue hilarant...

Il écrivait lui-même la légende de ses caricatures. En quelques mots, il avait le don d'exprimer ce que ne pouvait dire un article. Son dessin était donc à la fois un dessin et un essai où s'exprimaient l'éloquence d'un esprit critique, une philosophie pleine d'ironie qui était la vie même prise sur le vif bien que revêtant un masque rieur.

Et comme Sintès frayait avec les milieux ouvriers aussi bien qu'il fréquentait les fonctionnaires grands ou petits, il avait fini par connaître leur mentalité, leurs pensées, comme il connaissait leurs reflexes sous l'influence des événements avec tout ce que comportent ces reflexes de gestes et de mimiques. Comme il les observait assidûment, il avait appris beaucoup de choses sur leur vie, leurs habitudes, leur manière de manger et de s'habiller les jours de travail ou de fête, etc... C'est pourquoi ses caricatures devinrent vite populaires en Egypte et obtinrent l'estime et l'admiration des foules précédant en cela celles de l'élite et des artistes.

L'art de Sintès ne consistait pas seulement à déformer les traits saillants, mais aussi à fixer les défauts cachés en les dévoilant. Que de fois le vis-je omettre un nez mal fichu dans le but d'attirer l'attention entière sur deux yeux félons et menteurs... Ainsi la critique et la ressemblance étaient plus mordantes, plus dures et plus incisives.

Les lecteurs avaient dernièrement remarqué la maturité de son art dans les caricatures que publiait «le Journal d'Egypte». Il s'était proposé de signaler les problèmes que la guerre avait créés, par des dessins qui, comme «Les Profiteurs» et «La vie Chère», traduisaient la pensée intime des classes populaires qui souffraient.

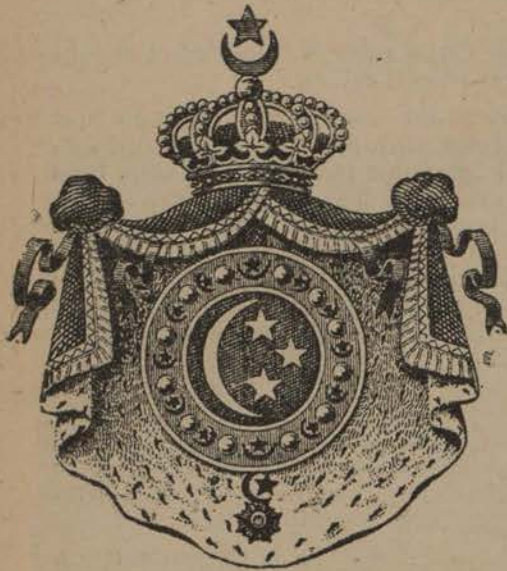
Tel était Sintès dans le genre qui le rendit célèbre. Quant à son talent de sculpteur et de peintre (il était paysagiste aussi bien que portraitiste), seuls ses amis en savent quelque chose et c'est pour cela qu'ils lui témoignent plus d'estime encore.

Grand ami de «la Semaine Egyptienne» il y collabora dès le premier numéro et pendant vingt ans consécutifs en faisant défiler sur ses pages toutes les personnalités marquantes du pays. On concevra facilement que sa mort nous touche très cruellement. Ne plus le voir parmi nous constitue pour nous et pour tous les Artistes une perte irréparable.

Que Madame Sintès daigne trouver ici l'expression de nos condoléances les plus vives et les plus sincères.

ECHOS ET NOUVELLES

S. M. le Roi au Gala de Natation



Anniversaires Royaux

Le 24ème anniversaire de la naissance de S.M. l'Impératrice Fawzia d'Iran, soeur de S.M. le Roi Farouk a été fêté le 5 Novembre en Egypte et en Iran.

Egalement le 8 Novembre, la Famille Royale a fêté l'anniversaire de la naissance de S.A.R. la Princesse Faiza, qui se trouve actuellement en Suisse.

La Famille Royale a célébré enfin le 17 Novembre le 7ème anniversaire de la naissance de S.A.R. la Princesse Férial, fille aînée de LL.MM. le Roi et la Reine d'Egypte.

En ces heureuses occasions «*La Semaine Egyptienne*» dépose aux pieds du Trône l'expression de ses respectueuses félicitations.



S.M. le Roi a daigné honorer de Sa présence le gala de natation qui s'est déroulé l'après-midi du Vendredi 12 Novembre à la piscine du ministère de l'Instruction Publique. A l'issue de la manifestation, l'Auguste Souverain dont on connaît la haute sollicitude pour les sportifs daigna — pour la première fois dans les annales du sport égyptien — inviter les vainqueurs des différentes épreuves, à prendre le thé avec Lui. Sa Majesté daigna également organiser à l'intention des boys chargés de la pose des camps, une compétition originale qui obtint le plus vif succès. On voit sur notre photo S.M. le Roi serrant la main à Ahmed Kandil, champion d'Egypte en brasse.

S. M. le Roi au Théâtre Royal de l'Opéra



Le Vendredi 9 Novembre, Sa Majesté le Roi a assisté au théâtre Royal de l'Opéra à la représentation d'une pièce de Aziz Abaza bey, moudir d'Assiout, témoignant ainsi Sa haute sollicitude à l'égard des auteurs égyptiens et de la troupe nationale. Sur la photo, on reconnaît à la gauche du Souverain, LL.EE. Nokrachî pacha et Hassanein pacha. Au second plan: LL.EE. Abdel Latif Talaat pacha et Omar Fathy pacha.

Famille Royale de Grèce

A l'occasion de la fête onomastique de S.A.R. la princesse Catherine de Grèce, soeur de S.M. Georges II et filleule de l'armée et de la marine, un registre fut ouvert à l'hôtel de la légation royale de Grèce où plusieurs personnalités s'inscrivirent.

S. M. le Roi à la Legation de Syrie

S.M. le Roi Farouk Ier honora de sa visite la Légation de Syrie au cours d'une brillante soirée offerte par S.E. Djemil Mardam bey, Ministre de Syrie au Caire et ancien Ministre des Affaires Etrangères de son pays, en l'honneur des délégations Arabes à la session actuelle de la Ligue Arabe.

Une Bibliothèque Fériat



S.M. le Roi Farouk Ier., entouré des ministres et des hauts dignitaires de la Cour pose la première pierre de la Bibliothèque «Férial».

S.M. le Roi a daigné poser, le 22 novembre, la première pierre de la Bibliothèque Fériat, à Héliopolis. Des arcs de triomphe avaient été dressés le long du parcours royal, depuis le Palais de Koubbeh jusqu'à la rue Salah Eddine. A l'endroit où s'élèvera bientôt l'institution nouvelle, une immense tente avait été dressée. L'Auguste Souverain arriva à quatre heures. Il fut reçu par S.A. le Prince Abdel Moneim, LL.EE. Youssef Zouflicar pacha, Mohamed Taher pacha, Mahmoud Fahmy El-Nokrachi pacha, Président du Conseil, et les ministres, Hussein Heykal pacha, Président du Sénat, Bahieddine Barakat pacha, Ahmed Hassanein pacha, chef du Cabinet Royal, Mourad Mohsen pacha, le lewa Ibrahim Atalla pacha, Ismail Teymour pacha, M. Osola, directeur de la Société d'Héliopolis, Abdel Aziz Talaat Harb bey, Abdel Maksoud Ahmed bey, le gouverneur du Caire et un grand nombre de personnalités. Quand le Souverain eût pris place sous la tente, S.E. Abdel Meguid Badr bey, ministre des Affaires Sociales, s'avança et prononça un discours. Mohamed Abdel Aziz Talaat bey prit la parole après lui. Ensuite, S.M. le Roi daigna apposer sa signature sur le procès-verbal de la cérémonie et scella la première pierre.

Après avoir examiné une maquette et un plan de la Bibliothèque Fériat, S.M. le Roi voulut bien prendre une tasse de thé avec les invités. Abdel Aziz Talaat Harb bey lui présenta M. Osola, directeur de la Société d'Héliopolis, Mme Sania Enan, et plusieurs membres de l'Oeuvre de la Princesse Fériat. L'Auguste Souverain les félicita pour les efforts déployés par elles. Un instant plus tard, il se retira, rentrant au Palais de Koubbeh.

D'autres cérémonies organisées par le Ministère de l'Hygiène Publique et le Croissant Rouge Égyptien, en particulier, marquèrent d'une pierre blanche cet heureux anniversaire.

La Fête Nationale Libanaise



A l'occasion de la Fête Nationale libanaise, le ministre du Liban en Egypte et Mme Sami El-Khoury donnaient le 22 novembre en l'Hôtel de la Légation à Guizeh, une grande réception à laquelle assistaient notamment: LL.EE. Mahmoud Fahmy El-Nokrachi pacha, Président du Conseil, Makram Ebeid pacha, ministre des Finances; Dessouki Abaza pacha, ministre des Communications; Hafez Ramadan pacha, ministre de la Justice; Abdel Meguid Badr bey, ministre des Affaires Sociales; Hussein Heykal pacha, Président du Sénat; le lewa Omar Fathi pacha, Aide-de-camp en chef de S.M. le Roi; Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan; Youssef Zulficar pacha; Aïy Maher pacha, ancien Président du Conseil; Mahmoud Djem, ambassadeur d'Iran; M. Jean Lescuyer, ministre de France; M. Bowker, ministre plénipotentiaire à l'Ambassade de Grande-Bretagne; Sir Walter Smart, ministre oriental; les ministres de Suisse, de Grèce, du Brésil, d'Espagne, d'Abyssinie et de Norvège; les chargés d'Affaires d'Amérique, de Yougoslavie et de Chili; le Cheikh Youssef Yassine, ministre d'Etat d'Arabie Saoudite; le ministre des Affaires Etrangères de Transjordanie; Abdel Rahman Azzam bey, Secrétaire général de la Ligue Arabe; Mohamed Allouba pacha; Fouad Abaza pacha; Tewfik Doss pacha; le lewa Bassili Soussou pacha; Abdel Meguid Ibrahim Saleh pacha, etc. Le ministre du Liban et Mme Samy El-Khoury faisaient les honneurs, assistés de M. Habib Franjeh, ministre des Affaires Etrangères du Liban, de MM. Habib Chahla et Saad El-Moula, délégués libanais à la Ligue Arabe et du Cheikh Khalil El-Khoury. Notre photo, prise au cours de la réception, montre le ministre du Liban entouré de ses invités.

L'anniversaire de la Révolution Soviétique

Le 7 Novembre, dans le nouveau et luxueux siège de la Légation de l'U.R.S.S. à Zamalek, S.E. le ministre de l'U.R.S.S. et Madame Chiborin recevaient une foule d'invités parmi lesquels on reconnaissait un grand nombre de personnalités égyptiennes — en tête desquelles S.E. le Premier Ministre, — et de notabilités étrangères, les membres du Corps diplomatique, des officiers supérieurs alliés, les membres de la Presse, etc. La réception donnée en l'honneur du 28ème Anniversaire de la Grande Révolution d'Octobre, fut très animée. Elle fut empreinte de cette cordialité que savent si bien faire régner les hôtes affables de la légation soviétique. Sur la photo ci-dessus, prise au cours de la réception, on reconnaît, de droite à gauche, LL.EE. M. Chiborin, Ministre de l'U.R.S.S., Mahmoud Fahmy El Nokrachi pacha, El Sayed Chahine pacha, Gouverneur du Caire, et M. Souttanoff, secrétaire oriental de la Légation de l'U.R.S.S.

Une personnalité française

Nous avons le plaisir d'annoncer la présence parmi nous de Madame Charles Braibant, Chevalier de la Légion d'Honneur, femme de l'Inspecteur Général des Archives de France, qui est venue chargée de mission par M. Capitant, Ministre français de l'Education Nationale. Mme Braibant a fait une conférence sur «La résistance des intellectuels français sous l'occupation», dont nous parlons à une autre page.

Légation des Pays-Bas

La Légation Royale des Pays-Bas a l'honneur d'informer que Monsieur le Baron A.W.C. Bentinck Van Schoonheeten est parti pour Londres.

Monsieur W.J.D. Philipse, secrétaire de légation assumera la gérance de la Légation en qualité de Chargé d'Affaires par intérim en attendant l'arrivée du Ministre des Pays-Bas désigné.

Réception à la Légation d'Irak

M. Hekmat El-Gadergui, chargé d'Affaires de la Légation Royale d'Irak et Mme El-Gadergui offraient le 19 novembre en l'hôtel de la Légation, un grand thé en l'honneur des membres du congrès médical arabe. De nombreuses personnalités assistèrent à cette brillante après-midi.

A la Légation de l'Arabie Séoudite

Le 10 Novembre S.E. le Cheikh Youssef Yassine offrit une réception au Shepherd's Hotel en l'honneur de S.A.R. l'Emir Faïçal, Président de la délégation de l'Arabie Séoudite au Conseil de la Ligue Arabe, à laquelle assistèrent les délégués des pays arabes, le Corps diplomatique, des notabilités et des membres de la Presse.

Le Prof. B. Guyon à l'Université Egyptienne

M. le Prof. Bernard Guyon, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université Egyptienne du Caire où il succède à M. L. Guichard vient d'arriver en Egypte. Nous sommes heureux de lui souhaiter la bienvenue.

Le Prof. Guyon, qui fut maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille est un ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Agrégé des lettres. Prisonnier de guerre, il se dédia au bien-être culturel de ses compatriotes en exil avec lui et cette heureuse activité lui valut un prix de l'Académie Française. M. Guyon qui est âgé de 41 ans est à Paris un collaborateur régulier des grands hebdomadaires littéraires de la capitale française.

A la Légation du Liban

Le ministre du Liban au Caire donnait, le 14 Novembre, un thé en l'honneur de la délégation libanaise au Conseil de la Ligue des Etats Arabes. De très nombreuses personnalités assistèrent à cette brillante réception, parmi lesquelles S.E. le Président du Conseil et plusieurs ministres, les ministres des Affaires Etrangères des pays arabes, les délégués au Conseil de la Ligue, les représentants de la presse, etc. S.E. M. Hamid Frangieh, ministre libanais des Affaires Etrangères, et S.E. le cheikh Sami El-Khoury, recevaient les invités. Sur notre photo, prise au cours de la réception, on reconnaît de gauche à droite: Mtre Habib Abi-Chahla, député libanais; Antoun El Gemayel bey; S.E. Dessouki Abaza pacha, ministre des Communications; S.E. Abdel Mequid Badr bey, ministre des Affaires Sociales; S.E. M. Hamid Frangieh et Mtre Hamed Gouda, président de la Chambre des Députés.

Pour la deuxième fois...

**André Gide passera
une partie de l'hiver
en Egypte**



André Gide

Peu de temps avant la guerre, André Gide était venu passer en Egypte, quelques semaines d'hiver. Mais, clandestinement, ou presque. On se rappelle qu'il se refusait à toute interview. Les «reporters» qui le guettaient entre les colonnes des temples, pour recueillir ses impressions et les reproduire orgueilleusement dans leurs grands journaux, devaient se retirer sans se résoudre à l'aborder. Entre deux visites aux hypogées, André Gide s'amusait à regarder, ébahi, les prestidigitateurs. Gabazou, gabazou, gala, gala, ...c'est à peu près tout ce que l'on sut.

Il ne voulait pas se produire en public. Il était le visiteur qui se promène à sa guise. Fi des importuns! Des bruits circulaient de bouche à oreille... On tenait pour certain que le gouvernement français l'avait prié de ne pas faire de conférences. C'était peu de temps après le Retour d'U.R.S.S. Et en ce temps-là... Bah! A quoi bon ressusciter le passé?

Aujourd'hui, André Gide se prépare à revoir l'Egypte, mais d'une autre manière. Il arrive toutes bannières déployées. La consigne a changé d'objet. Il donnera des conférences. Il se mêlera à la foule. On verra l'auteur des «Nourritures», on lui parlera, on l'écouterà parler. Gide consent à se livrer un peu. Mais quoi? Gide n'est-il pas l'un de ceux qui se sont livrés le plus dans la vie, l'homme de l'examen de conscience et de la confiance réfléchie, des entretiens réels autant qu'imaginaires.

Mais, de ce qu'il rapporta de son précédent voyage en Egypte, nous ne savons rien encore; il n'en a rien dit. Aujourd'hui, il nous révèle qu'il aimerait entrer dans le secret de la danse et du chant égyptiens. Il lui faudra fréquenter, non seulement les cercles du Caire et d'Alexandrie, mais les gens

des villages, prendre part à leur vie quotidienne et à leur fêtes. Il les observera comme il sait observer, sans préjugés ni orgueil, et, selon ce que le hasard aura mis devant ses yeux, nous saurons le souvenir qu'il emportera de notre pays.

Car, n'a-t-il pas écrit: «Au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon coeur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite».

SEM.

A l'Université Américaine

Une brillante et cordiale réception fut organisée le Vendredi 30 Novembre dans la salle de l'Oriental Hall de l'Université Américaine à l'occasion de l'arrivée en Egypte du Dr. Lyle Spencer, Doyen de la Faculté de Journalisme à Syracuse aux Etats-Unis. La Presse Egyptienne et Européenne fut heureuse de saisir l'occasion d'approcher ce pédagogue bien connu.

A la Légation de France

S.E. M. Jean Lescuyer, Ministre de France, a donné le 5 Décembre une réception à la Légation de France, en l'honneur des pèlerins d'Afrique du Nord et d'A.O.F. à leur retour de la Mecque. Parmi ces pèlerins se trouvaient Hag Tami el Glawi, pacha de Marrakech, et Si Gaffar Nasiry, délégué aux Affaires Economiques, représentant le Maroc; S.E. Si el Habib Galouli, ministre de la Justice et Si Bachir Anefar Kadi Malekite, représentant la Tunisie; le Dr. Boumali, député à l'Assemblée Constituante, el Cheikh Tegani, chef de la Zawia Tiganieh, M. Bouabdellia, moufti de Bougie, repré-

sentant l'Algérie; M. Germacoy Momeni, chef de province de Négir et M. Ndour imam de Dakar, représentant l'A.O.F., et M. Marcel Manekar, du gouvernement de Karical, représentant les Indes Françaises.

A cette réception assistaient le corps diplomatique des pays du Moyen-Orient, ainsi que diverses personnalités égyptiennes, françaises et étrangères.

Agence de Coopération Intellectuelle

L'Agence de Coopération Intellectuelle, qui fonctionne à Athènes (34 Boulevard Roosevelt) depuis près de dix ans et qui a interrompu son activité par suite de la guerre vient de reprendre un nouvel essor. Le but qu'elle poursuit est de mettre en contact les hommes de lettres et le public grec et étranger avec Athènes, centre culturel hellénique, et de faciliter le rapprochement spirituel des peuples.

Nous sommes sûrs que l'Agence de Coopération Intellectuelle reorganisée pourra rendre de réels services aux littérateurs.

Une Conférence du Consul du Liban

M. Halim Abu Ezzedin, Consul du Liban au Caire a fait le 29 Novembre au «Cercle du Liban» une conférence fort intéressante sur «Les émigrés et la nationalité libanaise». Fort documentée, cette causerie qui souleva de nombreux points de droit et d'histoire, fut écoutée par un public nombreux et compréhensif.

En l'honneur de la délégation irakienne au Conseil de la Ligue Arabe

S.E. M. Hamid Franjeh, ministre des Affaires Etrangères du Liban et président de la délégation libanaise au Conseil de la Ligue Arabe, a offert le 28 Novembre, au Shepherd's, un banquet en l'honneur des membres de la délégation irakienne au Conseil de la Ligue. On reconnaît sur notre photo, prise au cours du banquet: S.E. M. Hamid Franjeh (au centre), ayant à sa droite S.E. Nouri El-Said pacha, S.E. Abdel Rahman Azzam bey, secrétaire général de la Ligue Arabe, Antoun Gemayel bey et Karim Tabet bey. A l'extrême droite de la photo, Mtre Habib El-Chahla, député, membre de la délégation libanaise.

Sociétés Littéraires

Nous venons d'apprendre la constitution récente en France de la Société des «*Amis de Romain Rolland*». Sous la présidence de Paul Claudel (assez curieux!) et la vice-présidence de J. R. Bloch et de Vildrac, elle se propose de créer un musée dans la maison de l'auteur à Vézelay (Yonne), et une exposition permanente de lettres et de documents au château de Clamecy. Elle publiera ensuite des cahiers, organisera des conférences, créera un prix littéraire et veillera à la publication de l'oeuvre intégrale du maître.

*Romain Rolland*

Nous notons surtout que cette société aura des filiales hors de France. La chose est déjà faite en Suisse; au Canada, G. Duhamel va en répandre l'idée. Qui s'en chargera en Egypte où l'auteur de «*Jean-Christophe*» vient d'être l'objet d'une thèse de doctorat soutenue le 25 novembre dernier par Raouf Kamel à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er?

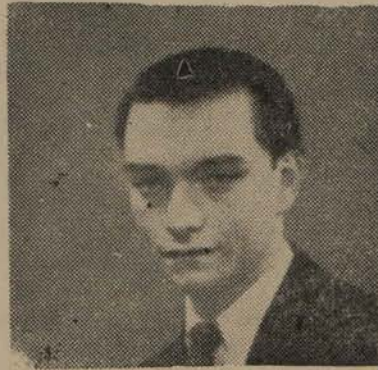
On nous annonce encore la reconstitution de la Société des «*Amis de Charles-Louis Philippe*» sous la présidence d'honneur de Valéry Larbaud.

Pensees pour la Saison

De Saint-Evremond: «Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense».

De J. Schlumberger: «Qui ne possède pas un coeur tout jaillissant de sympathie ne fournira jamais une charité chrétienne que chiche et stérile».

Et enfin celle-ci que F. Mauriac dédie à ceux qui n'ont pas eu faim: «On ne peut commencer à aimer un Quintette de Mozart, à rêver devant une toile de Manet, que lorsque la chair et le sang sont apaisés et se taisent».

Distinction*M. G. Gorse*

Nous apprenons avec un reel plaisir que le Général de Gaulle vient de décerner à M. Georges Gorse, membre de l'Assemblée Constituante, la médaille de la Résistance française, pour services particuliers rendus à la France durant la guerre.

Nos plus vives et sincères félicitations.

André Malraux, Ministre

Ce fut une surprise! Sans doute, il y avait déjà eu Giraudoux. Seulement, Giraudoux était resté au-dessus de la mêlée, tout au moins en apparence. Mais, Malraux, l'homme qui a participé à la révolution chinoise, à la révolution espagnole, finissant dans un cabinet officiel! Faut-il s'en réjouir, faut-il le regretter?

*André Malraux*

Souhaitons néanmoins qu'il fasse au ministère de l'information française, du bon travail! Et demandons-lui de nous envoyer en Egypte des conférenciers qui représentent véritablement la France nouvelle!

Annongons, en passant que l'auteur de «*l'Espoir*» publié un nouvel ouvrage intitulé: «*Le Combat avec l'Ange*».

Chopin-Paderewski

Aux «*Prophètes de la Pologne*» comme elle les surnomme, Mme Nevarte Vard-Badrigue consacre une petite plaquette illustrée que les Editions Schindler viennent de publier avec leur soin

*Chopin*

habituel. L'hommage que contient cette notice biographique traduit avec éloquence les sentiments de tous les Polonais à l'égard de ces musiciens de génie, qui mirent leur art et leur idéalisme au service de leur Patrie.

Chez le Peintre Hilbert

Le Peintre & Mme Jaro Hilbert recevaient vendredi 30 Novembre dans leur studio de la rue Kasr-el-Nil, Mme Charles Brébant, Chevalier de la Légion d'Honneur, actuellement en mission culturelle en Egypte. Ce fut une agréable réunion empreinte de la plus grande cordialité où Mme Brébant eut l'occasion de prendre contact avec les milieux littéraires et artistiques de la Capitale

Egalement le dimanche 16 Décembre le peintre et Mme J. Hilbert inauguraient chez eux une série de réceptions où des hommes de lettres et intellectuels commenteront, dans cette ambiance d'art qu'est le studio Hilbert, les problèmes de l'actualité.

C'est notre excellent confrère M. Jean Lugol, qui préside avec tant d'autorité aux destinées de «*La Bourse Egyptienne*» qui parla au cours de cette après-midi de «*La Palestine*», dont il brossa à grands traits un tableau fervent confiné à l'histoire et à l'ambiance spirituelle du pays. Il fut très applaudi par les convives de M. et Mme Hilbert, qui faisaient les honneurs de leur maison aidés par leur jeune fils, Igor, qui n'est pas l'un des moindres attraits de ce «*home*» charmant.

La XVIème Exposition Industrielle et Agricole aura lieu le 15 Février 1948

Elle sera placée sous le Haut Patronage de S.M le Roi

Le Samedi 1er Décembre, LL.EE. Mohamed Taher pacha, président de la Société Royale d'Agriculture; Fouad Abaza pacha, son directeur général et les membres du Comité de l'Exposition, ont eu l'honneur d'être reçus par Sa Majesté le Roi, en vue de solliciter de l'Auguste Souverain l'autorisation de tenir la XVIème Exposition Industrielle et Agricole en 1948, sous Son Haut Patronage.

Sa Majesté a daigné accepter et fixer l'ouverture de l'Exposition au 15 Février 1948.

Notre ami Elian Finbert

Nous apprenons avec le plus grand plaisir que notre excellent collaborateur et ami Elian J. Finbert, Prix de la Renaissance, fera jouer cet hiver à Paris un divertissement oriental intitulé «Histoires d'un Perroquet». Cette pièce paraîtra également sous peu en librairie, en édition de grand luxe et illustrée. Sous le titre de «Hautes Terres» Elian J. Finbert compte également faire paraître les souvenirs de sa vie de berger et de sa collaboration à la Résistance durant les années de guerre.

Un Prix Farouk 1er pour la Presse

Mtre. Edgard Gallad bey, propriétaire et directeur politique du «Journal d'Egypte», avait fait don d'une somme de six mille livres égyptiennes dont les intérêts doivent servir à la création d'un prix annuel dénommé: «Prix Farouk 1er pour la presse», et qui sera attribué aux journalistes des pays arabes dont l'âge ne dépasse pas trente ans.

Il a été décidé de répartir cette année les intérêts de cette somme, s'élevant à trois cents livres, en trois prix: 100 Livres au journaliste arabe qui a écrit le meilleur article sur une question nationale.

100 Livres au journaliste qui a fait l'enquête journalistique la plus complète sur une question générale.

100 Livres au journaliste arabe qui a écrit en une langue étrangère (anglaise ou française) le meilleur article sur une question orientale.

Cet article doit avoir été écrit dans la période comprise entre le 11 Février 1945 et le 1er Janvier 1946.

Trois copies de l'article doivent être envoyées au «Journal d'Egypte» au Caire. Un jury, composé de grands journalistes, sera constitué pour se prononcer sur ce concours. Le résultat sera proclamé le 11 Février 1946, anniversaire de la naissance de Sa Majesté le Roi Farouk 1er.

La décision du jury est sans appel.

France-Grèce

M. Jacques Dutard Consul Général de France à Alexandrie vient de remettre à la Communauté Hellénique de cette ville de la part de S.E. le Ministre de France, un chèque de L.E. 300 destiné à l'achat des livres Français nécessaires aux Bibliothèques des Ecoles Helléniques.

Le Conseil de la Communauté que ce geste a beaucoup touché vient d'exprimer par lettre à S.E. Monsieur Jean Lescuyer ses chaleureux remerciements pour sa délicate pensée et pour l'intérêt qu'il porte aux écoles grecques.

Les Hellènes qui gardent toujours intact le flambeau de l'amitié unissant la France à la Grèce n'oublieront jamais — surtout dans les circonstances présentes — la noblesse des sentiments que ce geste exprime.

Comédie Française

On nous annonce pour janvier 1946 un spectacle de Comédie française à l'Opéra du Caire. La liste des pièces qui seront jouées n'est certes pas sans intérêt: Molière, Racine, Hugo, Mauriac, Cocteau, R. Rolland, ...c'est fort bien. Devant Bernstein, notre figure s'allonge un peu. Mais surtout, que vient faire Noël Coward dans ce programme français? Voit-on une troupe anglaise jouant au Caire «Marius» ou «Les Vignes du Seigneur»?

Tout porte à croire, il est vrai, que la liste n'est pas définitivement arrêtée. Alors, nous avons encore quelque espoir. Parmi les talents de la France nouvelle, il n'y a que le choix: Salacrou, Sartre, Camus, Puget, et même Anouilh, dont la valeur est indéniable si le caractère n'est pas irréprochable.

L'Eternel Retour

Le dimanche 4 novembre dernier, une foule considérable envahissait la salle du Cinéma Miami pour assister à la première représentation du célèbre film français «L'Eternel Retour». Notre revue a déjà dit ce qu'il fallait penser de ce film qui est un chef d'oeuvre; le groupement des «Amitiés Françaises», à qui nous devons ce spectacle, a droit à toute la reconnaissance des hommes de goût et de culture.

Si l'on se rappelle que ce film fut composé en France sous l'occupation boche, on en conclura que l'art est décidément le grand refuge. C'est d'autant plus vrai que d'autres films également beaux furent créés pendant que la France nous semblait silencieuse: «Goupil-Mains-Rouges», «Les Visiteurs du Soir», «Les Anges du péché», ce dernier dû à Giraudoux. Quand les verrons-nous en Egypte?

Anatole France ou par les Musulmans

Certains titres d'articles sont comme des formules de réclame qui promettent plus qu'elles ne donnent. Témoin certaine étude publiée par un assez ancien numéro de «L'Arche», intitulé: «A.

France chez les Musulmans». On s'attendait à des découvertes sensationnelles: A. France avait visité l'Algérie, l'Egypte. Des lettres, des notes inédites allaient nous révéler des surprises! La surprise est d'un tout autre genre.

L'auteur de l'article nous apprend qu'il a vu, de ses yeux vu, le buste d'A. France trôner sur la bibliothèque d'un Syrien de Beyrouth, et son portrait chez un juriste de Palestine! Avec cela, si nous ne sommes pas convaincus de la popularité du maître au Levant, c'est que nous faisons drôlement les dégoûtés!... Ajoutons, pour être juste, que l'auteur parle des nombreuses traductions arabes de l'oeuvre Francienne au Caire et qu'il lui trouve des points de comparaison avec celle du grand poète Abou-l-ala-el-Ma'arri. Nous, nous voulons bien! Encore que d'autres aient comparé le poète arabe à V. Hugo. Il faudrait arriver à s'entendre. Et nous croyons que seul Taha Hussein Bey sera en mesure d'arbitrer le débat.

A propos de statistiques

Selon notre distingué confrère Morik Brin, les Egyptiens font leurs délices de Gide, Mauriac, Maurois, Montérlant, censés être les sommets de la littérature française moderne; quant à ces attardés de Français, leur curiosité n'irait pas plus loin que G. Ohnet, E. Sue, A. Dumas Père; avec un peu de bonne volonté, ils consentiraient encore à lire un ou deux ouvrages de Victor Hugo! Impossible de contester qu'il en soit ainsi, les chiffres sont là! Quelque... gallupinade, sans doute! Seulement, on oublie de nous dire s'il s'agit d'Egyptiens et de Français de culture égale!

Et puis quoi? Prend-on Maurois pour un grand homme?

Aujourd'hui, que lit-on en France? Nous voulons dire: que lisent les gens cultivés de France? Sartre, Camus, S. de Beauvoir, Aragon, «les Amitiés Particulières» de Peyrefitte, les romans de R. Queneau, etc... Nous nous excusons de cette amicale mise au point.

Le Français tel qu'on le parle

Récemment, à propos d'un nouveau cabaret sur le point de s'ouvrir, une annonce de journal nous avertissait que l'inauguration allait «faire du pétard»...Maintenant nous voyons assez bien tel autre music-hall, nouvellement construit, annonçant une inauguration du «tonnerre de Dieu». Car, ce que des étrangers apprennent le mieux et le plus vite d'une langue, ne sont-ce pas les expressions pittoresques employées journalièrement dans la conversation?

Ce n'est que de l'argot, mais c'est savoureux, inattendu, cocasse! C'est éphémère aussi, et c'est peut-être encore ce qui en fait le succès! Un professeur de langue qui enseigne quelques phrases d'argot à ses élèves est sûr de connaître la popularité.

Seulement, pour l'employer, il faut être bigrement à la page! Qu'est-ce qu'un pétard au temps de la bombe atomique?

L'Anniversaire d'une République

La République des Etats-Unis du Brésil a fêté le 15 Novembre son 56^{me} anniversaire. C'est en effet, le 15 novembre 1889 qu'elle fut proclamée à la suite d'une courte émeute militaire que l'on tenterait en vain de qualifier de révolution. Quelques gouttes de sang à peine — celles du ministre de la Marine — furent versées au cours de cette insurrection de caserne, dont le résultat politique a constitué une véritable surprise non seulement pour ceux qui y ont été mêlés, mais encore et surtout pour les propagandistes eux-mêmes du régime républicain.

Le vieux maréchal Deodoro da Fonseca, à qui échet l'honneur de proclamer la République et d'être son premier Président, avait, la veille encore de cet événement mémorable, c'est-à-dire au cours d'une réunion tenue chez lui dans la soirée du 14 novembre par les militaires mécontents, déclaré péremptoirement que la solution de la question militaire n'exigeait point le renversement d'un trône mais, tout au plus, la chute d'un cabinet.

Don Pedro II, qui avait alors gouverné le Brésil durant un demi-siècle avec un inégalable souci du bien public, jouissait en effet de l'estime générale. Il est vrai que le trône sur lequel il s'asseyait souriant dans sa barbe blanche avait été suffisamment vermoulu par la propagande républicaine: mais sa personne même n'en était nullement affectée. Tenant en considération son âge avancé et l'état précaire de sa santé, le parti républicain avait décidé d'accorder une trêve à la couronne et d'attendre que la vie de l'Empire s'éteignit tout doucement avec celle de ce beau vieillard auquel le Brésil devait toute sa grandeur. Les ennemis politiques de l'Empereur étaient les premiers à vouloir lui éviter la douleur d'une abdication.

Au moment où, malade lui-même, rongé par la fièvre, chancelant sur ses vieilles jambes, le maréchal Deodoro da Fonseca pénétra à la tête des insurgés, dans la cour du Grand Quartier Général, précisément à la même place où s'élève aujourd'hui le majestueux édifice du ministère de la Guerre, l'Empereur aurait pu encore sauver sa couronne. Mais lui et ses conseillers firent preuve d'une hésitation que les partisans de la République, Benjamin Constant en tête, devaient mettre à profit pour le coup de grâce. C'est celui-ci qui, dans la soirée du 15 novembre, alors que l'on se demandait encore à Rio de Janeiro si la République avait été réellement proclamée, composa la liste ministérielle et fit rédiger par Ruy Barbosa, le fameux juriste et orateur, le décret dont la publication déciderait des destinées du pays.

Le 17 novembre, Don Pedro et sa suite partaient pour l'exil. L'empereur se rendit sans conditions à la première sommation qui lui fut faite de quitter définitivement le Brésil. Très digne, il refusait, quelques jours plus tard, l'indemnité de cinq millions de cruzeiros

— une véritable fortune pour l'époque — que le Gouvernement Provisoire décida de lui offrir. Deux ans après, Don Pedro II mourait à Paris. Avec lui s'est éteint une des figures les plus chevaleresques et les plus prestigieuses du Nouveau Monde. Athènes l'a d'ailleurs connue, car la capitale grecque reçut sa visite.

Au moment d'atteindre sa majorité, la République brésilienne s'est dignement acquittée de la dette sacrée du Brésil envers son dernier Empereur. C'est en sol brésilien qu'il repose maintenant, à Pétopolis, ville qu'il a construite, dans la crypte d'une église se trouvant à deux pas de la résidence d'été du Président de la République. Les Princes impériaux sont aussi rentrés au Brésil; l'un d'eux, petit-fils de l'Empereur, est, aujourd'hui aviateur dans l'armée brésilienne. Depuis longtemps, en effet, les membres de la famille impériale ne nourrissent plus aucune velléité de restauration. Ils ont fait ce qu'ils avaient de mieux à faire; ils se sont intégrés dans la vie de la grande nation dont leurs aïeux avaient jeté les fondations solides. Ajoutons que la République n'avait pas confisqué les biens de la Famille impériale. Celle-ci, même en exil continuait à recevoir les revenus de ses propriétés au Brésil.

Ainsi, le Brésil passa de l'Empire à la République comme il avait déjà passé de sa condition coloniale au Royaume et du Royaume à l'Empire: — sans heurts, sans secousses et, surtout, sans qu'aucune réaction postérieure se fit jamais sentir. D'autres modifications se sont depuis produites dans la structure politique du Brésil sans que l'ordre public en fût jamais sérieusement affecté. Car c'est devenu une tradition dans ce pays heureux que les révolutions s'accomplissent sans effusion de sang.

AMERIGO

Un journaliste turc à l'honneur

Le Syndicat de la Presse a offert le 13 Décembre en son club un thé en l'honneur de Omar Reda bey, le journaliste turc bien connu actuellement l'hôte de l'Egypte, auquel ont pris part les représentants de la presse et certains députés et sénateurs. Au cours de ce thé, Fikri Abaza bey, Président du Conseil de l'Ordre, prononça une courte allocution dans laquelle il fit l'éloge du distingué journaliste turc et ce dernier remercia la presse.

A la Légation de Syrie

S.E. Djamil Mardam bey, Ministre de Syrie en Egypte, a offert le 13 Décembre un déjeuner aux représentants de la presse égyptienne auquel prit également part Mohammed Salah Eddine bey nommé Conseiller du Ministère des Affaires Etrangères de Syrie.

La Mort du Ministre de Pologne

Le Comte Raczyński, Ministre de Pologne près le Gouvernement hellénique, est décédé à la suite d'une attaque cardiaque. Les obsèques eurent lieu le lendemain à la cathédrale catholique de Saint-Denis où eut lieu l'enterrement à Athènes. Le Président de la République de Pologne et le Gouvernement polonais de Londres ont envoyé leurs condoléances à Mme Raczyńska, arrivée à Athènes à l'annonce de la triste nouvelle, ainsi que des couronnes.

Le comte Roger Raczyński était né à Varsovie en 1889. Il compléta à l'Université de Leipzig ses études commencées à Cracovie et il étudia aussi la peinture aux Ecoles des Beaux-Arts de Munich et de Paris.

Après la première guerre, quand la Pologne eût recouvré son indépendance, M. Raczyński entra en 1919 au ministère des Affaires étrangères de Varsovie. Il fut ensuite successivement wojewod de la province de Poznan, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Agriculture et en 1938 ambassadeur de Pologne à Bucarest où il est resté jusqu'en 1940. En 1941 le comte Raczyński fut nommé ministre près S.M. le Roi des Hellènes par le Gouvernement polonais de Londres duquel il est resté le représentant fidèle jusqu'à sa mort.

M. Bikélas, chef du Protocole du Ministère des Affaires Etrangères de Grèce s'est rendu à la légation de Pologne pour porter les condoléances du Gouvernement hellénique, qui a fait aussi déposer une couronne. M. Canellopoulos, Président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, assista aux obsèques.

Un prix de 1.000 livres pour la langue arabe

Qui trouvera un nouveau mode de transcription facilitant l'écriture arabe? L'académie Fouad 1^{er} vient de consacrer un prix de mille livres qui sera octroyé à la meilleure proposition tendant à faciliter l'écriture de la langue arabe sans en altérer la prononciation.

Un délai a été fixé jusqu'à fin octobre 1946 pour l'admission des propositions au siège de l'académie 110, rue Kasr el Aini — Le Caire.

On nous signale, par ailleurs, que l'académie publierait bientôt dans ses annales tous les procès verbaux des séances de 1944, précisément au sujet d'une modernisation de la langue arabe écrite.

Si
notre
effort
vous intéresse
abonnez-vous

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinenah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R. C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R. C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES

COSTUMES SUR MESURE

CONFECTIOn pour HOMMES et ENFANTS

BONNETERIE HOMMES ET DAMES

SOUS-VETEMENTS

CHAPELLERIE

CHEMISES - CHAUSSURES

TRICOTAGE

PASSEZ

LE REVEILLON DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN

dans l'atmosphère toujours joyeuse et gaie

du
Restaurant

KURSAAL

Rue Elfi Bey

Avec le concours du fameux Orchestre - Jazz Jean Bouliotis

Retenez vos tables à l'avance

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Cairo) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

R. C. No. 11473

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. LE PROF. CAPART



M. Jean Capart

Le Prof. Jean Capart, l'éminent égyptologue belge qui vient de revenir en Egypte à la tête d'une mission de fouilles de la «*Fondation égyptologique Reine Elizabeth*» pour explorer le site d'El-Kab en Haute Egypte, fit l'autre soir une brillante conférence au Lycée Français sur «*Un conte que Schéhérazade n'a pas connu*». Un public nombreux applaudit chaleureusement le grand savant qui évoqua avec brio l'histoire de la Fondation scientifique aux destinées de laquelle il préside avec tant de succès et de compétence.

S.E.M.

M. GEORGES SABBAGH

Monsieur Sabbagh est bien un artiste. Il a le sens des tons et sait doser ses phrases. En l'écoutant l'autre soir j'avais l'impression de le voir, palette et pinceaux en mains, nous décrire ce qu'il aime le plus, la peinture et Paris.

J'avoue ne pas connaître la manière de peindre de M. Sabbagh, mais en l'écoutant parler l'autre soir il m'a semblé comprendre toute sa conception de peindre. M. Sabbagh par exemple, se préoccupe peu de certains ismes en peinture. Il y a, nous dit-il, comme il y a toujours eu, une bonne peinture et une mauvaise peinture. Voilà qui dénote une saine conception de l'art en général.

Depuis sa création par Manet, M. Sabbagh nous a retracé l'histoire de l'Ecole de Paris pour arriver à la dernière exposition du Salon d'Automne où aujourd'hui deux tendances s'affrontent.

Avec Matisse, chef de file impressionniste, c'est avant tout la recherche de la couleur, le besoin de fixer l'impression perçue. Sa peinture est subjective, peu préoccupée du détail. Elle est toute en nuances et pleine de charme.

Avec Picasso c'est autre chose. On arrive assez difficilement à démêler l'artiste du charlatan, et cependant il est un peu les deux. Peintre objectif, maître du pinceau, du pastel ou du crayon sa technique est considérable. Avec une aisance déconcertante Picasso conçoit, peint et choque. Et cependant en dehors du sujet inquiétant qu'il met sous nos yeux on ne peut s'empêcher d'admirer un certain équilibre de la ligne, sa facilité devant certaines difficultés techniques. Après ses périodes roses et bleues, il s'attaque paraît-il à l'antiquité grecque. Son influence est considérable, hélas. L'Amérique ne se glorifie-t-elle pas de son nouveau Picasso, Salvator Dali.

A coté de ces deux tendances, une infinité de nouvelles écoles sont nées. Ne parle-t-on pas déjà d'une peinture existentialiste? Il est peut-être encore tôt pour porter un jugement définitif sur toutes ces nouvelles tendances, mais ce qui frappe c'est leur vitalité.

Mais de toute cette conférence ce que l'on emporte c'est une image, l'image de Paris, ce Paris que M. Sabbagh a retrouvé après cinq longues années. Et c'est avec émotion qu'il nous retrace quelques uns de ses souvenirs. Il nous fait le récit de ce que fut l'occupation pour les peintres de France. Dans des conditions matérielles impossibles, l'art fut leur seule évasion. Jusqu'aux gardiens du Salon d'Automne, critiques à l'occasion, c'est l'aspect d'une France toujours grande et belle que M. Sabbagh fait revivre pour nous.

A une époque où l'instabilité des choses se reflète en peinture comme dans tous les arts, il est réconfortant de voir que pour certains peintres le beau c'est ce qui est clair et pur, ce qui est simple et qui touche.

Et c'est sur l'espoir de voir en cette instabilité de certaines valeurs un stade transitoire que M. Georges Sabbagh termine sa conférence, affirmant une fois encore son amour profond de la France.

GILBERT COHEN

AU LYCÉE FRANÇAIS
DU CAIRE

Le Foyer d'art du Lycée français a repris ses activités dès le mois de Novembre. Nous avons eu d'abord une exposition d'excellentes reproductions des chefs-d'oeuvre de la peinture italienne des XIV^{ème}, XV^{ème} et XVI^{ème} Siècles. Cette exposition présentée avec le meilleur goût par les soins de M. Servais a obtenu un très grand succès. On ne saurait assez louer de semblables initiatives: elles constituent une

leçon vivante non seulement pour les jeunes gens du Lycée, mais aussi pour tous les amateurs d'art.

Le 23 Novembre, le Lycée français nous conviait en même temps à une conférence de Georges Sabbagh et à la neuvième exposition de son Foyer d'Art: Peintres et Sculpteurs du Caire.

Georges Sabbagh, dans une causerie vivante et aisée, nous fit part de ses pénétrantes réflexions sur l'art, parla de l'Ecole de Paris, de ses origines, de son esprit, de ses principaux représentants et particulièrement de Picasso et de Matisse dont il caractérisa le talent en un parallèle d'une louable franchise et d'une intelligente impartialité. Il dit aussi sa joie de revoir Paris, de respirer l'air léger et subtil de Paris, de retrouver à la fois sa gentillesse et sa gravité, de retrouver ses amis peintres, ceux qui avaient souffert, ceux qui n'avaient pas désespéré. Et il termina par un acte de foi ému dans le génie de la France.

De la salle de Conférences le nombreux auditoire passa à la Salle d'Exposition. Cette neuvième exposition ne nous présente sans doute aucune révélation, mais dans l'ensemble elle est de bonne qualité. Les chefs de chœur, ce sont toujours Zorian, Topalian, Bachatly, Page, auxquels vient se joindre Moscatelli. Zorian est toujours un habile coloriste; Madame Bachatly semble retrouver sa vigueur première, Moscatelli unit la distinction à une intelligente sobriété dans son beau «*Visage*» et Topalian réussit à nouveau une Fête d'Enfant avec des couleurs et des lignes qui ne sont qu'à elle.

Les toiles de Page font penser à Chagal par leur sens du tragique, mais avec moins de sincérité et de naïveté. A ces peintres connus je joindrais volontiers les noms de Cox Muriel dont le «*Chapelet*» ressortit, comme on l'a dit, plus au dessin et à l'illustration qu'à la peinture et de Maridel dont le «*Vase bleu*» révèle un peintre, malgré sa gaucherie.

Si l'on tient à une énumération j'ajouterais que la «*Tête*» de Saad Basta contient d'excellentes parties, que le paysage de Bonello est assez plat, que Madame Chaker a une sensibilité délicate, que Suzy Green-Viterbo se met cette fois à peindre véritablement, que Hosni El Banani trouve d'heureuses couleurs parfois, qu'Ingi Eflatoun a une vision personnelle qui semble d'ailleurs s'humaniser, que Kamel Moustapha sait composer mais qu'il s'en tient à une formule d'art périmée, que Nazir Khalil et Sevek ont de la fantaisie, Madame de Romer agrémenté que Vassir Chaura décore plus qu'il ne peint et qu'enfin Gaston de Vaux met de la couleur et de la poésie dans la peinture de ses intérieurs.

Et je conclurai par ce que j'ai déjà dit: On demande du nouveau, on attend des artistes plus de hardiesse, plus de liberté, un sens plus vif des hautes exigences de l'art pour ceux du moins qui ont les reins assez solides pour tenter l'aventure.

H. SOULON

LE PROF. DR. J. VALTIS

Après avoir exposé certaines notions générales sur la Tuberculose et les faits qui ont prouvé, après la première guerre mondiale l'influence de celle-ci sur l'expansion de la tuberculose le Professeur J. Valtis aborda la situation créée en Grèce à la suite de la dernière guerre et la triple occupation du pays ainsi qu'il suit :

« L'exemple le plus frappant de l'influence qu'a la guerre sur l'expansion de la tuberculose nous est donné par les observations, bien entendu encore incomplètes, qui ont été faites en Grèce pendant la dernière guerre et la période de l'occupation du pays par l'ennemi. La Grèce a fourni un exemple unique dans l'histoire mondiale, exemple dis-je, d'abnégation et de bravoure en répondant sans hésitation à la provocation Italienne quand elle ne pouvait guère en attendre que l'écrasement.

Elle s'offrait ainsi en sacrifice pour la cause commune de l'humanité au moment où tous doutaient de la victoire des nations alliées. Grâce à la vaillance de ses fils cette nation de 8 millions d'hommes a pu mener une guerre victorieuse contre un empire de 40 millions et, cela guidée uniquement par l'esprit de la liberté qui a vu la lumière dans ce pays.

Mais lorsque les hordes Allemandes sont venues à l'aide de leurs satellites vaincus, la Grèce a été écrasée et a subi pendant 4 ans le calvaire de l'odieuse triple occupation, Allemande, Italienne et Bulgare. Lorsqu'on fait le bilan des dommages causés par la guerre Italo-Grecque et la triple occupation on atteint pour la somme des destructions des chiffres impressionnants qui s'élèvent dans l'ensemble à 75 % de la richesse totale du pays.

La diminution de la population du fait de la fureur des persécutions, représailles, déportations et de la famine atteint 16,7 % soit à peu près 1.000.000 pour une population de 8.000.000.

22 % des habitations ont disparu, 1.200 villages brûlés et complètement détruits sur 6.500 existant en Grèce.

Il est à souhaiter que cette ampleur du sacrifice puisse trouver sa juste reconnaissance maintenant où commence le règlement des comptes.

Il serait étonnant si tout ce bouleversement social survenu en Grèce n'ait pas eu ses répercussions sur l'expansion de la tuberculose dans ce pays.

En effet une commission chargée en 1937 par le Ministère d'Hygiène et de la Prévoyance sociale, d'étudier les mesures à prendre contre l'expansion de la tuberculose en Grèce avait estimé que, le nombre des décès par tuberculose par an était de 10.000, ce qui portait le chiffre de malades atteints de cette maladie à 100.000 par an.

Cette commission suivant une règle générale, d'après laquelle, la lutte contre la tuberculose n'est efficace que si l'on dispose d'un nombre de lits égal à celui des décès par tuberculose par an, avait préconisé la création de 10.000 lits.

Et en effet jusqu'à 1939 la Grèce dis-

posait pour le traitement des tuberculeux 5.000 lits et le gouvernement Grec se proposait à porter ses lits à 10.000 lorsque survint l'agression Italienne. Durant l'occupation le nombre de 5.000 lits a été réduit à 3.500 les restants ayant été, malgré les protestations du Ministère d'Hygiène, soit réquisitionnés soit détruits par les occupants. Mais même parmi les sanatoriums qui étaient restés pour le traitement des malades aucun n'offrait les conditions nécessaires à cet effet.

Il y avait manque complète de nourriture, les malades étant souvent, pendant la période des années 1941-1942 et avant l'avènement de la Croix Rouge Internationale, privés pendant plusieurs jours de pain, ou ayant pour longtemps comme pain 90 grammes d'une masse amorphe qui ne différait en rien de la boue. Souvent ils avaient comme toute nourriture 300 gr. de raisin sec par jour, ou une soupe d'une eau sale dans laquelle se perdaient quelques graines de blé concassé.

Et comment cela pourrait être autrement lorsque sous les yeux des occupants toute la population mourrait d'inaunition.

Il faut ne rendre compte que, pendant les années de l'occupation qui ont précédé l'avènement de la Croix Rouge Internationale, la population de la Grèce avait comme toute nourriture 600 à 700 calories par jour avec manque complet de matières grasses, d'albumines, et de sucre, au lieu de 2.500 calories qui sont indiqués pour un homme au repos et 3.000 à 3.500 pour un travailleur.

Il n'était donc pas étonnant de voir dans les rues les gens mourir d'inaunition et ceux qui parvenaient à survivre traînaient leurs corps squelettiques ou bauffiés par les oedemes de faim à la recherche d'une nourriture inexistante.

Ce n'était pas seulement la nourriture qui manquait dans les sanatoriums et dans les hôpitaux mais aussi les médicaments les plus élémentaires.

Combien de fois des opérations urgentes durent être ajournées à cause du manque de pensements, de teinture d'iode, de l'alcool, et l'impossibilité d'effectuer la stérilisation.

De même il était impossible d'y entretenir la propreté la plus élémentaire à cause du manque de savon et d'eau, les occupants s'était réservés le plaisir de gaspiller l'eau pour leurs propres besoins et d'en priver la population civile.

Vous pouvez donc vous imaginer ce que nous avons moralement souffert nous autres médecins en voyant malgré tous nos efforts, nos malades périr sans que nous puissions leur prêter aucune aide étant donné qu'il manquait les médicaments les plus élémentaires pour arrêter même une hémoptysie.

Je vous citerai en passant le drame du Sanatorium de Vitirra en Péloponnèse.

Le Sanatorium isolé au centre du Péloponnèse, avait un effectif de 100 malades.

Durant l'hiver rigoureux de 1941-42 tous les malades couchés qui ne pou-

vaient pas marcher sont tous morts par manque de nourriture et d'eau, les allemands ayant réquisitionné les moyens de transport qui servaient pour le rationnement de l'établissement en vivres, et ayant refusé de fournir les combustibles nécessaires pour le chauffage et l'approvisionnement du Sanatorium en eau.

Ceux des malades qui pouvaient marcher, ainsi que le personnel, se sont réfugiés épuisés par l'inanition après une marche longue et pénible aux villages les plus proches ou plusieurs d'entre eux sont morts par la fatigue et le froid.

Voyons maintenant quelle a été la répercussion de cet état de choses à l'expansion de la tuberculose en Grèce.

Nous avons déjà dit qu'avant la guerre le chiffre de décès par tuberculose était estimé à 10.000 par an.

Actuellement, bien que nous soyons privés de statistiques exactes, étant donné que pendant l'occupation Athènes était restée en contact seulement avec quelques grandes villes et isolée du restant du pays, nous estimons que le nombre de décès par tuberculose a doublé sinon triplé. C'est à dire nous pensons que les morts de tuberculose atteignent aujourd'hui le chiffre de 25.000 à 30.000 par an, ce qui veut dire que les malades atteints de cette maladie sont 250.000 à 300.000 par an.

Et ce que nous avons en outre remarqué c'est que la tuberculose a frappé non seulement les classes pauvres mais aussi les classes aisées. Ce qui prouve que mêmes les riches, ou plutôt les anciens riches, ont subi les effets de la sous-alimentation.

On se demande maintenant comment la Grèce pourra-t-elle envisager la lutte contre cette maladie qui a pris une telle ampleur dans ce pays. A l'état normal le Gouvernement Grec qui menait cette lutte se basait sur l'apport financier provenant de l'imposition de ses habitants.

Dans l'état actuel où se trouve le pays, ou toute l'activité économique est à refaire, on ne voit pas comment le Gouvernement Grec pourrait trouver les ressources nécessaires à cet effet. Il sera donc obligé, à notre avis, de recourir à l'aide financière provenant de l'extérieur, car il lui sera impossible de trouver sur place les subsides nécessaires pour mener cette lutte et surtout pour créer et entretenir 25.000 à 30.000 lits qui selon nous sont indispensables pour pouvoir enrayer le fléau, que s'il continuerait menacerait de décimer la race Hellénique.

Une autre question qui doit de plus préoccuper le Gouvernement Grec et qui joue un rôle primordial dans la lutte contre la tuberculose c'est l'amélioration de l'alimentation du peuple Grec.

En effet les 2.000 calories qui lui sont aujourd'hui distribuées par l'intermédiaire de la Unra sont pleinement insuffisantes pour nourrir un peuple qui pendant 4 ans a été sous-alimenté d'une façon qui a frisé la famine.

La Grèce a tant sacrifié sur l'autel de la liberté et par l'aide qu'elle a apportée à la lutte commune elle a con-

tribué largement à la victoire finale.

Il est donc à souhaiter qu'elle puisse trouver l'aide morale et matérielle qui lui sont indispensables pour se relever afin que l'esprit Grec puisse survivre et rayonner dans l'avenir comme par le passé.

C'est ainsi que se pose aujourd'hui le problème de la lutte antituberculeuse en Grèce.

En terminant nous pouvons dire qu'il ressort de l'exposé que je viens de vous faire que la guerre, à cause des conditions sociales qu'elle crée, contribue à la rérudescence de la tuberculose et, ajoute ainsi à ses victimes de champs de batailles, ceux qui proviennent de la diffusion de la tuberculose qui par son intervention prend une ampleur démesurée parmi les populations des pays qu'elle entraîne dans ses sillons.

M. SCANDAMIS

Sous les auspices du «Ptolémée 1er» M. Scandamis parla l'autre jour à la grande salle de l'*Eschyle-Arion* de la *Femme grecque durant la guerre* en présence de LL.AA.RR. le Prince Héritier et la Princesse Frédérique, du Consul Général de Grèce, M. Ch. Zamaras, de S.G. Mgr Maréotis représentant S.B. le Patriarche d'Alexandrie et plusieurs notables de la Colonie Hellénique.

Pendant près d'une heure M. Scandamis fit un récit vivant des luttes des Femmes grecques sur le Pinde ou de leur vaillante résistance aux envahisseurs.

Sa causerie émut les assistants qui restèrent muets devant les innombrables sacrifices et la fermeté avec laquelle ils furent endurés et qui font des femmes grecques des héroïnes dignes de 1821. SEM.

M. TH. D. MOSCONAS

Le 31 Octobre, M. T.D. Mosconas, Bibliothécaire Patriarcal, fit une causerie sur les «Reines d'Angleterre», au Salon Littéraire des Hellenides, Villa des Parcs, Mazarita, présidé par Mme Prof. Dr. A. Panayotatou, devant un auditoire choisi, parmi lequel nous avons distingué S.E. Mgr Evangéle Archevêque d'Hermopolis, représentant de S.B. le Patriarche Christophoros II; S.E. et Madame Theo Nicoloudis.

M. Mosconas prenant prétexte de la rumeur qui circula dernièrement sur les fiançailles du Prince Philippe de Grèce, avec la Princesse Elizabeth, parla surtout des Reines Souveraines, Mathilde, Marie I Tudor, Elizabeth, Marie II Stuart, Anne Stuart et Victoria. Cette causerie, très intéressante, sera publiée, comme on nous en informe, au prochain numéro de la «Revue des Conférences Françaises».

M. Mosconas parla aussi, le 25 Novembre, au Cercle Féminin «La Ruche» à Chatby-les-Bains. Présidée par Mme. Katy Caniadis, de «Marguerite de Goethe», cette causerie fut rehaussée par la présence de S.B. le Patriarche Christophoros II, des Archevêques de Tripoli et d'Aksoum et du Général Karavokyris. G. L.

LA RESISTANCE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS

A PROPOS D'UNE CONFERENCE

La saison des conférences est en plein essor. Elles se suivent et même se recouvrent. Tout y passe, et, la foule des auditeurs semble s'y retrouver quand-même! Péguy fait suite à Linant de Bellefonds, et, après une savante initiation aux idées du XIXème siècle, on s'accorde le temps de souffler un peu pour entendre parler ensuite des intellectuels français dans la Résistance.

C'est de ce dernier sujet que nous voudrions dire deux mots. Les journaux n'ont pas manqué de faire l'éloge de la conférencière et de la conférence. C'est une forme de la courtoisie à l'égard d'une dame qui est la femme d'un écrivain de France. Mais, sans nous départir d'une même courtoisie, nous aimerions cependant nous permettre quelques remarques.

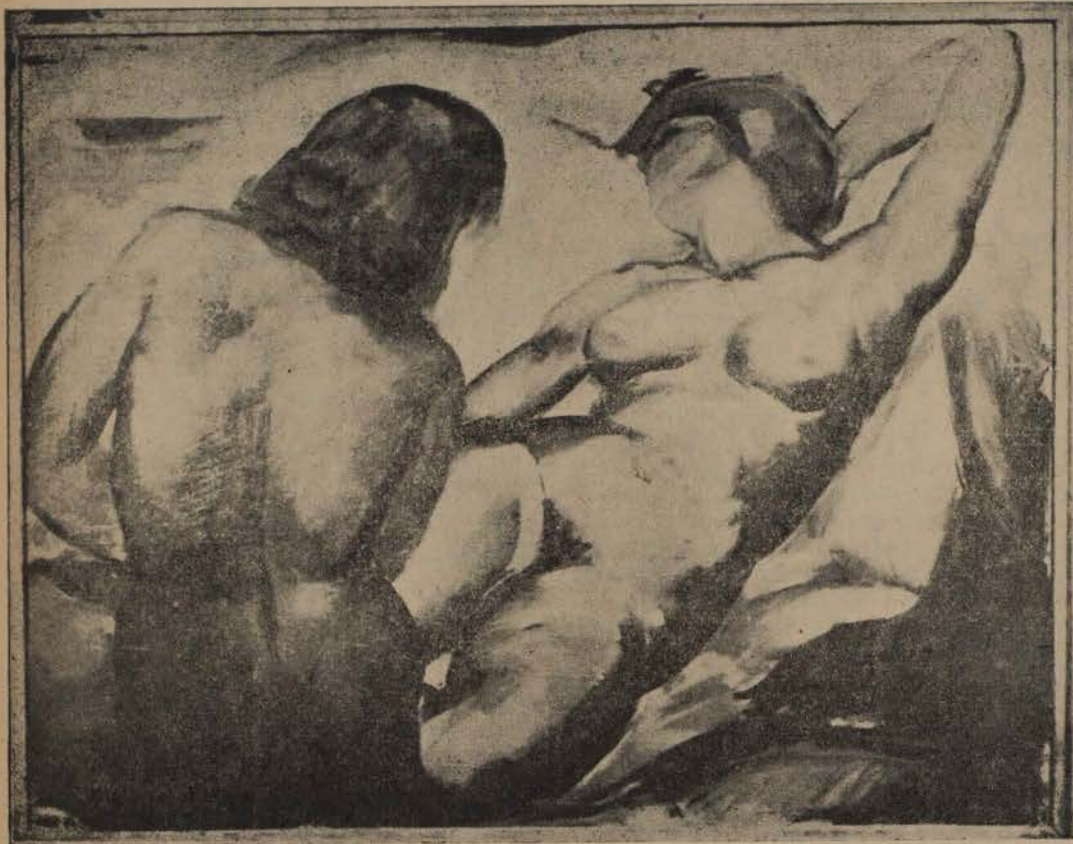
D'abord, s'il s'agissait comme on nous l'avait assez bruyamment annoncé de nous entretenir de la résistance des intellectuels français, il faut bien reconnaître que nous n'avons pas eu tout à fait ce que nous attendions. Nous devinons bien que Mme Braibant a voulu avant tout faire oeuvre personnelle et délaissier ce que nous sommes censés savoir. Mais, qu'on le veuille ou non, la Résistance, c'est un très grand, un très vaste mouvement, et Mme. Braibant s'est trop limitée à un groupe de gens qui lui sont familiers. Nous ne sommes pas ici en France, et nous ne sommes pas très renseignés, mais il y a des gens que nous connaissons et c'est d'eux que nous aurions aimé entendre parler. Nous révéler la teneur de certains documents découverts dans les archives d'Abel Bonnard, certes, nous en apprécions l'intention, mais que nous ont-ils appris? Nous déplorons plutôt que Mme Braibant ait cru devoir attendre la fin de sa conférence pour dresser la liste des héroïques intellectuels qui se sont sacrifiés pour la France et la démocratie. N'était-ce pas l'occasion de nous parler longuement de Brosolette, de Solomon, de Jacques Decour et de tant d'autres de leurs camarades? Leurs actes auraient parlé d'eux-mêmes et quiconque les conterait sans vaines phrases serait certain de nous toucher. Et puis, comment oublier Saint-Pol-Roux, Max Jacob, Desnos? Et, parmi ceux qui sont heureusement vivants, comment ne pas rappeler les noms de Paul Eluard, Jean Cassou, Louis Aragon, qui, à côté des Mauriac et des Duhamel ont courageusement lutté dans la vie clandestine? Et Vercors dont tout le monde connaît hors de France comme en France même, le «Silence de la Mer»; Et les Editions de Minuit dont l'histoire est une illustration du courage humain?

Vraiment, le sujet à traiter était un grand sujet; nous voulons dire, grand et inépuisable. Nous avons été profon-

dément émus par l'évocation du petit lycéen qui abat son Boche selon l'ordre qu'il a reçu, et qui, saisi, s'en va à la mort sans perdre un pouce de sa petite taille. Magnifique exemple que celui-là! (Et ne sentons-nous pas le vide, l'insuffisance, l'inutilité des épithètes quand nous en parlons?) Mais, pourquoi citer seulement le nom du petit Guy Mocquet, et pourquoi passer aussi sous silence les étudiants fusillés à Saint-Aubin? (Mme Braibant fit bien de rappeler la conduite héroïque des enfants de M. de Witasse, mais sait-on qu'à Saint-Aubin, justement, est mort le fils de M. Casati qui fut Proviseur du Lycée Français;)

Il y a encore autre chose et nous voudrions en parler avec toutes les précautions désirables. Dès ses premiers mots, la conférencière a tenu à présenter la défense de ceux qui travaillaient secrètement pour la Résistance et la Libération, tout en occupant un poste dans certains ministères du gouvernement de Vichy. Elle en a donné des exemples dont elle est sûre, dont elle a fourni les preuves. Certes, nous admettons que de tels hommes risquaient aussi terriblement leur vie à jouer ce jeu dangereux, mais nous sommes persuadés qu'ils étaient peu nombreux. Il faut se garder de penser qu'ils avaient beaucoup d'émules. Car, trop de gens, pour se justifier et se blanchir, ont intérêt à proclamer qu'ils n'occupaient des postes dans les ministères de Vichy que pour saboter leur tâche. Nous sommes sur le terrain tout à fait glissant du double jeu, et si certains ont le droit de lever la tête, combien d'autres devraient la maintenir baissée? Car, ce jeu est terriblement difficile, et rares sont ceux qui peuvent le mener avec la maîtrise nerveuse qu'il exige.

Pour finir, proclamons hautement que la résistance des intellectuels c'est-à-dire surtout des écrivains, des professeurs, des instituteurs, des étudiants de France est un fait. Hormis quelques brebis affreusement galeuses, ils ont été dignes de leur pays, du peuple de France. Dans plus d'une école, sur le tableau noir, chaque matin, en ouvrant la porte, on n'était plus surpris de lire en grandes lettres blanches: «Vive de Gaulle!» Gravés dans les tables, s'échelonnaient de petits V moqueurs ou de grands V impressionnants. Maîtres et élèves communiaient dans un même sentiment d'espoir invincible et de défi permanent. Une allusion, si discrète fût-elle était saisie, comprise, enregistrée, applaudie. Et fuyant le S.T.O. étudiants, grands élèves, gagnaient le maquis, ou franchissaient les Pyrénées. Tous ne sont pas revenus. Mais, comme leurs maîtres de la Sorbonne, de Strasbourg, de Grenoble, les jeunes gens de France ont su s'engager, engager leur corps comme leur âme au service du pays et de la démocratie.

Les Expositions à Alexandrie

A. ZORIAN — Composition

PUZANT GODJAMANIAN

Puzant Godjamian est de ceux qui depuis longtemps répondent au vœu récemment formulé par Sartre: faire de l'art une fonction sociale. On frémit d'inquiétude en pensant aux menaces de déviation qui vont peser sur notre façon de juger les œuvres d'art si on se met à les apprécier en fonction de leur utilité sociale. A vrai dire la menace est quasi inexistante. Il y aura toujours des bons et des mauvais peintres. Pour répondre aux exigences du groupe ces derniers feront de la littérature, les premiers feront de la bonne peinture tout en y répondant tout aussi bien. Puzant s'est certainement constitué un idéal esthétique avant de le consacrer aux aspirations sociales qu'il veut servir. Il conçoit les éléments plastiques de son tableau avant de voir comment ce tableau exprimera ses idées politiques. Il y voit avant tout un jeu de formes — où les courbes jouent le plus grand rôle — et de couleurs où la violence des rouges domine. Là dessus il met des paysans qui gémissent à la tâche; des ouvriers rêvant de rien sous un ciel bouché aux regards de Dieu par les fumées de l'usine.

Sa franchise, sa virulence, sa simplicité n'ont pas trouvé grâce aux yeux des esthètes alexandrins, habitués aux minuties maniérées et aux sucreries délicates, des peintres du crû. Le pu-

blic alexandrin admet à la rigueur les audaces abstractivistes de Baruch et de Salinas puisqu'elles sont compensées par l'extrême onctuosité des tons. Une force jeune et brutale dérange l'indolence de ce public, déchire la ouate d'indifférence à ce qui est neuf dans laquelle il se complait (l'ayant baptisée bon-goût).

«Je n'aimerais pas avoir ça toute la journée devant les yeux», me disait une dame. Elle avait, somme toute raison. Les peintures de Puzant ne sont pas faites pour l'intimité d'un salon bourgeois. Il faudrait à Puzant les murs d'un centre culturel, d'une école, d'un siège de syndicat... L'époque et les conditions sociales dominantes ne lui fournissent point ces occasions de s'exprimer.

ZORIAN

La manière de Zorian se perfectionne par l'usage. On ne peut plus dire qu'il s'acharne, comme il le fit jadis à la perfectionner. Ses réussites sont dues à l'élan acquis, à sa virtuosité plutôt qu'à sa volonté. Il n'a pas résolu le problème du portrait: après avoir timidement débuté dans le genre, sa fougue naturelle l'a entraîné trop loin des exercices d'école auxquels il devrait encore pour un temps s'assu-

jettir... Peu de progrès dans les nus qui comportent d'excellents morceaux noyés dans du remplissage. Ses petits paysages forment des ensembles très réussis. Mais nous sommes nombreux à croire Zorian capable de faire plus ample, plus profond, plus senti. Ses Voiles semblaient un départ pour une nouvelle manière: elles sont restées un essai sans lendemain...

SEIFEDINE & WANLY

Enfin, voilà deux jeunes peintres alexandrins sortis d'une obscurité imméritée. Depuis longtemps des amateurs éclairés prenaient de temps en temps le chemin de leur atelier pour apprécier leur obstiné labeur. Une exposition de leurs œuvres ne pouvait manquer, pensaient ces amateurs, d'attirer sur eux l'attention du public. C'est chose faite. Touchée par l'évidence de leurs dons, par la franchise de leur talent, par leur patience à se perfectionner sans cesse, S.A. la Princesse Mahivêche Toussoun a patronné cette exposition que les Amitiés Françaises avaient accueillie dans leur luxueux local.

Voilà, enfin, des peintres en communication directe avec la vie. Cela ne veut pas dire qu'ils n'aient point d'idées sur la façon d'interpréter par la peinture le monde extérieur. Mais ces idées sont des excitants qui accentuent la violence naturelle de ces peintres loin de mettre entre les choses et leur transposition sur la toile le frein de calculs trop considérés.

Wanly apparaît surtout comme un illustrateur apte à faire ressortir le



PUZANT GODJAMANIAN — Repos.

WHISKY

JOHNNIE WALKER



**CE QUE L'ECOSSE
PRODUIT DE MEILLEUR**

Cognac Hennessy



Champagne Pol-Roger

arrivés de France se trouvent en vente
dans toutes les grandes Maisons d'Alimentation
et chez les Agents Généreux

WALKER, VALLOIS & KNIGHT

5, Rue el Fadl - Le Caire
Tel. 53900

3, Rue Hicks Pacha - Alexandrie
Tel. 28552

MENA HOUSE HOTEL

(PYRAMIDS)



THE SPORTS CENTRE :

HORSE RIDING

1st class mounts.

Lessons by an English Riding-master

MARBLE SWIMMING POOL

GOLF COURSE (all grass)

9 Holes.

TENNIS

coté cocasse des silhouettes et des figures. Il a une tendance à s'acheminer vers l'emploi des tons clairs ou même acides qu'il ferait bien de ne pas tant refrener. Son dessin preste enserme une matière solidement cimentée.

Seif el Dine saisit les contours dans ce qu'ils ont d'essentiel pour les simplifier et les déformer dans le sens de leur plus grande expressivité. Il emploie jusqu'à en abuser un cerne très noir qui lui permet une marche assurée dans les embarras de sa route et aussi de sauter quelques obstacles dont son tempérament peu enclin aux subtilités l'autorise à faire fi. Son goût pour la valeur expressive des noirs ne se voit pas seulement dans ce cerne. Il emploie parfois cette couleur redoutable par larges masses en sachant les rompre de multiples reflets. Il a, vis à vis des violences des tons clairs, une attitude encore indécise faite d'attraction instinctive et de défiance calculée. Cette lutte il la fait se livrer sur ses toiles sans avoir au préalable résolu le conflit dans son cerveau. C'est, en plus de ce contact avec les objets observés, ce qui rend si vivantes et si attirantes ses créations.

ETIENNE MÉRIEL

Au Caire

Exposition d'Art Italien

Sur l'initiative de J. Servais, le Foyer d'Art a consacré au Lycée français du Caire, pendant les quinze premiers jours de novembre, une exposition aux peintres italiens. Depuis les Primitifs jusqu'au XVII^e siècle, époque de la décadence, l'essentiel y était. Cette reconstitution, uniquement composée de bonnes reproductions, méritait un plus grand succès.

Du seul point de vue du plaisir artistique, on avait intérêt à revoir Giotto, Fra Angelico, Masaccio, Verrochio, Fra Filippo Lippi, les Bellini, le Pérugin, Raphael, Michel-Ange, L. de Vinci, et tant d'autres qui nous sont moins connus. Du point de vue éducatif, on pouvait suivre l'évolution de l'art à travers les diverses écoles de la péninsule, grâce à l'intelligente disposition des tableaux ainsi qu'aux indications sommaires mais précieuses des fiches apposées sur chaque panneau. Excellente initiative, puisqu'elle se soucie autant d'éduquer que de plaire.

Nous verrions assez volontiers, à l'approche des fêtes de Noël, une exposition du même genre consacrée aux peintres de la nativité.

ORION



Notes contre Notes

Chronique Musicale

Récital Mario Fenninger

(Music for All, 1 Décembre 1945)

Mario Fenninger donnait à Music for All un récital de piano. Le programme comportait une partie classique, une autre romantique, comprenant entre autres deux pièces fort intéressantes de Mme Thérèse Fenninger de Rogattis, mère du jeune et sympathique artiste. Ce programme a certainement mis en valeur les dons d'un artiste en voie de formation et dont les progrès sont extrêmement frappants.

Dans le Chopin, Mario Fenninger montra tour à tour de la sensibilité et du brillant. On sent en lui une technique déjà assez sûre pour que l'artiste ose s'abandonner à elle. Les crescendos étaient bien construits: bonne utilisation des registres sonores du piano. Les «Papillons» de Schumann furent joués avec une intelligence et une poésie hors de pair. L'artiste sut enchaîner en une gracieuse arabesque les délicieux moments musicaux qui furent la trame de cette oeuvre. Dans la «Campanella» de Liszt, il eut de bons moments, encore qu'il manqua de puissance dans le feu d'artifice final.

L'interprétation des oeuvres classiques fut plus inégale. Le pianiste eut tendance à mignardiser un peu trop les quatre Sonates de Scarlatti. Il les priva de l'esprit incisif qu'elles doivent au siècle où elles furent conçues. L'«Aria» de Bach manqua de l'équilibre nécessaire par la courbe sinieuse de la mélodie et l'admirable ligne contrapuntique de la basse. Dans le Beethoven, Mario Fenninger eut d'excellents moments, mais la ligne générale fit défaut, surtout dans le «Rondo» qui par sa construction même est si coupé que l'interprète doit songer à réunir ses expressifs fragments, plutôt que de les séparer encore.

Cependant l'impression générale reste très favorable. La constatation des grands progrès faits par cette artiste nous fait croire qu'il ne se satisfera du point où il est arrivé. Et puis — ce n'est pas un pléonisme de le dire — voilà un pianiste musicien. La chose n'est pas si fréquente.

Concert Yvonne Ravaise

(Décembre 1945)

Les pianos sont des minoires et aussi indiscrets que les vrais. Un homme, une femme viennent s'asseoir devant ce meuble redoutable. Il en effleurent, en caressent ou en frappent les touches. Ce ne sont point les secrets de l'oeuvre qu'ils nous révèlent toujours, mais ceux de leur personnalité qu'ils trahissent sans le vouloir.

Il y a chez Yvonne Ravaise, (bien connue au Caire où elle a enseigné et s'est produite avec succès) une sorte

de conflit interne à cause duquel la ligne de l'oeuvre exécutée sort parfois bousculée. Les registres de la délicatesse et de la puissance ainsi que le rapport des deux mains ne sont pas toujours bien équilibrés. La conséquence en est qu'Yvonne Ravaise a des moments excellents, mais que l'ensemble du morceau ou la succession des parties dans une oeuvre de plus longue durée manque des perspectives nécessaires. On sent chez elle une excellente musicienne, mais non pas toujours servie par des moyens adéquats.

Dans le programme, qui alignait les noms de Scarlatti, Mozart, César Frank, Fauré, Debussy, le meilleur moment du concert fut la sonate de Mozart. Dans «Prélude, Choral et Fugue» le Prélude fut très bien dit, ainsi que la Sarabande de la Suite de Debussy, qui bénéficia d'une grande noblesse d'expression.

Yvonne Ravaise donna en bis deux pièces de Chopin, dont la première fut jouée avec le poétique clair-obscur qui lui convenait.

Faisons pour terminer une dernière remarque. Il semble qu'un programme soit fait pour être suivi. Or, nous avons eu quatre sonates de Scarlatti au lieu des trois annoncées, et dans la deuxième partie la Ballade de Fauré fut jouée sans avertissement avant les trois improptus. Enfin il n'y eut pas entre ces dernières pièces les «silences» nécessaires.

Le public, qu'il faut toujours considérer comme profane en la matière, a certainement souffert de l'incertitude causée par ce mode de faire.

Récital de violon

Robert Soelens - Madeleine Roche

(13 Décembre)

«Sous les auspices de la Société de Musique à qui nous rendons grâce, on a entendu jeudi un merveilleux récital».

Ces lignes que je copie du compte-rendu d'un concert donné récemment en Suisse par le très grand chanteur qu'est Charles Panzera, valent absolument pour le récital de violon de Robert Soëtens.

Certes, dans sa longue et belle carrière de concertiste européen, Robert Soëtens a dû collectionner les épithètes laudatives. Nous n'essayerons pas d'ajouter à ce nombre. Disons, que l'on est sorti de ce concert le coeur et l'esprit comblés et souhaitons à ce grand violoniste de revenir souvent, pour notre dilection, en Egypte.

Du reste, il ferait injuste de ne pas citer, en cette occasion, Madeleine Roche. La biographie des solistes, jointe au programme explicatif du concert,

(la suite à la page 36)

CHRONIQUE DES LIVRES

CHARLES ZAHAR et ZEIN EL ABEDIN MOHAMED BADAWEY: *La Police Municipale d'Alexandrie* (Essai de réorganisation et de généralisation aux municipalités égyptiennes) (*L'Egypte Contemporaine*, Mars 1945).

Le bureau de M. Charles Zahar, chef du cabinet du directeur général de la Municipalité d'Alexandrie, est un second Mur des Lamentations. Depuis dix ans qu'il occupe ces fonctions, il a appris les rouages de cette grande machine administrative et ses lacunes, comme aussi les besoins des contribuables. Il a dû solutionner des puzzles ardu, objets des réclamations incessantes de toutes les classes de la population. Dans l'introduction de sa thèse présentée à la Société Fouad 1er. d'Economie Politique, de Statistique et de Législation, M. Zahar décèle le mal dont souffrent les Alexandrins: «le maaléchisme, maladie endémique», mais il est persuadé qu'il est toujours temps de faire oeuvre prophylactique. Pour réfréner les abus, il propose d'user d'abord d'une autorité répressive qui, le temps aidant, ne sera plus qu'une surveillance préventive.

Cette thèse établit un programme original pour l'organisation d'un service d'inspection général chargé du contrôle des travaux édilitaires extérieurs de la Municipalité sur des bases nouvelles, saines, pratiques et surtout adaptées aux moeurs et coutumes propres à l'Egypte, dont les principes tendent à conserver et à défendre les intérêts et les droits des citoyens.

Le canevas comprend l'interférence de deux principes: 1.) Les Constables de l'Académie Royale de Police ont besoin de nouveaux débouchés. Une année de cours sur la Législation Administrative et l'Hygiène Générale les formeraient aux fonctions d'Inspecteurs. Comme corollaire: ce cours constituerait le début d'une Ecole d'Administration nécessaire aux fonctions gouvernementales. 2.) Les Municipalités égyptiennes ont besoin de créer leur propre corps de polices municipales pour mettre en vigueur lois et règlements. L'essai de la Police Municipale d'Alexandrie n'a pas donné de résultats satisfaisants parce qu'elle n'a point réalisé les desseins que ses fonctions lui commandaient d'organiser.

L'Administration municipale avait envisagé d'excellentes suggestions tendant à la formation d'un Corps de Surveillants de la Ville (1902) et d'un Service d'Inspection Extérieur (1924), et réalisé momentanément de non moins intéressants essais par la création d'un Bureau des Contraventions (1906) et de l'Inspection Générale (1930). Si on réorganisait cet Inspection Général sur les quatre bases citées pour la surveillance méthodique de la Ville qui serait confiée à des patrouilles d'Inspecteurs-Constables, sous le contrôle de la Police Municipale, il rendrait les plus appréciables services aux Alexandrins comme aux habitants des autres villes municipalisées qui appliqueraient ce système.

En résumé: les inspecteurs des différents services municipaux relèveraient administrativement de l'Inspecteur en Chef, techniquement des directeurs des services et disciplinairement du Surintendant de la Police Municipale. Ces Inspecteurs-Constables qui auraient poursuivi des cours de spécialisation édilitaire seraient constamment en patrouille autour de leurs bureaux divisionnaires de quartiers, revêtus d'un uniforme semi-policier. Ce corps d'élite, nanti des pouvoirs d'Officiers de Police Judiciaire, dresserait des contraventions dans tous les cas d'infraction aux lois et règlements. Le public serait invité à déposer ses plaintes au bureau de leur quartier et à demander main-forte aux Inspecteurs. Ainsi, l'Administration, en connais-

sance de cause de tous les abus, sera en mesure d'apporter tout remède en son pouvoir.

Des annexes documentées, où les attributions des conseils municipaux en matière de police sont étudiées dans 24 pays du monde, tracent le programme d'un recueil d'instructions municipales et d'une école d'administration pour les fonctions d'inspection.

Si cette thèse venait à être mise en pratique, les populations apprendraient le sens de la discipline par «le respect de la législation qui doit régler d'une manière obligatoire et permanente les devoirs et les droits des citoyens», car «il faut que tout citoyen sache que la vie comporte des devoirs et que le bonheur consiste en leur accomplissement».

M. Zahar qui a posé ici les bases d'une structure administrative et judiciaire garante du progrès des institutions municipales, s'occupe actuellement d'un mode de perception rationnel et avantageux des taxes et impôts municipaux et publiera incessamment une thèse sur «Les Contributions Portables».

En rendant hommage à l'incontestable valeur de l'étude constructive de notre collaborateur, nous est-il permis d'espérer que sous l'égide éclairée de S.E. Moustapha Fahmy Bey, l'actif et entreprenant nouveau directeur général de la Municipalité d'Alexandrie, ces principes prometteurs d'une Alexandrie disciplinée seront réalisés à bref délai? SEM.

LA COLLECTION «RÉVÉLATIONS» (Fernand Nathan, Edit. Paris).

Cette petite Encyclopédie de la Résistance, qui contient déjà 8 brochures de 32 pages chacune, révèle l'histoire héroïque du peuple Français en lutte contre l'occupant Allemand. Les actes de sabotage, la vie des maquis, les luttes des patriotes, sont révélés dans ces pages passionnantes et douloureuses, qui sont autant de témoignages vécus et personnels. Dans ses scénarios les plus extravagants, le cinéma américain n'a rien produit qui ressemble ou égale les péripéties de ce drame vécu par des milliers de Français et de Françaises. Ce sont des images atroces, commentées dans une langue sobre par des survivants qui ne font point métier de littérateurs. Les plaquettes consacrées aux souffrances des déportés et à l'évocation de la vie dans les camps allemands de concentration constituent une documentation accablante, non seulement contre le régime nazi, mais contre un peuple entier qui fut le complice enthousiaste, de ce sadisme collectif, de cette négation totale du postulat que l'homme peut être supérieur à la bête. A ceux qui croient encore — et il en est beaucoup, hélas, ici — que les chroniques des journaux sur la façon dont les Teutons concevaient la guerre et l'occupation, sont un travesti vengeur de la vérité, on ne saurait trop conseiller la lecture de ces souvenirs, groupés sous le titre de «Révélations». Ce qu'ils y apprendront les édifiera, une fois pour toutes, sur le bonheur d'avoir connu les lendemains d'Alamein, et sur la grandeur éternelle que le Geste de la Résistance confère à la France.

A. SHUAL

FRANÇOIS TOLZA, *Adoracion*, (Les Lettres Françaises, Le Caire).

«Adoracion» est le premier roman de F. Tolza. La trame en est menue sans doute, mais le drame qui la contient s'amplifie à mesure qu'il se lie au rythme de la terre. Déjà Lucien, qui est le personnage principal, en s'égarant un soir avec Adoracion, n'a fait que subir la force de la nature. La faute qu'il a ainsi commise attire sur lui l'hostilité du petit village

au milieu duquel il vit. Dès lors, par l'intermédiaire des hommes, il apparaît soumis à toutes les fluctuations et à tous les caprices des éléments. Car la vie du village est fonction des forces naturelles: il s'établit une remarquable correspondance entre la vie des villageois et l'action que la nature exerce sur eux. Animation, silence, inquiétude, nervosité, agressivité, allégresse, tout ce qui remue ou apaise, résulte de l'éclosion du printemps, des variations des saisons, du souffle de la tramontane ou de la marinade, comme pour la terre elle-même. La vie tombe ou renaît, se calme ou rebondit à tout changement dans l'air, elle répond à tous les signes du ciel. Quelque chose de surnaturel domine la vie quotidienne. Tout en vérité se lie et s'entremêle. Ciel, terre, gens, mènent une sorte de vie commune qui agit sur l'évolution du drame personnel de Lucien. C'est du Ramuz, moins le style particulier du maître vaudois. Le dernier épisode du livre est de toute grandeur. C'est donc l'idée de cette soumission instinctive de l'homme aux forces naturelles, de l'harmonie entre l'homme et la vie des choses qui donne au roman son ampleur et sa beauté.

Ce livre exprime autre chose encore, qui lui donne peut-être son originalité. Une philosophie reconfortante s'en dégage. A travers le destin de Lucien et de celle qu'il aime, Claire, l'auteur expose sa confiance dans l'esprit de la nature et des gens simples qui vivent en communion avec elle. Nous voici loin sans doute de la philosophie du désespoir si répandue aujourd'hui! Non pas que l'auteur compte sur le pardon des hommes, qui est chose trop consciente et trop réfléchie, mais sur l'oubli. Dans sa sage vieillesse, le grand-père de Lucien, fort d'une longue vie errante, a lui-même énoncé sa foi dans ce principe. Oui, l'heure vient où l'oubli et l'apaisement se font. Il faut seulement y aider un peu, saisir l'occasion, non pas de les faire naître, mais d'en tirer avantage.

Peut-être conviendrait-il de faire quelques réserves sur la composition de l'ouvrage et l'enchaînement des faits. On a l'impression d'un démarrage qui tarde, et, par endroits, comme si l'exposition avait été incomplète, l'auteur paraît obligé de revenir sur ses pas pour préciser des détails. Il faut atteindre la page 112 par exemple, pour que l'on sache la nature des relations entre Claire et Lucien et ce qui l'a poussé un soir à rencontrer Adoracion.

Mais, ces fautes de détail nuisent peu à la beauté de l'ouvrage, dont le style est remarquable. Non seulement ce premier livre de F. Tolza est d'une lecture très attrayante, mais encore il donne beaucoup à penser.

F. TALVA

LEON MOUSSINAC, *Le Radeau de la Méduse*, (Editions Hier et Aujourd'hui, Paris 1945).

Dans sa prison de la Santé, puis le long des routes qui le conduisent, dans l'effarement de la débâcle, au camp de Gurs, enfin dans ce camp de Gurs lui-même, L. Moussinac a vécu d'une vie intérieure assez intense pour composer le livre émouvant qu'il intitule: «Le Radeau de la Méduse». Ce titre évoque d'une manière assez saisissante, la condition de ces prisonniers jetés pêle-mêle dans leurs misérables camps où l'on s'épie, où l'on se provoque, où comme des bêtes fauves on est à tout instant prêt à se prendre à la gorge pour un gramme de viande ou une bouchée de pain.

L. Moussinac a d'abord été interné dans une cellule de la Santé où il se trouve seul. La solitude lui convient, il la voit comme une sorte de retraite à la manière des religieux, dont il tire profit pour faire une sorte d'examen de conscience sans complaisance ni désobligeance envers lui-même. Il livre là somme de ses réflexions et de ses observations dans une suite de notes, de développements et de lettres qui témoignent d'une dignité et d'une sérénité constantes. Il médite, il célèbre l'importance de la pensée qui est agir, qui est vivre. Il déplore, chemin faisant, que si peu d'hommes pensent. Sa pensée, à lui, est tournée tout entière, non

pas vers l'au-delà, mais vers la construction sur terre d'un avenir plus équitable pour l'humanité souffrante. Le construire est sa joie. Il ne croit pas à l'élaboration d'un monde nouveau qui soit définitive. Il la considère comme une chose qui évolue et que la pensée doit diriger. Mais il a foi en elle, parce qu'il a foi dans la vie, parce qu'il aime la vie, et aussi parce qu'il a une confiance absolue dans les possibilités humaines. «*Il n'est guère possible de vivre sans espérer*», écrit-il. En quel-que endroit il est amené à constater que la tristesse est plus facile à célébrer que la joie. C'est, dit-il, que les hommes ont connu la souffrance plus que le bonheur, mais il espère que l'expression de la joie atteindra un jour aux mêmes accents, et sa foi matérialiste, pour soutenir son espoir, évoque les chants liturgiques qui, jadis, ont traduit l'allégresse commune en des Alléluias retentissants. L. Moussinac croit à la perfectibilité humaine, il ferme les yeux décidément à la notion d'un monde éternellement condamné pour qui la seule consolation serait le bonheur de l'au-delà. Non! Il veut de toutes ses forces, croire à la vie sur terre. Sa sincérité, sa conviction ardente, son enthousiasme profond et tranquille, tout cela retient et reconforte. Et c'est, ne l'oublions pas, derrière les barreaux d'une prison que monte cet émouvant chant d'espoir.

Il quitte ensuite sa cellule, mêlé aux condamnés de droit commun. Son convoi s'en va rejoindre les colonnes de réfugiés qui s'échelonnent sur les routes. Il vit en compagnie d'une pauvre humanité composée de cyniques, de cafardeux, de faibles, de désespérés et de risque-tout. L'atmosphère est accablante. Sous les insultes et les provocations, il garde sa dignité et son sang-froid. Il voit le masque de la peur, de la révolte ou de la résignation, recouvrir le visage des hommes et il note tristement qu'il n'y a plus, sur ces visages, aucun indice d'amour. Il souffre mais il résiste. Il pourrait aussi s'enfuir, ses gardes le souhaitent, mais il se raccroche à sa confiance en la vie et la justice humaine. Il espère. Il ne croit pas que sentiments humains et fraternité aient déserté l'âme du monde.

Au camp de Gurs, la vie s'organise. Mais la faim, la détresse morale, l'inquiétude des nouvelles de la patrie menacent de provoquer l'effondrement moral. Il se soutient en récapitulant son action passée, dont il est fier. Autour de lui, ses compagnons se livrent à mille petits travaux ingénieux et leur ingéniosité, en même temps qu'elle accapare son esprit, le console. Tout n'est pas perdu, pense-t-il, si les hommes savent tirer parti de leur malheur comme d'une épreuve. C'est ainsi que dans la détresse, le moindre signe d'espérance prend des proportions infinies. Mais, il faut vouloir garder confiance. Là est la marque d'un caractère.

Enfin, transféré à Nontron, puis à Périgueux pour y être jugé, il retrouve le soleil, la vie, et l'espoir. Il a eu raison de ne pas désespérer, il a eu raison de croire à l'humanité.

Ce qui frappe dans ce livre, ce ne sont pas seulement les qualités certaines de sérénité et de maîtrise de soi dont l'auteur fait preuve au cours de sa cruelle épreuve, mais encore son intégrité spirituelle et sa profonde honnêteté. Ce n'est pas un exalté, mais un passionné de la vérité. Partout il court à sa recherche, soit qu'il observe, soit qu'il médite. Il n'est ni naïf, ni aveugle, il a subi les effets du mal plus que beaucoup d'autres, mais s'il existe des mauvais larrons, il sait qu'il en est aussi de bons, et c'est sur eux qu'il compte.

Ce n'est ni un inquiet, ni un instable. Il sait ce qu'il veut, il sait que la recherche de l'humain en nous est affaire de confiance, d'espérance et de volonté.

F. TALVA

FERNAND LEPRETTE, *La Huppe Fantastique*, (Editions Horus, Le Caire).

Cet ouvrage date déjà d'un an. Mais je crois qu'il n'est jamais tard pour en parler.

Après «*Egypte, terre du Nil*» de fameuse mémoire, «*Le Mauvais Infirmier*», récit impressionnant du

temps de l'autre guerre (celle de 1914-1918) et «La Muraille du Silence» où sont notées les pensées d'un Français d'Egypte pendant la période allant de septembre 1939 à juillet 1941, M. Fernand Leprette présente à ses nombreux admirateurs un roman d'importance.

La «huppe fantasque», c'est Vicky Lopez, à la fois un être réel et un symbole. Arrivée d'Egypte pour faire un séjour chez Alain Dervalle qui habite momentanément un joli coin de France, tout près de Brides-les-Bains, elle a tôt fait de conquérir toute la famille. Alain, qui vieillit, se sent rajeunir. Un instant transformé par le voisinage d'une créature jeune et fraîche, il croit revivre mais revient vite sur ses pas ayant compris qu'on n'échappe pas facilement à l'emprise du temps et aux ordres du Destin. Sa femme, silencieuse et pourtant éloquente, assiste follement inquiète à la métamorphose de son mari mais s'empresse de faire acte de présence dès que celui-ci se reprend. Autour de ce brasier qui a nom Vicky, Alain et Mme Dervalle, s'échauffent et gravitent les enfants: Marcel, Charles, René et Francette (cette dernière est peinte avec une plume ailée). Vicky, qui symbolise la jeunesse, communie avec eux, les ensorçèle. Quand elle part, quelle tristesse pour tout le monde, et pour elle!

Je n'ambitionne pas de raconter le livre tout au long. Mais je désire fixer ici ses qualités majeures. Dérogeant à sa première manière, toute sobriété dans le mouvement de la phrase et le choix des mots, M. Leprette a recours cette fois-ci à une syntaxe vive, alerte, primesautière. Les images poétiques sont d'une beauté étonnante rehaussée par une sorte de musique intérieure qui émeut profondément. Quant au sujet même, il est le roman de tout homme mûr aux prises avec les rêves de sa jeunesse, et l'auteur a su nous en faire le récit avec une maîtrise qui force l'admiration.

La «Huppe Fantasque» est un livre qui demeurera.

A. KHÉDRY

Chronique Musicale

(suite de la page 33)

nous dit que Madeleine Roche a fait ses études au Conservatoire de Paris et qu'elle développa sa personnalité musicale, dès 1937, sous les directives de Robert Soëns. Quant on a été une pareille élève, nous disons, à notre tour, qu'on est bien près d'être un maître: un maître admirable dans l'art de faire valoir des compositions où le piano se marie au violon. On ne sait plus à les entendre, lequel est le soliste et lequel est l'accompagnateur, tellement l'esprit de collaboration a mis leurs dons individuels au service de l'oeuvre.

A l'excellent coup d'archet de l'un, s'opposent les attaques si souples et si expressives de l'autre. A la sonorité prenante de l'un, le toucher si varié de l'autre. Au phrasé de l'un la façon si personnelle de faire valoir les thèmes et les motifs confiés à l'instrument à marteaux. A eux deux, ils forment un univers harmonieux; et l'on songe à la musique pythagoricienne des Sphères.

Ce concert était consacré entièrement à des musiciens français. Et ce duo si parfait s'enrichissait pour l'auditeur des grâces si variées de cette jeune femme qu'est la musique française. Sans doute Leclair n'est pas encore très français. Son oeuvre s'infléchit plutôt vers l'Italie vivaldienne et la gravité du Cantar de Leipzig. Mais ensuite venaient Fauré, Chausson, Debussy, Ravel, de la France d'abord

fascinée par le magicien de Bayreuth. On passait à une autre France plus maîtresse de son style et de ses desseins musicaux. Le concert culmina avec l'étincillante rapsodie de Ravel, tour à tour grave, cocasse ou endiablée. Mais avant, on avait eu l'exquis moment de poésie semé par le «Petit Poucet» de ma Mère loge, la trop grande douceur du «Clair de Lune» debussyste, le lyrisme du «poème» de Chausson.

Avant on avait eu — encore et surtout — la sonate de Fauré. Et c'a été l'occasion d'apprendre — (que ne l'apprendrait — ou plus souvent en Egypte?) — que les grandes oeuvres de la littérature musicale sont comme des femmes et qu'elles peuvent atteindre à une beauté nouvelle et inédite, selon le talent du couturier qui les vêt. Les couturiers étaient deux, ce soir. On ne peut pas mettre plus d'art à faire valoir le style fauréen: rapport des deux instruments, enchaînement des motifs, superposition des timbres; une vivante arabesque passait sans cesse du violoniste à la pianiste et par eux, et sur un invisible métier, une admirable étoffe se tissait. On se sent si heureux de dire son bonheur, que l'on pourrait sur ce concert écrire encore bien des lignes. Il faut s'arrêter cependant.

Si selon Stendhal «la beauté est une promesse de bonheur» disons que grâce à d'admirables interprètes, notre bonheur fut de vivre, pour quelque temps, dans la Beauté.

A. J. PATRA

Une nouvelle Revue, LE SCRIBE EGYPTIEN.

Une grande revue littéraire arabe vient de paraître dirigée par S.E. Taha Hussein Bey. Cette revue, qui porte un nom évocateur, «Le Scribe Egyptien», et dont trois numéros substantiels ont été publiés jusqu'à ce jour, se propose de:

- 10) servir de liaison entre les lettres arabes et les lettres étrangères.
- 20) publier des études approfondies sur l'ancienne littérature arabe, laquelle doit servir de base à la culture renaissante.
- 30) permettre aux jeunes talents de s'exprimer pleinement dans l'esprit même de la revue.

Conformément à cet intéressant programme, le Scribe Egyptien a déjà publié des essais sur Paul Valéry, Voltaire, un article de P. Sartre sur la Nationalisation de la Littérature, spécialement écrit pour la revue, et plusieurs autres études d'une haute tenue littéraire. On a pu relever dans ses sommaires des noms connus, tels que S.E. Naguib El-Hilali Pacha, Mohamed Rifaat Bey, Tewfik El-Hakim, Mahmoud Azmi Bey. Des noms moins connus, mais dont le talent est en plein épanouissement, y sont insérés. Nous en citons deux poètes remarquables: MM. Aziz Fahmi et Abdel Kader El-Kot.

La Semaine Egyptienne, qui a toujours suivi et encouragé les lettres arabes, et plus particulièrement les lettres égyptiennes, ne peut qu'applaudir à l'initiative prise par le Scribe Egyptien. Placée sous l'égide de ce grand maître qu'est S.E. Taha Hussein Bey qui préside à ses destinées, cette nouvelle revue, qui s'est taillée un grand succès dès sa parution, aura à coeur, nous en sommes convaincus, de favoriser la renaissance culturelle de l'Egypte. Qu'elle soit donc la bienvenue.

SEM

Le VIIème Concert de «Musica Viva»

Le concert intime donné par le groupement «Musica Viva» dans les luxueux salons de M. le Dr. & Mme G. Vaucher fut une consécration pour l'orchestre d'instruments à corde qu'a formé le Dr. H. Hickman. Son impulsion, son dynamisme, et pour tout dire, sa ferveur communicative donnèrent aux interprètes dont il s'entoure, l'excellente et la cohésion d'un orchestre réputé de professionnels. C'est ainsi, grâce au goût du Dr. Hickman pour les formes les plus caractéristiques et subtiles de la musique ancienne, que l'on put entendre pour la première fois au Caire, une série d'oeuvres symphoniques de toute beauté, dont la «Sonata da chiesa» de Ravenscroft. Orchestrée pour orchestre à cordes par le Dr. Hickman, cette suite d'une atmosphère ravissante et d'une ample inspiration, servit de prélude à des oeuvres festonnées de grâce de Rameau. Piccini & Schubert; puis à la «Chaconne en ré mineur, pour violon» de Bach, transcrite pour piano, pour la main gauche seule, par Brahms et que le Dr. Hickman interpréta avec une maîtrise prestigieuse. Accompagné de l'orchestre, il présenta encore le «Concerto en sol pour piano et orchestre» de Haendel et le «Rondeau a capriccio» de Beethoven. La précision de l'exécution, la vie, et la recherche de l'expression vraie qui marquèrent ces interprétations valurent à l'ensemble de «Musica Viva» et à son animateur, les applaudissements enthousiastes des hôtes de M. & Mme. Vaucher. ORION

TAVOULARIDIS & Co.

Steamship Forwarding Agents

Coal Merchants - Timber Brokers

1, Post Office Street, ALEXANDRIA (Egypt)

Post Office Box. 1163

Adresse Télégraphique : TAVOULARIDIS

Téléphones : { **DIRECTION 20190** **CHARBON** }
 { **BUREAUX 25923** **QUAI** } **38137**

Everything for Music

at

PAPASIAN & CO.

CAIRO

9, Adly Pasha, St.

Tel. 54407



ALEXANDRIA

7, Fuad First St.

Tel. 21780



LARGE STOCK FOR

**Pianos, Radios, and Portable Gramophones,
Wind & String Instruments and Accessories,
Sheet Music and Complete Orchestrations,
Classical and Latest Dance Records,
Hire, Tuning and Repair of Pianos,
Servicing and Repair of Radios and Pick-ups,
Hire of Radios, Pick-ups and Amplifying Systems.**

Banque d'Athènes

(Société Anonym)e

BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS :

NEW-YORK : The Bank of Athens Trust Co., 205, West 83rd Str.

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANCATHEN

Capital entièrement versé	Drs. 100.080.000
Réserves.	Drs. 75.200.000

SIEGE CENTRAL A ATHENES : 105 Agences en Grèce.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410

et Port-Said R. C. 148.

CHYPRE : Limassol, Nicosie.

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

MAISON FONDÉE

EN
1876



TELEPHONE

46354
5 LIGNES



***Les plus anciens et les plus importants
Etablissements de nouveautés
de toute l'Égypte***

SUCCURSALES :

Midan Soliman Pacha, LE CAIRE

ALEXANDRIE - TANTA - MANSOURAH - PORT-SAID - FAYOUM - ASSIOUT

CHEZ LE LIBRAIRE

EDOUARD HERRIOT : *La Vie de Beethoven*. Aux Editions "Variétés", Montréal.

Voici le livre qui a consacré le talent littéraire du grand homme politique français, Edouard Herriot, maire de Lyon et ancien Président du Conseil.

Amateur du beau sous toutes ses formes, Herriot n'a jamais caché son admiration pour le maître que fut et que reste Ludwig van Beethoven. Son ouvrage que présentent les Editions Variétés est plus qu'un hommage: c'est le complet récit de la vie du maître et l'étude la plus pénétrante de son oeuvre géniale.

Sous quelle influence le jeune organiste de Bonn a-t-il composé ses premières pièces? Que doit-il à Philipp Emmanuel Bach ou à Clémentine? Quels changements a-t-il introduits dans l'art musical? Et pourquoi cette supplication tendre et douloureuse de la *Neuvième Symphonie* nous émeut-elle si profondément?

Voilà des mystères percés à jour par Herriot. Il propose au lecteur de chercher à connaître et à comprendre Beethoven pour mieux l'aimer, pour mieux recevoir ses leçons. Et comme la musique de Beetho-



M. EDOUARD HERRIOT

ven, spécialement lyrique, vaut surtout par la personnalité de son créateur, il nous promène aux beaux jours de l'Autriche qui a vu vivre un tel homme.

Beethoven appartient à l'histoire générale de l'humanité et Herriot recrée avec éclat le cadre de son temps et redonne la vie intérieure au maître.

ALFRED DE MUSSET : *Comédies et Proverbes* avec une longue préface d'André Maurois de l'Académie Française. Aux Editions "Variétés", Montréal.

Dans leur Collection Classique, Les Editions Variétés viennent de publier une belle édition de *Comédies et Proverbes* d'Alfred de Musset. Cet ouvrage s'ajoute à une collection qui compte déjà des chefs-d'oeuvre comme *Les fleurs du mal*, *Les Caractères* de la Bruyère et *Théâtre* de Jean Racine, etc... Cette belle édition des chefs-d'oeuvre de Musset est présentée par André Maurois de l'Académie française dans une longue préface, où il raconte, la nature du poète et explique sa sensibilité pénétrante par l'analyse de sa vie en révélant les sources de son inspiration.

Le théâtre d'Alfred de Musset est à l'opposé du théâtre romantique. Les pièces de Musset ont bien leur petite pointe de romantisme, mais, tandis que l'intérêt

de Dumas et de Hugo naît, pour nous, de qualités négatives: pittoresque d'occasion, excentricité du verbe, des sentiments et des situations, — tout cela ne constituant qu'un intérêt de curiosité — celui des productions théâtrales de Musset vient de la mesure et de la grâce du style, de la vérité psychologique, de la profondeur jointe à la fantaisie. Le trait romantique est effacé par le trait français, par le trait humain, par le trait éternel.

Fantasio, *Les Caprices de Marianne*, ne dépareraient pas l'oeuvre de Shakespeare. Quelle production de Marivaux pourrait être mise auprès d'*André del Sarto*, de *Lorenzaccio*? Et quelles pièces sont plus dignes que celle-ci d'être comparées au drame shakespearien? *Lorenzaccio* égale *Hamlet*.

Il faut aujourd'hui le reconnaître: Alfred de Musset est, avec Molière, le plus grand auteur dramatique de France.

JULES RENARD : *Poil-de-Carotte*. Aux Editions "Variétés" Montréal.

Il faut connaître l'histoire pathétique et comique de ce pauvre *Poil-de-Carotte* maintenant devenu légendaire, que présentent Les Editions Variétés.

L'un des plus grands écrivains de son temps, Jules Renard, consacra sa réputation avec l'histoire de cet enfant roux et laid que sa mère maltraitait.

Personne ne semble aimer ce garçon gauche et malpropre dont les bêtises se multiplient.

Imbécile! dira-t-on. Mais non. Seulement *Poil-de-Carotte*, à bon coeur.

Tous ceux qui, au cinéma, ont fait connaissance avec *Poil-de-Carotte* aimeront ce livre frais, où l'imprévu foisonne.

Voici un livre pour tous, un livre qui est maintenant un classique.

GEORGES SIMENON : *Les Rescapés du Télémaque*. Aux Editions Variétés" Montréal.

C'est une autre palpitante histoire de Simenon, que viennent de publier Les Editions Variétés. Quelle sera la suite de cette hallucinante aventure des naufragés du «Télémaque»? Qui a tué Emile Février? Pourquoi a-t-on arrêté Pierre Canut, le fils d'un des naufragés? Dans la petite ville de Fécamp, ces questions sont sur toutes les lèvres.

Cet drame est l'aboutissement d'événements qui se sont déroulés, en 1906, au large de Rio de Janeiro. Cet hiver de 1906, en effet, le «Télémaque» avait sombré au large de Rio. Vingt-huit jours plus tard, un vapeur anglais recueillait en mer une chaloupe à bord de laquelle on découvrit cinq corps inertes. Quatre des hommes étaient encore vivants et un cinquième était mort, c'était le père de Pierre Canut. L'un des survivants était Emile Février.

Février demeura à Fécamp et vécut toujours seul et triste, se montrant aussi peu que possible dans les rues de Fécamp. Il s'y montra d'autant moins qu'il fit la rencontre de Madame Canut, la femme du Canut de jadis...

Il vécut ainsi longtemps. Puis un matin, on découvrit Février mort dans sa maison. Sur la table du salon, deux verres, dont un encore à moitié plein de genièvre, attestaient que peu avant sa mort, M. Février avait reçu un visiteur dont il ne se méfiait pas.

Et l'on arrêta Pierre Canut. Mais que s'était-il passé chez Emile Février?

Une histoire des plus troublantes que Simenon conduit avec son brio et sa lucidité habituelle. Qui a tué Emile Février? Et pourquoi? Voilà ce que vous saurez lorsque vous aurez lu cet ouvrage passionnant.

MAXENCE VAN DER MEERSCH: Femmes à l'Encan. (Albin Michel, Edit. Paris).

Avec les héros du «Péché du Monde», etc. M. van der Meersch nous a entraînés vers le monde, si prenant, des travailleurs souffrants. Dans «Femmes à l'Encan» il poursuit une étude de la société contemporaine dont il dénonce, avec une très grande vigueur les tares secrètes. Avec un non moins grand courage, l'auteur s'attaque ici au scandale de l'exploitation commerciale de la femme, car en 1945, les Pouvoirs Publics tolèrent encore que la femme soit un objet de commerce et de profit.

Roman? Non pas! Faits vécus! Récit dont l'accent de vérité ne trompe point. Une documentation de première main a permis à Maxence van der Meersch de ne rien avancer qui ne soit entièrement véridique et le livre n'en est que plus convaincant, plus passionnant.

Van der Meersch aura le mérite d'avoir exposé avec netteté, aux autorités responsables, un problème qui réclame pour l'honneur et la dignité de la France une solution immédiate. Mais cet ouvrage engage notre propre responsabilité. Après l'avoir lu, il nous sera impossible de rester indifférents et de nous rentrancher dans un confortable égoïsme, dans la pensée qu'il s'agit là des filles et des femmes «des autres» et que cela ne nous concerne pas!

LOUIS LAVALDE: La Tunique Effrangée. (Albin Michel, Paris.)

Ce livre, notamment, touchera toutes les femmes. Nul doute que l'une des premières mesures que réclameront les électrices ne soit l'abolition du régime scandaleux auquel, avec une belle vigueur, Maxence van der Meersch jette ici l'anathème.

Dans son ode en l'honneur de Téléscrate de Cyrène, vainqueur de la course armée, Pindare rapporte ce curieux procédé. Un Lybien d'Isara avait une fille d'une beauté merveilleuse. Or, voici la façon dont il s'y prit pour lui choisir un fiancé. Près de la ligne d'arrivée, il la mit debout, bien parée: elle figurait le but; et il proclama au milieu de tous, que celui là l'emmenerait qui, au terme de la course, toucherait sa robe le premier.

L'anecdote n'est pas seulement ravissante; elle a un sens profond. Vers cette jeune fille parée, c'est le vol nuptial. Toutefois, elle reste passive. A l'inverse, Anna qui, dans «La Tunique effrangée» constitue également le but, apparaît comme essentiellement mouvante. Elle oppose sa célébrité à la pesanteur environnante. Aussi le motif du livre est-il essentiellement cette frise dont le déroulement multiplie la présence d'un beau corps et enfin le restitue à lui-même, selon l'image de cette danse où un même personnage se poursuit et se rejoint autour d'un vase antique.

Chemin faisant, le problème des rapports de l'âme et du corps dévoyé par des siècles de scolastique, est évoqué comme une suggestion, baignée d'une lumière esthétique qui établit du corps à l'âme un rapport positif. Anna ne trahit que dans la mesure où elle doit charnellement se cacher. Quelque fragile d'ailleurs qu'apparaisse cette base charnelle, quels que soient les accidents dont elle est menacée, il reste ceci — qu'elle est, davantage, qu'il n'y a pas, hors d'elle, de possibilité d'existence et que la perfection humaine ne se conçoit pas sans sa perfection. L'enseignement qu'Anna apporte par sa respiration, par sa marche, s'insère ainsi dans la doctrine d'un humanisme de vie. Et par ce biais, sans doute, ce petit livre apporte-t-il une clarté, son rayon d'optimisme à travers les affres de notre temps.

JEAN CAUBET: Chanson Flamenca (Albin Michel, Edit. Paris).

Dans «Chanson Flamenca» il n'y a ni courses de taureaux, ni hommes accroupis derrière les barricades. Seulement une Espagne vraie, quotidienne, la probe étude d'un milieu peu connu.

On a parlé à l'occasion de ce roman de «populisme espagnol». Le terme serait assez juste. M. Jean Caubet a passé 4 années aux Baléares ou en Catalogne. Il a vécu parmi les pêcheurs, les ouvriers dont il parle. Ses paysages sont vrais. Le récit est nerveux, dépouillé.

En un coin perdu de la côte baléaire, des équipes construisent une jetée. Et sur la toile de fond de ce labeur, de cette existence communautaire, se détache la courbe d'un destin individuel. Un homme essaie de s'élever au dessus de sa condition de peon. Une femme le détruit... Cette CHANSON FLAMENCA n'est-ce pas aussi l'éternelle chanson?

MONSEIGNEUR BAUNARD: Le Vieillard (La vie montante) Aux Editions Variétés Montréal.

Un vieillard, parvenu à un âge très avancé, a recueilli dans la solitude, ses souvenirs et impressions sur les objets, les événements et les questions capitales, qui, dans son siècle, ont le plus influencé son esprit et la conduite de sa vie.

Il transmet cet héritage inestimable à ceux qu'il laisse après lui et qui vieilliront comme lui. Dans un livre très attachant que viennent de publier Les Editions Variétés, l'auteur s'adresse à tous sur un ton de conversation familière. Son style possède une certaine chaleur, celle qui peut rester encore au foyer que recouvre la cendre des années, il y a aussi une certaine poésie, celle qui colore et console le couchant de la vie.

Fait de beaucoup de souvenirs et d'expériences personnel, ce livre l'est davantage encore des souvenirs et des expériences des autres.

Il fait appel aux plus illustres de ses contemporains dans les sciences, dans les lettres, dans l'Etat, dans l'Eglise, dans le monde, pour leur demander de venir témoigner, particulièrement par leurs confidences intimes, sur les choses soit divines, soit humaines, heureuses ou malheureuses qui furent celles de leur temps celles surtout qui marquèrent leur vie propre, et qui ont été pour la nôtre une lumière, un exemple ou une utile leçon.

Comme on le voit, cet ouvrage est le maître-livre sur la vieillesse et sur l'art de la bien préparer pour qu'elle ait tout l'éclat d'un soir radieux et calme.

ORION



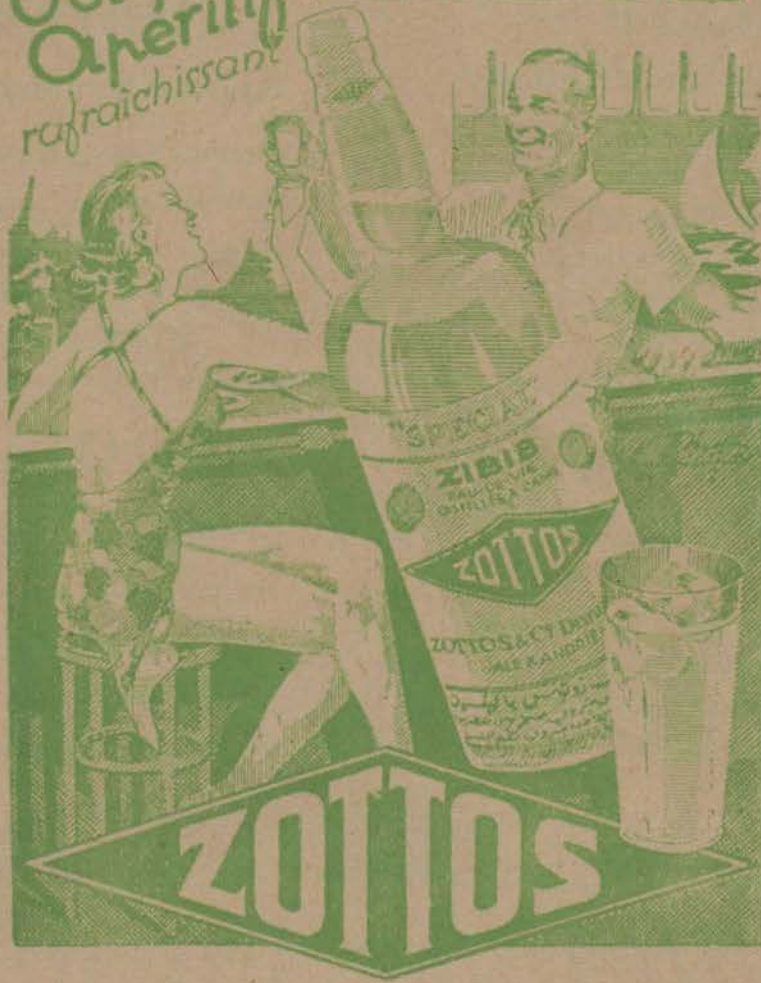
UNE QUESTION

La France, comme l'Égypte, traverse une crise du papier. Les livres qui arrivent de Paris coûtent cher. Nous le regrettons, mais nous ne saurions récriminer.

Seulement, le Canada, l'Amérique du Sud, les États-Unis ne subissent pas la même crise. Pourquoi cependant les livres français que ces pays publient et nous envoient, se vendent-ils si cher?

*Votre
Aperitif
rafraichissant*

ZIBIB



LES PRODUCTIONS DES ÉTABLISSEMENTS TECHNO-INDUSTRIELS

NASSIB-TORCOM

N. & T. GARIBIAN FRÈRES

Siège :

15, Rue Emad El Dine
LE CAIRE

Agence :

MOYEN-ORIENT
& SOUDAN

Fabricants - Entrepreneurs

Importateurs & Exportateurs

Fabriques :

Torgoman Boulac

& Bustan El Dekka

LE CAIRE



HOOR

Appareils-Électriques

Radiateurs
Stérilisateurs
Chauffe-plats
Appareils de cuisine
Fers à repasser
Bouilloires

LUMINA

Appareils d'éclairage

directs, indirects & semi-directs. Lustres, appliques, lampes de bureau, de parquet, et à chevet; réflecteurs et projecteurs.



SEVAN

Articles de ménage
en Aluminium pur
Fournitures pour Hôtels,
Restaurants, Ecoles, etc.
Marmites, Casseroles,
Bouilloires, etc.

KADOLUX

Articles de cadeaux
en métal et bakelite et
bois.

Articles de bureau, cendriers, lampadaires, etc.



Les réchauds "MASSIS" pour le ménage et l'industrie

FLAMBO
à mèche

RÉCHAUD
à pression

LAMPE A
SOUDER

Calorifères et

Réchauds à mèche

Réchauds à pression
une à six flammes

Lampes à souder et
lampes à pression



Accessoires

Bruleurs et pièces de
rechange pour tous
genres de réchauds,
lampes et col.

Meubles Métalliques pour Bureaux et Magasins - Publicité et Enseignes Lumineuses



Notre emblème est la qualité de nos produits

«KEO»



BRANDY V.O. de*** et de**
en caisses et barils

DRY GIN
OUZO
MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY
WINE
COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA

NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
COEUR DE LION

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vince»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh
Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597